
32101 061269161


VET TES EN
NOV TAM TVM
Dei
Sub Numine
Viget



ANNALES MAÇ∴

Deux Exemplaires ont été déposés à la Bibliothèque impériale, conformément à la Loi.

ANNALES MAÇ∴,

DÉDIÉES

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

LE PRINCE CAMBACÉRÈS,

Archi-Chancelier de l'Empire,

et G∴ M∴ de l'O∴ M∴ en France.

PAR CAILLOT, R∴ C∴

TOME IV.

PARIS,

Chez CAILLOT, Imprimeur-Libraire, rue du Hurepoix, quai des Augustins, n°. 9.

5807.



AVIS AUX SOUSCRIPTEURS

DES ANNALES MAÇONNIQUES.

Le succès rapide qu'a obtenu cet ouvrage jusqu'à ce jour a déterminé les éditeurs a réunir tous les moyens de le porter au plus haut degré de perfection. Pour y parvenir, ils ont ouvert, avec les principales L∴, les communications les plus actives, dans la vue de ne laisser échapper aucune pièce d'architecture digne d'orner ce précieux répertoire de tout ce que la Maç∴ peut offrir d'utile et d'agréable. Ils ont l'espérance fondée de toucher au point d'en composer un ouvrage de bibliothèque pour les savans, et d'instruction pour les Maç∴.

L'empressement avec lequel les amis de l'ordre ont jusqu'à ce jour contribué à l'enrichir de leurs productions est un sûr garant qu'ils continueront de concourir au but vraiment maçonique d'ins-

*

truire, d'éclairer et de faire prospérer de plus en plus la Maç.·. dans les deux hémisphères.

Les éditeurs ont pensé que les sacrifices nécessaires au perfectionnement de cet ouvrage étant dans le vœu des souscripteurs, ainsi que beaucoup d'entre eux l'ont manifesté, ils n'éprouveraient aucune surprise de l'augmentation qui *fixe invariablement le prix de l'édition* in-18 *à 7 fr. par an pour Paris, à 9 fr. pour les départemens, et à 11 fr. pour les pays étrangers.*

Le prix de l'édition in-8°. *restera le même : 16 fr. pour Paris, 20 fr. pour les départemens, et 24 fr. pour les pays étrangers.*

Les souscripteurs de l'une et l'autre édition sont invités à renouveler leur souscription, afin de pouvoir déterminer le nombre des exemplaires qu'il faudra tirer de la deuxième année, les matériaux du cinquième volume étant prêts d'être livrés à l'impression.

ANNALES MAÇ∴

QUESTION D'ÉTAT MAÇ∴

UN PROFANE AVEUGLE PAR ACCIDENT PEUT-IL ÊTRE REÇU MAÇON ?

Discours prononcé dans la L∴ de la Parfaite Réunion, par le F∴ TAVERNIER, *le 2e. jour du 9e. mois, 5803.*

La R∴ L∴ de la Parfaite Réunion avait arrêté dans sa séance précédente, que cette question d'état maçonnique serait présentée sous tous ses points de vue, et discutée avec impartialité. En conséquence, elle remit le soin de ce travail à trois de ses membres, et arrêta que *deux des orateurs seraient opposés l'un à l'autre, et défendraient da n*

un systéme contraire; que le troisièm résumerait les opinions et présenterai la sienne : c'est ce résumé que nous allons offrir à nos lecteurs.

« La privation accidentelle de la lumière physique apporte-t-elle un obstacle insurmontable au don de la lumière de l'art sublime? Telle est la question qui vous est soumise.

Parmi les moyens de la décider qui vous ont été développés par les divers orat∴, j'en ai distingué quelques-uns principaux, que je vais d'abord vous mettre sous les yeux d'une manière résumée, et dégagée de cet appareil brillant, vain prestige, souvent plus propre à nous éblouir par un éclat éphémère, qu'à nous éclairer d'une lumière durable et pure.

D'un côté, après avoir établi en principe qu'aucun aveugle de naissance ne pourrait être reçu Maç∴, après avoir fait résulter ce principe de la nature des choses, puisque les bases de notre institution et de la plupart de nos mystères

portent sur des emblêmes qui ne peuvent être connus qu'au moyen de notions certaines sur la nature, la configuration et la couleur des corps, et que les aveugles nés, n'ayant aucune connaissance positive des distances de droite, de gauche, d'équerre, de niveau et de perpendiculaire, ils ne sauraient s'élever à la sublimité des symboles, et pénétrer la sublimité des allégories.

L'orat.·., en avouant combien il était pénible pour son cœur d'appliquer le même systême au malheureux qu'un accident avait privé d'un des bienfaits les plus précieux de la nature, a soutenu que l'intérêt que devait inspirer le malheur n'était point un motif suffisant d'admettre, au milieu de nous, l'homme *incapable de participer aux vertus maçonniques, et dont l'admission, contraire à tous les principes de l'ordre, pourrait entraîner dans les plus grands dangers.*

Sans doute, le prof.·. aveugle est susceptible de se livrer à de sages méditations et à la pratique des actions

qui constituent l'humanité et la bienfaisance; mais ces qualités, qui déterminent le caractère de l'homme vertueux, ne suffisent pas pour former celui du Maç.·. instruit et éclairé dans les principes de la morale.

Nos mystères, nos symboles, nos allégories, nos emblêmes, sont utiles au développement et à la perfection de la morale, et parleraient-ils à notre âme sans le secours de nos yeux?

Les sensations ou l'impression que font les corps sur nos organes, déterminent les mouvemens de l'âme; la perfection de nos sens ajoute donc à la perfection de ces mouvemens, et la vue, étant le principal de nos sens et le régulateur de tous les autres, ne saurait être suppléée par eux. La mémoire même ne saurait suffire pour un travail aussi profond que celui de la maçonnerie.

Chacun des objets qui frappe notre vue, réveille en nous l'idée d'une vertu. Le pavé mosaïque est un prédicateur

muet de l'union et de l'harmonie ; l'étoile flamboyante élève notre âme à la hauteur de son émanation. Une froide description de ces objets emblématiques suffira-t-elle pour pénétrer le prof.·. aveugle de leur sublimité ?

Pour être véritablement Maç.·., il ne suffit pas d'être seulement vertueux ; chacun de nous doit être une sentinelle vigilante, pour empêcher qu'on ne vienne souiller nos enceintes, et qu'on n'apporte dans nos séjours de paix, de concorde et de candeur, le trouble, la dissension et le vice ; la perspicacité la plus exercée, et nos sens les plus parfaits, sont souvent en défaut dans l'exercice de ces fonctions. L'aveugle pourrait-il les remplir sans danger ?

Après avoir étayé de ces motifs la première proposition, et cherché à repousser l'argument que l'exemple d'Homère et de Milton semblait opposer à son système, en observant que ces génies n'ont travaillé que sur des matières qu'ils avaient approfondies avant leur

cécité, tandis que les profanes, dans l'espèce, ne peuvent encore avoir aucune notion des mystères maçonniques, l'orateur est passé à la preuve de la seconde proposition. L'initiation d'un aveugle serait une atteinte portée aux statuts de l'ordre.

Ces statuts immuables, ces réglemens consacrés par leur sagesse et par le temps, fixent un mode de réception, duquel il n'est pas permis de s'écarter. Innover ces réglemens serait les fouler aux pieds, et les fouler aux pieds serait un sacrilége.

Et comment faire subir au profane aveugle les préparations qu'ils exigent?

Frappés d'un appareil sombre et lugubre, ses yeux doivent porter dans son âme le trouble et l'effroi. Saisis de l'image de la destruction, ils doivent imprimer à tout son être le frisson de la crainte de la mort.

Après qu'il a pénétré dans le temple, qu'il a été privé un instant de la vue; après qu'il a prêté son obligation, les

réglemens ordonnent que la lumière physique lui soit accordée : cette formalité nécessaire peut-elle avoir lieu pour le néophyte aveugle ?

L'aspect des glaives dirigés contre son sein, de l'air menaçant de tous les FF.·. n'est pas un tableau moins nécessaire à l'initiation du néophyte ; il frappe vivement son âme, l'affermit dans la fidélité du serment, et lui imprime la crainte et l'horreur du parjure.

Supprimer ces épreuves, *serait* rendre la réception vaine et *illusoire* ; et, pour les remplacer, il faudrait bouleverser toute la maçonnerie, et porter la main sur l'arche sainte.

Enfin, confier à un aveugle nos secrets les plus précieux, serait exposer l'ordre à de très-grands dangers : une extrême circonspection ne saurait le mettre toujours à l'abri des erreurs et des embûches. Bientôt nos mots les plus sacrés, nos signes et nos attouchemens seraient répandus parmi les profanes, et la des-

truction de l'ordre serait la suite funeste de ce systéme dangereux.

Pénétrés de la force de ces motifs, n'avez-vous pas frémi de cette terrible conséquence? et si vous n'eussiez éprouvé ce sentiment insurmontable, ce sentiment d'humanité inné chez tous les hommes, mais qui se fait sentir dans toute sa force à l'âme du Maç.'., n'auriez-vous point, dès cet instant, à jamais fermé les portes de vos temples?

Telle était la tâche pénible qu'avait à remplir l'orateur chargé de vous soumettre les motifs d'exclusion, et qui dut lutter contre les sentimens de son cœur, pour faire parler la rigueur des principes.

Après nous être appesantis sur les motifs d'exclusion, nous allons en parcourir de plus consolans, de plus conformés à nos principes philantropiques. Heureux si, sûrs de la victoire dans nos cœurs, ils parviennent à faire pencher la balance de la raison!

En écartant la discussion relativement

à l'aveugle né, l'orateur chargé de la défense des intérêts des aveugles par accident, a reconnu comme base de l'entendement humain, cette vérité découverte par Aristote, et consacrée par Locke et Condillac, *que les idées sont filles de nos sensations.*

L'expérience nous apprend, qu'en nous privant d'un de nos sens, la nature nous en dédommage, en accordant à tous ceux qui nous restent un degré de finesse et de perfection qu'ils n'ont point ordinairement. Ses idées, que ces sens feront naître, participeront donc à cette perfection, et l'œil lui-même, étant peut-être le plus imparfait de tous nos organes, par la rapidité de son exercice, l'étendue qu'il embrasse et l'action simultanée d'une foule de corps sur un point si resserré, induit souvent dans une foule d'erreurs qui ne peuvent être redressées que par le témoignage des autres sens.

Ces vérités, qui s'appliquent également à l'aveugle né, sont plus sensibles

relativement à l'aveugle par accident, puisqu'il ajoute à cette perfection la mémoire des objets déjà vus et approfondis avant sa cécité.

C'est à elle que nous devons ces vastes détails sur le caractère et les mœurs de tous les peuples, qui nous ont été transmis par le chantre de l'Odissée.

C'est à elle que Milton dut ces idées neuves, hardies et effrayantes que nous admirons dans les dernières pages de son Paradis Perdu.

L'enthousiasme a des yeux qui lui sont propres; ils sont les yeux de l'imagination et de l'esprit : c'est à eux que sont dûs la plupart des actes sublimes de dévouement, et les plus grandes vertus.

Le bonheur de jouir un seul instant de la vue physique, de contempler les beautés de la nature, suffit pour faire naître en nous les idées les plus sublimes, et nous faire remonter à la source de la création. L'exemple du professeur de Cambridge, privé à l'âge d'un an de

l'image des yeux, démontre la vérité de ce système.

Passant ensuite à ce qui a pour objet la partie matérielle de nos institutions, le même orateur a payé un tribut d'admiration à l'harmonie et à la concordance des rapports symboliques qui ont créé, pour tous les maçons, une langue commune, et rapprochée des hommes que le hasard avait dispersés; il a fait sentir que ce langage ne saurait être étranger à l'aveugle par accident, qui, avant la perte de la vue, a pu connaître et même approfondir tous les instrumens géométriques.

Il a levé les obstacles relatifs à l'initiation, en faisant remarquer qu'il ne serait point nécessaire d'innover, et que les procédés en usage suffiraient pour pénétrer jusqu'à l'âme du néophyte, et y porter à la fois les impressions de la terreur et les leçons de la morale.

Les sentences prononcées par une voix sépulchrale, la terre tremblante sous ses pieds, le fer effleurant sa poi-

trine, la chaleur et le pétillement du feu feront d'autant plus d'impression sur son âme, que la vue ne viendra point détruire l'illusion et dissiper les prestiges.

Il vous a enfin rassurés sur des craintes résultantes de la difficulté qu'aurait l'aveugle à recevoir, à donner les signes, et sur les dangers qui en pourraient résulter pour l'ordre, en vous rappelant l'extrême défiance inspirée par l'absence de la vue. Il ne me paraît pas plus possible, vous a-t-il dit, qu'un aveugle s'abandonne aux embûches qu'on voudrait lui dresser, qu'il ne me semble disposé à suivre au hasard, jusque dans le précipice, celui dont il ne connaîtrait ni le cœur ni la voix.

Telle est l'analyse des moyens qui nous ont été développés en faveur du profane aveugle, par notre F.·. Teste, avec la force et les formes brillantes d'une éloquence mâle et persuasive.

Deux autres orateurs, non moins habiles, ont élevé la voix, le premier en

défendant la cause de l'humanité. Le second, en vous présentant des rapports nouveaux, m'a paru confondre l'emblême avec l'objet moral, représenté par lui. De ce principe, il a conclu que *la maçonnerie est intellectuelle, puisqu'elle ne comprend que des emblêmes*.

L'emblême, au contraire, me semble être l'objet physique représentant; il est le signe représentatif : cette expression nous vient du mot grec *emblemata*, qui signifie *ornemens*. Les latins ont employé *emblema* dans le même sens; l'emblême est donc l'objet physique destiné à nous rappeler les idées morales : cette définition, renversant le principe, détruit nécessairement la conséquence.

Dans la seconde partie de son discours, l'orateur a pensé que, pour connaître la nature, il fallait remonter au principe, qui est infiniment petit, et calculer toute l'étendue des nombres qui peuvent être portés jusqu'à l'infiniment

grand, d'où il a conclu que, *comme on ne peut que juger, et juger qu'intellectuellement de l'infiniment grand comme de l'infiniment petit*, (ce sont ses propres expressions) *soit dans la matière, soit dans les nombres, et l'étude de la nature étant nécessaire à la connaissance de la vérité*, qui en est le principe, le moyen et la fin; *la vérité étant métaphysique, l'étude de la nature ne peut être qu'intellectuelle.*

Qu'il me soit permis d'observer que la marche de l'esprit humain, dans la recherche de la vérité, ne peut être que celle de l'analyse, qui nous apprend à aller de l'objet connu à l'objet inconnu.

Pour mieux faire sentir, en effet, les avantages de l'analyse sur la synthèse, il suffit d'interroger la nature et de suivre l'ordre qu'elle indique elle-même dans l'exposition de la vérité. Si toutes les connaissances nous viennent des sens, il est évident que c'est aux idées simples à préparer l'intelligence des notions abstraites. Commencera-t-on par

l'idée du possible, pour arriver à celle de l'existence, ou par l'idée du point, pour passer à celle du solide?

Ainsi, nous examinerons d'abord les propriétés de la ligne; en la prolongeant indéfiniment, nous nous formerons l'idée de l'infini; en la réduisant à un point imperceptible, nous concevrons l'infiniment petit; donc il a fallu observer les corps avant de remonter à leur principe; donc, pour étudier la nature infinie, en supposant qu'il nous soit permis de remonter jusqu'à elle, il a fallu se former des idées justes sur la nature finie, et ces idées justes n'ont pu résulter que des effets de la matière sur nos sens: c'est ce que j'établirai dans la suite.

Pour fixer votre opinion sur cette question importante, je considérerai la maçonnerie dans son origine, dans ses progrès, dans son état actuel, dans le but qu'elle a paru se proposer à ces diverses époques, et dans les moyens qu'elle emploie pour y parvenir.

Le plus grand et le plus sage des rois,

célèbre dans l'histoire autant par ses vertus et sa piété que par ses exploits et sa magnificence, mais plus célèbre encore dans nos annales et dans nos cœurs comme chef et fondateur de la maçonnerie, conçoit le vaste projet de construire un temple digne du Dieu auquel il est destiné.

Les rois voisins se prêtent à l'exécution de ce projet, les architectes accourent de toutes parts; tout ce que la Judée, la Palestine, l'Égypte et la Syrie renferment de savoir est mis à contribution, des armées de Maç.·. et d'ouvriers sont employés à cet immense travail. Avec les fondemens de ce temple, sont jetés ceux de cet ordre fameux, souvent malheureux, souvent persécuté, plus souvent encore en butte à la plus noire calomnie, mais toujours vertueux, toujours distingué par les actions les plus héroïques, et le plus sublime dévouement.

Le monument achevé, quelques architectes restent chargés de veiller à

son entretien ; les autres Maç.˙. et ouvriers se réunissent en corps nombreux : ils s'occupent de la perfection de leur art, et se livrent à l'étude des beautés de la nature, autant afin de rendre un plus digne hommage à leur auteur, que pour approcher de lui par leur imitation. Intelligens, actifs et laborieux, ils ne reçoivent à la participation de leurs travaux que des néophytes animés du même zèle, et capables de perfectionner la science.

Le temple détruit par les Assyriens, les Maç.˙. ne s'abandonnent point à de stériles regrets ; ils ne restent point dans une coupable inaction. Un nouveau temple s'élève sur les ruines du premier ; ils mettent à profit le fruit de leurs méditations et de leur expérience, et cet édifice fameux, dirigé par la sagesse, exécuté par la force et embelli par toutes les grâces de l'art, serait encore offert à l'admiration des hommes, si l'invasion des Romains, sous l'empire de Titus, n'eût plongé le peuple de Dieu dans de nouveaux malheurs.

Quittons ces scènes sanglantes, pour ne nous occuper que du sort de nos malheureux frères, qui ne se laissèrent jamais abattre par l'adversité.

Répandus dans la Judée, la Syrie et la Palestine, ils ne restent ignorés que pour méditer plus sûrement leur vengeance, ou plutôt, nourrissant des sentimens plus dignes d'eux, *ils* conçoivent le projet de reconquérir un jour la cité sainte au dieu des Juifs et de Salomon. Actifs et vigilans, ils emploient leurs journées et leurs veilles à l'étude des sciences occultes; ils poursuivent la nature dans toutes ses opérations; ils cherchent à pénétrer les plus secrets de ses mystères; ils visent à ramener l'art à un système d'initiation parfaite, espérant tirer de leurs découvertes des moyens sûrs de parvenir à leur but.

Pendant ce temps, les Sarrasins s'étaient répandus dans tout l'Orient, et le joug de fer de ces barbares ranimait le zèle de nos FF.·. Le moment d'essayer leurs forces n'était pas éloigné;

mais ce funeste essai devait détruire à jamais toute leur espérance.

Arrêtons-nous un instant à cette première époque; cette disgression vous aura paru longue, sans doute, mais elle était nécessaire pour nous conduire à la résolution claire et méthodique de la question qui s'agite en ce jour.

Transportons-là d'abord à cette époque, la cécité eût-elle été alors un motif suffisant pour refuser l'initiation à un profane?

Votre réponse n'est pas difficile à prévoir, mes FF.·., et je ne crains point d'être en contradiction avec vous, en prononçant l'affirmative.

Jusqu'à présent, les Maç.·. ont été ou de savans architectes, ou des Maç.·. instruits et surveillans, ou de laborieux ouvriers. Répandus dans les environs de la ville sainte, ils s'occupent de la perfection de leur art, et se livrent à l'étude des beautés de la nature. Bientôt, il ne s'agit plus d'édifier, mais de reconquérir : nouveaux travaux pour parvenir à ce but. Ce n'est plus à la surface

qu'ils s'arrêtent, ils cherchent à pénétrer dans l'intérieur; ils avaient imité la nature dans ses beautés, ils cherchent à approfondir le système de ses productions. Dans ces occupations laborieuses et difficiles, ils ont souvent à déplorer le peu de perfection de leurs sens. Qu'aurait fait au milieu d'eux un aveugle? Point de doute qu'ils ne l'eussent écarté comme un membre inutile et même dangereux. Répandus au milieu des barbares, intéressés à ne pas se laisser pénétrer, ils ne devaient admettre dans leur corps que des hommes qui réunissaient dans un dégré supérieur les qualités physiques aux qualités morales, toujours prêts, comme eux, à saisir l'instant favorable pour secouer le joug et à faire le sacrifice de leur vie.

Cette vérité deviendra plus sensible par les événemens postérieurs.

Abandonnons un instant la terre sainte, pour jeter un coup-d'œil rapide sur ce qui se passait en Europe; nous revien-

drons bientôt en Orient avec des milliers de héros destinés à payer de leur sang leur généreux dévouement.

Depuis long-temps, un enthousiasme religieux amenait à Jérusalem une foule d'Européens qui, non contents d'admirer *Jésus-Christ*, venaient adorer, en Palestine, les vestiges de ses pas et les monumens de ses mystères.

Un hermite Picard, nommé Pierre, enthousiaste hardi et entreprenant, revenant de ce pélerinage, dépeint d'une manière si vive l'oppression de la ville sainte, que les peuples se lèvent à sa voix.

Pierre, et après lui Saint-Bernard, promettent aux croisés la rémission de leurs péchés, la victoire et les dépouilles des Musulmans. Ils assurent à ceux qui succomberont la palme du martyr; ces promesses jointes à l'aversion qu'excitaient les entreprises des Sarrasins en Europe, et leurs vexations en Asie, à la passion des armes et au goût des aventures, qui régnait dans le

onzième siècle, séduisent les rois et les peuples : des armées innombrables dirigent leur marche sur Jérusalem.

Ces secours inespérés procurent à nos frères une occasion de signaler leur courage.

La conquête de Jérusalem et la réédification du temple, tel avait toujours été le but de leurs vœux les plus chers, ils s'enrôlent dans les armées européennes qui, chaque jour, admirent en eux de nouveaux actes de valeur et de vertus, tous les croisés briguent la faveur de faire partie de leur illustre corps.

Des examens rigoureux, des épreuves difficiles en écartent tous ceux qui n'y sont point précédés par la réputation d'une conduite irréprochable, d'une bravoure à toute épreuve, et bientôt tous les héros des croisades sont comptés parmi les maçons libres.

Godefroy, Eustache, Robert, Hugues, Raymond, et vous tous qui inondâtes l'Orient du sang des barbares, dont les noms à jamais célèbres par vos

exploits, ne sont pas moins immortels par vos vertus, recevez ici le tribut d'admiration qui vous est dû, et que le cri de reconnoissance, parti de toutes les contrées de l'Europe; que l'harmonie qui règne de l'Orient à l'Occident, et du Nord au midi, entre tous les vrais maçons, soit la récompense de vos sacrifices et un dédommagement du peu de succès de cette expédition.

Jérusalem prise d'assaut par Godefroy en 1099, par Saladin en 1184, remise par un traité entre les mains de Frédéric en 1227, reconquise par les Korannins en 1244, l'Europe désolée de la perte de plusieurs milliers de soldats, les inutiles efforts de Saint-Louis en Orient, et sa mort dans les déserts de l'Afrique, tels furent les funestes résultats de cette expédition.

La gloire et la célébrité de la maç∴, la propagation dans toute l'Europe, des vérités de l'art sublime, telles en ont été les suites précieuses et les consolans résultats.



Si nous appliquons à cette seconde époque la question qui s'agite, la solution sera plus facile encore que la première ; je l'ai déjà fait sentir. En effet, la bravoure devait se joindre à la vertu dans le néophyte proposé à l'initiation, et cette bravoure devait être active et clairvoyante. La maç.·. ne fut, à l'époque des croisades, qu'un corps de chevaliers entreprenans et courageux. La vertu respectée d'ailleurs, et pratiquée par eux, n'eût été qu'un titre insuffisant; le moment d'agir était arrivé, et quels secours eussent-ils pu attendre d'un aveugle?

Lasse enfin d'une guerre désastreuse et cruelle, continuée pendant plus d'un siècle et demi, l'Europe renonce à la conquête de la Judée.

En perdant l'espoir de parvenir à ce but, les maç.·. ne renoncent point aux principes de leur association; des corps nombreux se forment en Angleterre, en Ecosse, en France, en Allemagne et dans toute l'Europe. Recherche de la

vérité et étude de la morale, tel est désormais leur but : amitié, égalité, secours mutuels, bienfaisance et honnêteté, tels sont les liens qui les unissent.

Après avoir rapidement parcouru l'histoire de l'origine et des progrès de la maç.·.; après avoir mis en avant quelques idées sur l'esprit et les travaux de nos FF.·. à ces diverses époques ; après avoir pensé que la cécité était contraire à cet esprit, et ne pouvait point convenir à ces travaux, nous sommes arrivés enfin à cette troisième et dernière époque qui constitue l'état actuel, état parfait qui subsiste depuis près de six cents ans, et subsistera jusqu'à la fin des siècles, pour le bonheur et la gloire de l'humanité.

L'aveugle par accident sera-t-il plus heureux dans l'état actuel, et pourra-t-il recevoir la révélation des mystères maç.·.? telle est la question principale qui nous occupe, et à l'examen de laquelle je vais maintenant me livrer.

La division adoptée par les orateurs,

m'a paru la plus naturelle; elle me procurera d'ailleurs, l'avantage précieux de me rapprocher de la marche de leur discussion.

J'examinerai d'abord, si le profane aveugle peut réunir toutes les qualités nécessaires au but actuel de la maçonnerie et s'il peut y parvenir par les moyens qu'elle a consacrés pour y conduire.

Dans la première époque, les maç.·. sont imitateurs de la belle nature, leur but est de l'observer et d'appliquer aux arts le résultat de leurs observations.

Dans la seconde époque, ils se livrent au métier des armes; ils sont des soldats courageux; leur but est de conquérir, ils doivent agir.

Dans la troisième et dernière époque, ils sont des sages, leur but est la connaissance de la vérité; ils doivent juger et méditer.

Peut-on juger et méditer dans l'état de cécité ? c'est à quoi se borne l'examen de la première partie de la question,

D'abord toutes nos idées viennent des sens. C'est un axiôme irrécusable et qui n'a point été contesté ; les idées simples réunies, forment des idées complexes, et nous conduisent à la conception des idées métaphysiques. C'est par ses poids égaux d'une balance, que nous nous sommes faits une idée de la justice ; c'est par les rapports sensibles de la force que nous avons conçu celle du pouvoir ; c'est dans la convenance des objets que nous avons puisé celle de la vérité.

Pour concevoir les idées métaphysiques, il a donc fallu être apte à recevoir les idées simples, et par conséquent, à connaître les objets physiques qui les font naître.

Pour parvenir à bien connaître un objet, il faut le décomposer, pour ainsi dire, au moyen de chacun de nos sens, en connaître la couleur par les yeux, la forme par le toucher, la saveur par le goût ; chacune de ces actions fait sur nos divers organes une sensation plus ou

moins forte; elle est communiquée à un sens intérieur qui la reçoit et la juge. Cette opération forme une idée; chaque sens différent fait naître des idées différentes; suprimez l'œil, vous supprimez toutes les idées qui appartiennent à la vue; supprimez l'ouie, vous supprimez en même-temps toutes les idées qui appartiennent à ce sens.

Ce système développé par Locke et reconnu par la plupart des philosophes qui ont écrit sur l'entendement humain, est confirmé par l'expérience; ainsi, mes FF.·., la perfection de nos sens est utile à la perfection de nos idées, et cette perfection ne tenant point à l'élégance de nos formes, il ne s'agit plus désormais d'appliquer au néophyte les principes du lavatérianisme, il ne s'agit plus d'opter entre la laideur de Socrate et les formes ravissantes de Narcisse; mais il s'agit de s'assurer que l'homme qui se destine à pénétrer les secrets de l'art sublime, peut recevoir les élémens de toutes les idées. Ce n'est

qu'après les avoir conçues qu'il pourra les juger, les comparer et se livrer à la méditation.

Ces principes s'appliquent dans toute leur rigueur aux aveugles-nés, qui jamais ne se formeront des idées qui ne peuvent parvenir à leur entendement que par l'intermédiaire de l'œil.

Doivent-ils s'appliquer aux aveugles par accident ? C'est ce qu'il faut maintenant examiner; et cet examen nous conduira sans doute à des résultats plus consolans, plus favorables à l'humanité.

A quoi tiendrait, en effet, la perfection du système de notre organisation morale, si elle était attachée à des liens aussi fragiles que ceux de la vue, que l'accident le plus léger peut rompre, et qu'un seul instant peut détruire ?

Il existe en nous un agent intermédiaire qui reçoit les impressions communiquées au sens intérieur, les conserve pour les représenter ensuite; c'est au moyen de cet agent que nous portons

sur les objets qui ne sont plus présentés à nos organes extérieurs, une vue intérieure qui les approche, les juge et les modifie de mille manières différentes. Cet agent intermédiaire est la mémoire; c'est par elle que dans les ténèbres de la nuit, nous pourrons méditer sur les propriétés et les effets de la lumière; c'est par elle que dans le silence du cabinet, le musicien exercé établira des règles sur l'harmonie et la concordance des sens, et se livrera à ces sublimes compositions mille fois supérieures à celles auxquelles les anciens accordent le pouvoir d'animer les arbres et les rochers; c'est par elle, enfin, que nous reportant au temps passé, nous pourrons le comparer au présent, et que nous apprendrons à tirer des conséquences pour l'avenir.

Ainsi, lorsque nos observations et nos expériences auront gravé dans notre mémoire un assez grand nombre d'idées et d'idées justes, pour fournir matière à nos méditations, la cécité ne sera plus

un obstacle à l'action du raisonnement, elle ne nous privera plus de cette partie des idées qui tiennent à la vue, et sans lesquelles notre entendement ne saurait être parfait : nous pourrons donc juger et méditer, nous pourrons donc atteindre le but actuel de la maçonnerie.

J'ai dit que nous devons avoir observé et nous être formé des idées justes; ces expressions doivent être prises dans toute l'étendue de leur signification. Pour nous être gravé dans la mémoire des impressions durables, il ne suffit pas, en effet, d'avoir vu superficiellement l'objet, il faut l'avoir examiné avec attention, il faut avoir appliqué la vue morale à la vue physique, celle-ci ne laisse que des traces légères, c'est le zéphire effleurant la surface de l'eau.

Nous devons nous être formé des idées justes, car pour détruire les faux jugemens qu'une première observation avait fait naître, il faut observer de nouveau; et nos notre œil nous a trompé sur les objets qui sont de son unique

ressort, il faut que lui-même redresse ses erreurs; s'il n'existe plus pour remplir cette fonction; ces erreurs sont interminables.

Ainsi, pour s'assurer qu'un aveugle par accident est susceptible de remplir le but de la maç.·., il faut s'assurer, avant tout, qu'il peut juger avec discernement, et méditer avec fruit; il faut s'assurer, par conséquent, qu'il a fait avant sa cécité, un amas de matériaux propres à fixer ses jugemens et à nourrir ses méditations.

Non que je pense, que dans cet état même, quelque perfectionné qu'il puisse être, l'aveugle soit aussi propre que l'homme clairvoyant à goûter et à approfondir les vérités maç.·.; nos signes et nos emblêmes, sans vouloir tout matérialiser, sont utiles au perfectionnement de la science.

C'est à eux que nous devons notre supériorité sur les moralistes ordinaires; ce sont eux qui nous rappelant sans cesse la noblesse de notre origine et la

sainteté de nos devoirs, nous élèvent à la hauteur des idées les plus sublimes.

La simple lueur d'un modeste flambeau, réveille en nous l'idée du Créateur; l'éclat d'un lustre éblouissant ne rappelle dans le monde que l'idée de la lumière et des richesses.

Notre pavé mosaïque nous rappelle sans cesse les utiles leçons de la concorde et de l'amitié : on admire dans le monde les couleurs vives et variées d'un tapis tissu par les mains de nos habiles artistes.

Les signes de la destruction qui nous entourent, rappelent à notre imagination frappée, les idées de l'éternité; ils nous forcent à songer à l'avenir; les formes séduisantes de la volupté invitent sans cesse l'homme du monde à se livrer aux illusions dangereuses du présent.

Morale pure, émanée de la divinité que vous remplacez sur la terre, tout ici dénote votre présence : nos emblêmes, nos travaux, nos plaisirs,

jusqu'a ces vains ornemens, qu'un luxe frivole fit servir à la dépravation des mœurs, tout ici nous rappelle la justice, l'égalité, l'amour du prochain, le respect dû à la divinité et toutes les vertus que l'ignorance où le vice auraient effacées dans nos cœurs.

La majesté des cérémonies en usage dans nos temples, les utiles instructions qui s'y donnent, l'attention qu'y apportera le prof.·. aveugle, les profondes méditations auxquelles son état lui permet de se livrer, remplaceront, quoique imparfaitement pour lui, la vue des signes destinés à seconder nos idées.

Après avoir établi, que l'aveugle par accident qui, avant sa cécité, a formé son jugement par les observations et l'expérience, peut concourir au but que se propose la maç.·., examinons s'il est nécessaire d'innover dans le mode de réception, et si en ne faisant pas d'innovation, la réception serait illusoire.

Parmi les moyens qu'employent les maç.˙., pour parvenir à la participation de la lumière, et à la connoissance de la vérité, les uns conviennent de la première époque dans laquelle les maçons se livrèrent à l'étude des beautés de la nature et des propriétés des corps qu'elle renferme; tels sont les emblêmes qui consistent en des instruments d'architecture et de géométrie.

Les autres nous viennent plus particulièrement de la seconde époque; tels sont les emblêmes destinés à nous inspirer le mépris de la vie, et à nous élever au-dessus de la crainte de la mort; tels sont les moyens physiques et moraux d'éprouver la force d'âme et le courage.

L'étude de la morale ayant toujours été cultivée parmi les maç.˙., les épreuves qui la concernent sont de tous les temps; mais cette étude étant plus spécialement affectée à cette troisième époque, puisqu'elle est aujourd'hui la seule dont ils s'occupent, les épreuves

morales doivent être regardées comme les principales, et peuvent suppléer, jusqu'à un certain point, à l'application imparfaite des autres.

A dieu ne plaise que je veuille ici, mes FF∴, proposer quelques innovations, non-seulement aux réglemens généraux de l'ordre, mais encore aux usages anciens consacrés pour l'initiation, et rédigés par le G∴ O∴ de France. Nul, plus que moi, n'est pénétré de leur sainteté consacrée par leur sagesse et par le temps. Nul, plus que moi, n'est pénétré de cette vérité ; que porter atteinte aux réglemens de l'ordre, c'est porter atteinte à son unité, et par conséquent détruire les élémens de sa force.

Aussi, quelle que soit la décision que vous prendrez, je pense que nous ne devons la mettre à exécution, qu'après l'avoir soumise à la sanction du G∴ O∴.

J'ai dit que les épreuves morales doivent être regardées comme les principales, et peuvent suppléer, jusqu'à un

certain point, à l'application imparfaite des autres, et déjà vous avez dû sentir que dans la rédaction de ses statuts, le G.·. O.·. n'ayant en vue que la réception des hommes doués de tous leurs sens, et n'ayant point prévu la présentation d'un néophyte aveugle, n'ayant pu même la prévoir dans les statuts, puisqu'ils résultent tous des usages antiques, et que j'ai démontré que dans l'antique maç.·., la réception d'un aveugle eût été en opposition avec le but qu'elle se proposait, les épreuves fixées par ces réglemeus ne sauraient s'appliquer d'une manière parfaite à un cas qui n'a point été prévu.

Mais il est facile de se convaincre que cette application imparfaite, ne contrarie ni ces mêmes statuts, ni les vues dans lesquelles ils ont été rédigés.

Le néophyte doit être introduit dans une chambre obscure, ses yeux doivent présenter à son imagination les signes non-équivoques de la destruction, des instructions analogues doivent frapper

ses yeux pour parler à son âme et la pénétrer de terreur.

Cest donc à l'imagination que ces objets doivent se peindre, c'est à l'âme qu'ils doivent parler; les yeux ne sont ici qu'un agent intermédiaire. Si les mêmes objets peuvent frapper l'imagination et parvenir à l'âme par un secours étranger, les épreuves sont les mêmes, les statuts ne sont point enfreints.

Qu'introduit dans la chambre de réflexion, le néophyte y reste plongé dans un silence morne et prolongé, bientôt ne pouvant connaître par les yeux le lieu dans lequel il se trouve, il appellera à son secours le témoignage de ses autres sens; que ses mains exercées ne rencontrant autour de lui que des ossemens humains, le plongent dans les idees funèbres de la mort; qu'au même instant, une voix souterraine communique à son âme, par le moyen de son ouie, les impressions que ne peuvent y faire naître ses yeux, les effets seront égaux, les formes mêmes seront respectées.

Qu'à son entrée dans le temple, un bandeau soit placé sur ses yeux, pour lui faire sentir physiquement qu'il n'est point encore digne d'être admis à la lumière maç.·., l'effet est le même, les formes sont encore observées.

Qu'après avoir prêté son obligation, et lorsqu'il demandera la lumière, le bandeau tombe, et que le Vén.·. ou le F.·. orateur lui donne la clef des vérités maçonniques, l'effet est encore le même, et les formes sont suivies; car, demandant la lumière, ce n'est point la clarté du jour que sollicite le néophyte, mais la vue morale des emblêmes qui composent notre art sublime, vue qu'il lui sera facile d'acquérir, si, avant de l'admettre à cette lumière, le Vén.·. s'est assuré, par des questions nombreuses et imprévues, que le néophyte aveugle est à même de la connaitre et de la goûter.

Ainsi, mes FF.·., les épreuves morales se joindront aux épreuves physiques, pour décider de la capacité du

néophyte. S'il résulte de ces épreuves qu'avant sa cécité il a observé la nature ; qu'il s'est formé des idées justes sur les causes et sur les effets ; s'il apporte au milieu de nous les fruits des connaissances qu'il a acquises par un travail soutenu, que les portes du temple lui soient ouvertes ; la clef de la science sublime perfectionnera en lui les résultats de ses observations antécédentes, et lui fournira matière à de nouvelles méditations : c'est alors que, pénétré de l'excellence de notre doctrine, il emploiera, à l'étude de la vérité et à la culture de nos vertus, des jours qu'il n'eût peut-être pu soustraire aux erreurs d'un monde profane.

C'est par tous les motifs que j'ai eu la faveur de vous développer, que nos conclusions tendent à ce qu'attendu que le but de la maçonnerie est l'étude de la morale et la connaissance de la vérité ;

Attendu que, pour parvenir à cette connaissance, il faut comparer, juger et méditer ; que pour comparer, juger

et méditer, il faut s'être formé des idées justes sur les objets qui nous environnent; que pour se former des idées justes, il faut observer ou avoir observé la nature avec le secours de tous les sens dont elle nous a doués;

Attendu que le néophyte aveugle qui aura acquis, par ses observations et ses travaux avant l'accident qui l'a privé de la vue, des connaissances et des idées justes, pourra comparer, juger et méditer, et par conséquent remplir le but de la maçonnerie;

Attendu que les formalités de sa réception n'apportent aucune innovation à celles établies par les statuts rédigés par le G.·. O.·.,

Il plaise à la R.·. L.·. déclarer que la cécité accidentelle n'apporte point un obstacle au don de la lumière maçonnique, lorsque, par les connaissances acquises avant l'accident qui l'a privé de la vue, le néophyte aveugle est reconnu capable de remplir le but de la maçonnerie,

Déclarer en conséquence que le Vén.·. sera tenu d'examiner le néophyte, et de s'assurer, par les demandes qu'il lui adressera, qu'il apporte au milieu de nous les fruits des observations judicieuses et des travaux utiles faits avant sa cécité.

TAVERNIER.

Ce travail a été couvert des justes applaudissemens dus à son auteur, et il a été arrêté qu'il serait déposé aux archives comme une pierre précieuse digne des rares talens de l'habile architecte qu'il l'a taillée.

Le Vén.·. a posé la question ainsi qu'il suit : *D'après le rapport qui vient de vous être fait, et les divers éclaircissemens qui vous ont été donnés, mes FF.·. le profane aveugle par accident peut-il être reçu Maçon?* D'après le dépouillement du scrutin, il a été décidé à la majorité que le *profane aveugle pouvait être admis à nos mystères.*

BOUQUET AUX BRAVES,

Offert le jour de la Fête célébrée en leur honneur, par la L.·. de la *Constance couronnée.*

AIR : *Aussitôt que la lumière.*

OUI, les voici de la terre
Ces vainqueurs nobles, radieux ;
Dans leurs mains dort le tonnerre ;
L'honneur pétille en leurs yeux.
Flottez brillantes bannières,
Croisez-vous fers et lauriers ;
Ce sont nos héros, nos frères ;
Ce sont nos amis guerriers.

Qui sût punir le parjure,
Venger nos traités, nos droits ;
Braver l'art et la nature,
Voler d'exploits en exploits ;
Mettre les murs en poussière,
Sous la foudre des mortiers ?
Ce sont nos héros, nos frères,
Ce sont nos amis guerriers.

Qui tempéra de la guerre,
Le sort par fois rigoureux ?
Qui soulagea la misère
De tout vaincu malheureux ?
De nos maximes austères,
Apôtres et vrais templiers :
Ce sont nos héros, nos frères,
Ce sont nos amis guerriers.

Qui bientôt de l'Insulaire,
Pliera le front orgueilleux ?
Qui d'un sceptre téméraire
Rompra le joug odieux ?
Qui de cet *angle* de *terres*,
Culbutera les chantiers ?
Oui, ce sera vous nos frères,
Nos invincibles guerriers.

Qui conquît d'Athènes, Rome,
Les chefs-d'œuvres accomplis :
Transplantant chaque grand homme,
Mit l'univers dans Paris ?
Maçons des deux hémisphères,
Ah ! venez dans nos foyers,
Fêter ces illustres frères,
Bons Maçons, braves guerriers.

INVOCATION.

Sur ces fils de la lumière
Maître puissant du destin
Lève ta main tutélaire,
Sème de fleurs leur chemin.
Et nous, au bruit de nos verres,
Chantons en vrais chevaliers :
Honneur aux Héros, nos frères!
Honneur aux Maçons guerriers!

CAIGNART DE MAILLY, *Vén.*∴.

IDÉES PHILOSOPHIQUES

SUR LA MAÇ∴,

EXTRAIT d'une Planche d'Architecture du F∴ *Choslin*, Or∴ de la L∴ de la *Constance Couronnée*.

Le but de notre institution est la réunion des hommes. Nos fondateurs s'aperçurent qu'en réunissant leurs forces et en travaillant en commun, les hommes multiplieraient leurs moyens, et les résultats de leurs travaux, que deux hommes assemblés étaient plus puissans que quatre isolés; que cette multiplication serait progressivement croissante, et qu'elle serait d'autant plus grande que sa réunion serait plus considérable. Frappés de cette observation, ils sentirent le besoin de réunir tous les hommes et de joindre, pour

ainsi dire, toutes les générations; mais comment parvenir à ce résultat?

Comme aux yeux du philosophe éclairé la nature toujours jeune ne fait que renouveler continuellement ses formes, comme il n'y a qu'une cessation apparente de vie et d'existence, comme la nature est immuable, inaltérable et éternelle, de même quand les individus périssent, la nature n'en poursuit pas moins sa brillante carrière; le genre humain est un être immortel dont les membres, qui sont les hommes, ne semblent destinés à mourir que pour que le corps conserve toujours tout le feu de la jeunesse et toute la vigueur de l'âge mûr. Il fallait donc attacher les hommes à une institution commune, au moyen de laquelle une génération pourrait laisser à celle qui la remplace le dépôt des connaissances qu'elle a acquises, des secrets qu'elle a découverts, et des produits que son génie a imaginé de créer.

Cette idée avait été indiquée à nos

pères par la nature. Les astres ne se prêtent-ils pas un mutuel secours? Ces élémens ne forment des produits que par leurs réunions, et remarquez que chaque être, chaque objet créé ne possède pas, pour son compte particulier, les qualités qui lui sont propres. Est-ce pour lui que l'arbre répand un délicieux ombrage? est-ce pour elle que la fleur exhale les plus doux parfums? est-ce pour eux que les fruits sont succulens, savoureux et nourrissans? Et observez l'homme en lui-même; la douceur, la bonté, la tolérance, la justice, la bienfaisance et la charité, toutes ces vertus sont des vertus parce qu'elles sont des bienfaits pour ses semblables. Aussi, était-ce l'idée que le divin Virgile voulut exprimer en tête de son immortel ouvrage, par ce distique commençant par ces mots : *sic vos non vobis*, etc.

Ce n'est pas que ces réunions des hommes ne soient aussi l'objet de toutes les institutions politiques et religieuses, et il en a dû être ainsi de toutes les ins-

titutions politiques, puisque la F.·. M.·. fut leur berceau. Hermès-Trismégiste, Zoroastre et Confucius, ont été des FF.·. MM.·.; Lycurgue, Solon, et tous les grands législateurs de la Grèce ne se crurent dignes de donner des lois à leur patrie, qu'après avoir été initiés aux mystères de Memphis. Enfant abandonné, Moïse avait été chéri par les Maç.·. : Salomon a été leur chef. Et quelle idée devons-nous concevoir des connaissances étonnantes des anciens FF.·. MM.·., lorsque nous lisons dans les écritures saintes, qu'à la naissance de notre divin législateur, les Mages déclarèrent dans leur langage maçonnique, qu'ils avaient vu son étoile en Orient?

Les religions des Grecs et des Romains ont imité leurs cérémonies de celles de la F.·. M.·.; les philosophes grecs lui doivent leur morale et leur doctrine, et les philosophes romains ne sont que les successeurs des philosophes grecs, comme tous les philosophes de toutes

les nations européenes sont les amis des uns et des autres. Je pourrais multiplier ces preuves illustres et antiques de l'utilité de la F.·. M.·.; les siècles modernes n'en sont pas plus stériles : je me bornerai à vous en présenter une seule.

Le fondateur de la liberté américaine, le divin Franklin, était un F.·. M.·. Les principes de la Maç.·. ont été les principes de la législation qu'il a établie dans sa patrie. Dans cette sublime création, on a vu consacrer jusqu'aux noms dont nous faisons usage ; la ville principale de cette république s'appelle *Philadelphie*, qui veut dire ville des Frères, et pour signaler encore plus quelle avait été l'influence de notre sage institution, Franklin a donné pour pavillon aux États-Unis, des étoiles sur un fond azuré, telles qu'on les voit sur les voûtes de nos temples, et les emblêmes de la F.·. M.·. flottent sur toutes les mers, pavillon révéré des plus puissantes nations de l'univers.

Mais j'entends la trompette sonner,

ce sont nos braves guerriers qui reviennent couverts de lauriers; la victoire marche à leur tête, et la gloire les accompagne. Honneur aux enfans de Mars! Vous, mes FF.·., qui avez partagé d'aussi pénibles travaux, recevez au nom de la R.·. L.·. de la *Constance Couronnée*, l'expression des sentimens d'enthousiasme et d'allégresse que nous avons ressentis à votre retour; dites à tous vos frères d'armes que le Maç.·. a rivalisé d'intérêt avec toutes les autres sociétés civiles, politiques et religieuses, pour le bonheur et la prospérité des armes du plus grand capitaine du monde.

Héros de Jena, d'Eylan, Friedland et Tilsitt, conquérans de la paix, grâces immortelles vous soient rendues! C'est pour la patrie que vous avez vaincu; la patrie éternisera le souvenir de vos triomphes, et le récit de vos exploits, enflâmant le courage de vos derniers neveux, long-temps encore après vous-mêmes, vous protégerez par vos exemples ce vaste Empire, si bien défendu par votre valeur.

LA GUERRE,

LA PAIX ET LE HÉROS,

SCÈNE PHILOSOPHIQUE EN VERS,

Déclamée au Banquet tenu en l'honneur de la Fête de la Paix, par la R.·. L.·. de l'*Union parfaite de la Persévérance*.

LA GUERRE.

Enfin c'est trop souffrir : la Paix me persécute;
Une fois, avec elle, il faut que je dispute;
Il faut, il en est temps, qu'elle apprenne de moi
Qu'un roi courbe sa tête et fléchit sous ma loi,
Qu'à mon gré je pardonne ou punis le rebelle,
Que, plus forte, en un mot, je dois régner sur elle.

LA PAIX.

Fallacieux langage, odieuse fierté
Bien dignes de la Guerre et de sa cruauté !
Vous êtes, dites-vous, vous êtes la plus forte ?....
Ah! s'il n'est que trop vrai que le plus fort l'emporte,

A-t-il toujours raison ?.... Et quel homme ici bas,
S'il a vraiment un cœur, ne sait et ne sent pas
Le bien que fait la paix, le mal que fait la Guerre ?
Va, ce n'est pas à tort qu'à toi l'on me préfère.
Qui pourrait, en effet, sans trahir la raison,
Établir entre nous quelque comparaison ?
Pour le malheur de tous, la discorde ennemie,
Des antres des enfers n'est-elle pas sortie ?
N'est-ce pas dans ses flancs que tu puisas le jour ?
La vois-tu qui te suis et qui met tour à-tour
Et la flamme et le fer dans tes mains homicides ?
La vois-tu, courrouçant le front des Euménides,
Elle-même agiter leurs flambeaux, leurs serpens,
Et joncher tes autels de morts et de mourans ?
La vois-tu, le teint pâle, et la bouche écumante,
Boire, vomir le sang et semer l'épouvante ?
Guerre, connais l'enfer à cet horrible trait :
Il réclame, à grands cris, le monstre qu'il a fait.

De mes dignes auteurs pèse la différence,
Et tu verras, pour eux, incliner la balance.
Fille de Jupiter et fille de Thémis,
Je respire sans crainte et n'ai point d'ennemis.
J'assure, par mes lois, le repos de la terre,
J'offre à tous les mortels un sort doux et prospère,
Sans trouble et sans danger, du commerce et des arts,
Je fais, en tous pays, floter les étendarts,

J'enflamme les talens, j'active l'industrie,
Aux corps inanimés je redonne la vie;
Tout fleurit, tout abonde. A de si grands bienfaits,
Peuples de l'Univers, reconnaissez la Paix.

LA GUERRE.

Ne considérons point, par égard pour les hommes,
Ce qui nous a produit, mais bien ce que nous sommes.
Sans moi, sans ma valeur, mon intrépidité,
Quel Héros volerait à l'immortalité?
Sans moi, sans mon renom, quel temple de mémoire
Aux siècles à venir transmettrait la victoire?
Quels peuples, en chantant mille et mille guerriers,
Tout rayonnans de gloire et couverts de lauriers,
Porteraient jusqu'aux cieux les conquérans du monde?
Plongés, ensevelis dans une nuit profonde,
Que d'insignes exploits, de talens, de vertus,
Pour la postérité ne seraient pas perdus!

LA PAIX.

Cesse de nous vanter ces grands rois de la terre,
Qui, sans être attaqués, font éclater la guerre;
Ces fameux conquérans, ces Héros, dont les mains
Se baignent à loisir dans le sang des humains,
Qui, follement conduits par une fausse gloire,
En commandant le meurtre, arrachent la victoire,

Et qui, pour accomplir leurs funestes projets,
Troublent, du monde entier, le bonheur et la paix.
Le plus grand des Héros, le plus digne d'envie,
Est celui qui défend ses dieux et sa patrie;
Celui qui ne combat l'injustice des rois,
Que pour sauver son peuple et conserver ses droits.
Animé par l'honneur, armé pour sa défense,
C'est alors qu'en grand homme, il vole à la vengeance.

LA GUERRE.

S'il combat, c'est pour vaincre, il ne le peut sans moi.

LA PAIX.

Grâces aux passions qui marchent avec toi.

LA GUERRE

Il faut donc aux mortels du sang et des victimes?

LA PAIX.

Des coupables ainsi, tu reconnais les crimes.
Les punis-tu toujours?.... Et ton fer destructeur,
En vengeant l'opprimé, frappe-t-il l'oppresseur?
Hélas! combien de fois, armé d'un front auguste,
Le Héros qui défend la cause la plus juste,
Maudissant ses destins et le sort des combats,
Sous ton bras furieux, ne succombe-t-il pas?

Quand le coup que l'on porte est l'effet du caprice,
Uu tel coup est souvent celui de l'injustice,
Ton règne est trop affreux, ton règne doit finir.

LA GUERRE.

Avec le tien, la gloire aurait trop à souffrir.

LA PAIX.

Un Héros, dont les rois respectent la puissance,
Sur mes bienfaits, pourtant, fonde son espérance.

LA GUERRE.

Je n'ai pas lieu de craindre un si prompt changement.

LA PAIX.

Qui croit régner toujours se trompe bien souvent!

LA GUERRE.

Finissons... Je pourrais, pour punir tant d'audace....

LA PAIX.

Forte de mon Héros, je crains peu ta menace.

LA GUERRE.

Ah! c'est trop me braver; frappons et que mon bras....

LE HÉROS.

Arrêtez!.... C'est à moi de finir vos débats.

Guerre qui m'as servi, divine Paix que j'aime,
En silence écoutez ma volonté suprême.
Placé, par un grand peuple, au faîte des grandeurs,
Et jaloux d'accepter le prix de ses faveurs,
D'une main, devant lui, j'ai reçu la couronne,
De l'autre, j'ai juré de conserver le trône.
Les rois les plus puissans, à la fureur livrés,
Violant envers moi, les droits les plus sacrés,
Et, croyant m'asservir, m'ont déclaré la guerre.
Aussi prompt que l'éclair, j'ai saisi mon tonnerre.
Prêt à les écraser, en guerrier généreux,
Je me suis approché; j'ai fait valoir, près d'eux,
Le cri de la justice et de l'indépendance.
Inutile discours, inutile espérance!
Il a fallu combattre. Armé de ma vertu,
Je me suis élancé, j'ai frappé, j'ai vaincu.
Forcé de parcourir le chemin de la gloire,
Je n'ai fait qu'entasser victoire sur victoire;
Mais que tant de lauriers ont pesé sur mon cœur!
En pleurant le vaincu, que j'ai plaint le vainqueur!
Quand le champ du combat ne laisse plus d'obstacle,
Pour quiconque est humain, quel horrible spectacle!
J'ai vu cent mille corps, sur la terre étendus,
Dans les flots de leur sang noyés et confondus;

Mille feux dans les airs élançant leurs fumées,
Les hameaux engloutis, les villes enflammées;
Les hommes, les vieillards, les femmes, les enfans,
L'un sur l'autre entassés, l'un sur l'autre expirans.
A cet aspect d'horreur, j'ai senti que ma gloire
Souhaitait le repos bien plus que la victoire.
« Rois, princes et soldats, je me suis écrié,
» A la haine faisons succéder l'amitié,
» Faisons qu'à l'avenir son flambeau ne s'éteigne;
» Que chacun la respecte et jamais ne la craigne;
» Pour finir nos malheurs recevons ses bienfaits;
» C'est elle qui nous parle et nous offre la paix ».

Un nouvel astre alors semble éclairer le monde,
Le ciel se montre pur, et sa foudre qui gronde,
Annonce à l'Univers ses paisibles destins.
Tout change : les soldats redeviennent humains.
En bons frères, les rois, étouffant la vengeance,
Font, avec la concorde, un pacte d'alliance,
Et, bénissant les dieux, les peuples ennemis
Jurent, sur leurs autels d'être toujours amis.

(*A la Guerre.*)

Guerre, vois à présent qu'elle est ta destinée!
Justement en horreur, de tous abandonnée,
Retourne où tu naquis : au séjour de la mort;
C'est là que, pour toujours, je relègue ton sort.

(*A la Paix.*)

Et toi, céleste Paix, mon unique espérance,
Je te place à jamais dans le sein de la France.

INVITATION AUX FRANÇAIS.

Après un tel prodige, après de tels accens,
Français, soyez joyeux, soyez reconnaissans.
A ces traits de grandeur, où la sagesse abonde,
Admirez le Héros, le bienfaiteur du monde,
Qui, plein d'amour pour vous, sacrifie à jamais,
L'éclat de la victoire au bonheur de la paix.

GRENIER,

Or.·. de la L.·. de l'Age d'Or.

ESSENCE

DE L'ORDRE MAÇONNIQUE,

PLANCHE D'ARCHITECTURE, présentée dans la L.·. de *Caroline*, dirigée par le F.·. *Besson*, Vén.·. (*), par laquelle on démontre, 1°. *que l'ordre maçonnique est dans la nature des choses;* 2°. *qu'il est éminemment dans l'intérêt social.*

De quelle source découle notre immortelle institution? Où poser son berceau? A quel génie conférer la gloire de cette sublime conception? Par quels chaînons s'est-elle successivement étendue jusqu'à nous pure et inaltérée comme dans son premier âge?

(*) Le F.·. Besson, chef au ministère de la guerre, membre de la légion d'honneur, et membre du G.·. O.·.

Ah! sans doute, il conviendrait de vous entretenir aujourd'hui plus particulièrement de cette série chronologique de faits si importans qui placent au plus haut rang, que dis-je? qui immortalisent notre ordre auguste!..... car dans la recherche suivie que j'ai faite jusqu'ici de tout ce qui constitue primitivement l'essence de notre institution, je ne me suis pas arrêté dans les portiques modernes; je suis descendu, pour ainsi dire, au milieu des siècles; j'ai percé la nuit des temps; j'ai visité ces plages désertes et presque inconnues maintenant, et qui furent autrefois le plus brillant théâtre des sciences et des arts. J'ai interrogé ces ruines éloquentes, ces marbres parlans, sur lesquels sont gravés les caractères sacrés et impérissables qui attestent incontestablement la haute antiquité de l'ordre maçonnique.

Mais quoi! où ne m'entraînerait pas cette vaste entreprise, alors que, saisissant cette arbre immense, je voudrais

suivre les ramifications qui couvrent maintenant la surface de la terre, et portent par-tout des fruits salutaires et universels de sagesse, de concorde et de bienfaisance.

En effet, contemplez avec moi notre ordre en son état actuel de splendeur! n'est-ce donc pas dans la réalité un colosse mille fois plus étonnant que celui de Rhodes qui, d'un pied majestueux, se repose sur les pyramides d'Égypte, berceau de l'ancien monde, tandis que de l'autre, il s'assied fièrement sur la cîme des temples qui lui sont élevés au milieu des cités de Philadelphie et Wasington, cette illustre capitale du nouveau monde? Ainsi, la chaîne maçonnique étend à l'infini ses anneaux désormais indestructibles.

Mais ici, resserré par les limites du temps, arrêté par l'idée qu'il faudrait un crayon plus habile pour esquisser un tableau si intéressant, je me contenterai de vous présenter la Maç∴ sous des points de vue qui marquent sa prée-

minence et en garantissent la stabilité.

Et, en effet, pourquoi a-t-elle surnâgé victorieusement sur l'immensité des siècles?

N'est-ce donc pas d'abord parce qu'elle est *dans la nature des choses*, ensuite parce qu'elle est *dans l'intérêt de la société?*

§ Ier.

Je dis qu'ELLE EST DANS LA NATURE DES CHOSES.

Qui de nous, en effet, veut sonder les replis de son cœur? Qui de nous veut se rappeler l'instant précieux où il a commencé à rallier ses idées, à méditer sur son être, à rechercher autour de lui les moyens d'améliorer son existence?

Ah! qui donc n'a pas été alors fortement frappé du besoin de communiquer ses pensées, de se rattacher à un autre lui-même, de co-exciter avec lui en quelque sorte par l'échange des sentimens d'affection et de bienveillance mutuelles?

Or, ce sentiment inné d'attraction irrésistible de l'homme vers son semblable, cet aimant qui exerce si activement sa force sur les âmes élevées et au-dessus du vulgaire, s'il a été, nous n'en pouvous douter, la base de la civilisation même, a été aussi constamment, depuis l'état de la civilisation, le véhicule de toute association, et, plus particulièrement encore, d'une institution, dont la fraternité est le premier lien, l'humanité le devoir le plus sacré.

Que dis-je? Il est si nécessaire, si universel ce rapprochement intime entre les êtres pensans, qu'il semble être, dans l'ordre moral, paralèlle au principe général d'*affinité* qui, dans l'ordre physique, attire et identifie tout ce qui est intrinsèquement homogène, comme par des ressorts secrets, mais sur-tout par la loi, par la force invincible de la nature.

Le premier mobile de notre institution est donc incontestablement dans l'essence de nos affections, dans la co-or-

donnance morale et intérieure de notre être; disons le mot, *dans la nature même des choses.*

Faut-il asseoir cette vérité fondamentale sur une base non moins immuable?

Je vous le demande, mes FF.·.; veuillez encore me prêter quelques instans d'attention. Je vous le demande à vous-même; quel est encore au fond de notre âme un autre élément, puissant moteur de nos pensées, de nos actions? Par quelle pente irrésistible ne sommes-nous pas poussés vers la recherche de la vérité? N'est-elle pas un besoin pressant pour nous? Cette passion, qui électrise si activement nos idées, n'est-elle pas aussi un germe qui se développe et s'aggrandit à mesure que nous faisons quelque découverte, que nous avançons dans la région des connaissances humaines?

Ne voudrions-nous pas, en un instant, en embrasser l'horison tout entier? Ne voudrions-nous pas lire dans le grand livre de la nature, lui surprendre ses

secrets, que dis-je? assister en quelque sorte au conseil du G.·. A.·. de l'univers, et voir à découvert tous les ressorts qui font mouvoir la chaîne infinie des êtres créés, la théorie de leur merveilleuse reproduction, en un mot, les hautes combinaisons qui règlent la destinée de tout ce qui existe?

Certes, cet appétit insatiable qui nous aiguillonne vers la découverte de la vérité, cet appétit, qui irrite nos désirs et allume notre courage, est encore indubitablement dans la constitution morale et intrinsèque de l'honneur, et par conséquent *dans la nature même des choses.*

Ouvrons, en effet, les annales de l'esprit humain. Quelle contrée, dans l'ancien comme dans le nouveau monde, alors que la société a commencé à s'asseoir sur les premières bases de civilisation, quelle contrée n'a pas vu se former dans son sein des réunions d'hommes plus éclairés, voués à la recherche de la vérité, à l'étude de la nature?

L'histoire des peuples orientaux nous

montre dans ses mages, c'est-à-dire, sages qui portèrent à un si haut degré la perfection des connaissances humaines.

Par un trait de prévoyance auquel nous devons sans doute la perpétuité de la Maç∴, qui bien évidemment participe infiniment des pratiques-morales égyptiennes, les ministres, dépositaires de ces hautes sciences, voulurent les envelopper d'un mystère impénétrable au vulgaire; de là, cette langue hiéroglyphique des signes qui devait être, ainsi qu'elle l'a été *en* effet, tout à-la-fois un moyen conservateur de la science propagée par les caractères sacrés et les inscriptions gravés dans les temples et édifices publics, ainsi qu'un point de reconnaissance universelle pour les savans de toutes les nations.

Ainsi tel qu'un ruisseau qui glisse paisiblement ses flots modestes à travers un lit de feuillages et de fleurs, et porte ainsi au loin presque imperceptiblement la fraîcheur et la fertilité dans les campagnes.

Telle la Maç∴. se couvrant d'emblêmes hiéroglyphiques et d'allégories tutélaires a su se propager à travers les ravages des temps, et se plaît encore, comme dans son principe, à cacher la main bienfaisante qui répand des secours et des consolations au sein de l'infortune.

Aussi, voyons-nous que ce fut sur les fontaines et monumens publics d'Égypte que Platon puisa les élémens de sa haute doctrine, qui lui fit donner le surnom de *divin Platon*.

Immortel Pythagore, génie universel dans les sciences, tu passas vingt-deux ans à t'enrichir des trésors infinis de la sagesse égyptienne; aussi, professais-tu pour première maxime, que le *but de toutes nos actions, de toutes nos études, était de nous rendre semblables à la divinité; que l'acquisition de la vérité était l'unique moyen de parvenir à cette ressemblance, et que, pour connaître la vérité, il fallait la rechercher avec une âme purifiée qui eût dompté les passions et qui imitât la divinité.*

« Les plus beaux présens, ajoutais-tu, » que le ciel ait faits à l'homme sont » de dire la vérité et de rendre de bons » offices aux autres ».

L'amour de la vérité et la *bienfaisance* ne sont-ils pas aussi les deux colonnes de l'édifice maçonnique?

Il est donc clairement démontré, par l'essence même du cœur humain, par l'expérience des siècles, que la Maç∴ est une institution MORALE, *fondée sur la nature même des choses.*

§ II.

L'ORDRE MAÇONNIQUE EST ÉMINEMMENT DANS L'INTÉRÊT DE LA SOCIÉTÉ.

D'abord, quelle conception plus conforme à l'intérêt général, quelle idée plus philantropique put jamais luir à l'esprit humain que celle d'une association libre, forte de principes, exempte de toute ambition, étrangère à tout débat politique et religieux, unissant

tous les hommes par les nœuds de la concorde et de la fraternité, sans distinction d'opinion, de secte, de pays, de nation ;

Une association, enfin, basée uniquement sur les rapports et les devoirs de l'homme social, placée sous l'égide de la sagesse même, et tendant constamment à la propagation des lumières et à l'accroissement des vertus sociales ?

Quoi de plus utile qu'une société épurée, dont l'objet essentiel est de saisir l'homme au berceau des connaissances humaines, de développer ses facultés, d'agrandir la sphère de ses idées, de dégager sa faiblesse des langes de l'ignorance et de la superstition, d'adoucir ses mœurs et de polir son caractère (car l'esprit de l'homme est bien véritablement, vous le savez, la pierre brute que nous avons à dégrossir) ?

Son *utilité* n'est-elle pas encore caractérisée par ses actions journalières ?

On a cherché long-temps un idiôme commun à toutes les nations ; mais ce

point de ralliement, ce lien universel d'intelligence entre tous les peuples n'existe-t-il donc pas dans notre sublime institution?

Au milieu de l'abondance comme au sein de l'infortune, dans un péril de mort, déjà au milieu des flots prêts à l'engloutir, au champ de bataille, le fer de la mort sur la tête, aux extrémités de la terre et chez un peuple presque sauvage, le Maç.·. par un geste, un signe, un attouchement, est reconnu et sauvé.... N'en n'avons-nous pas mille exemples mémorables dans les traits récens qui ont fait éclater la sublimité de l'ordre pendant nos dernières campagnes? Que ne puis-je les rappeler ici à votre admiration étonnée!

Le mot d'*étranger* n'est-il pas effacé du dictionnaire des Maç.·.?

Ah! que n'est-il en leur pouvoir d'en rayer à jamais celui d'*indigent!*

Mais au moins n'entre-t-il pas dans notre institution, n'entre-t-il pas dans notre profession de foi de contribuer,

proportionnellement à nos facultés, au soulagement de l'humanité aux prises avec le malheur.

Ah ! si jamais nous pouvions en perdre la mémoire, nos rites, nos usages, notre doctrine, notre liturgie, chaque pas enfin que nous faisons dans nos temples, au milieu de nos mystères, ne nous rappellent-ils pas que la *bienfaisance* est notre obligation la plus sainte ?

De toutes parts que d'établissemens utiles, élevés pour l'instruction et pour l'humanité !

Dans le Nord, sur-tout, où la Maç.·. a jeté de plus profondes racines, où nos FF.·., semblables aux Pythagoriciens, tiennent pour maxime qu'*il faut obéir au sens littéral pour mieux pratiquer le sens caché*, notre ordre, presque universellement répandu dans la classe la plus éclairée, y est recommandable par l'importance des établissemens qui y ont été fondés.

Je vois à Dresde deux magnifiques

édifices construits pour y loger, nourrir et instruire quatre-vingt-dix pauvres enfans des deux sexes;

A Brunswick un établissement d'instruction publique dans le même genre;

A Mittau une riche bibliothèque formée pour les progrès des sciences.

C'est dans une L.·. d'Allemagne qu'a été jeté le premier plan d'une encyclopédie.

Toutes les LL.·. y ont des caisses de bienfaisance destinées à soulager ou même à relever des pères de familles, victimes de l'infortune et non de l'inconduite.

C'est dans le même esprit que sous notre O.·., en 1779, la L.·. de la *Triple Union* de Rheims fit un fond pour entretenir et faire apprendre un métier à des enfans indigens, exemple imité depuis par la L.·. des *Neuf-Sœurs*, O.·. de Paris;

Qu'en 1776 les LL.·. unies de Bordeaux dotèrent et marièrent plusieurs filles, dont la conduite était irrépro-

chable, et célébrèrent ainsi l'arrivée du G.·. M.·. de la Maç.·. de France qui les visitait. Cet exemple s'imite en ce moment par la L.·. des *Arts* et de l'*Amitié*, O.·. de Paris.

Chaque année, la R.·. L.·. chapitrale et écossaisse *Saint-Louis, des Amis réunis*, O.·. de Calais, décerne plusieurs prix aux morceaux d'architecture qui ont le plus maçonniquement célébré des actes de dévouement, d'héroïsme ou de générosité d'âme. La L.·. des *Neuf-Sœurs* vient de signaler dans le même genre son amour des belles-lettres réuni au zèle philantropique. Les ingénieux auteurs de la fable, nous ont représenté la terre sous l'emblême de la déesse Cybele, la poitrine couverte de mamelles, pour peindre la bienfaisante fécondité de cette mère nourricière de l'espèce humaine.

Or, n'est-ce pas là véritablement l'emblême naturel de la Maç.·., multipliant, autant qu'il est en elle, les moyens de venir au secours des malheu-

reux de tout âge et de tout sexe qu'elle soulage comme ses propres enfans, de la Maç∴ transpirant pour ainsi dire par tous ses ports le lait de la bienfaisance?

Mais quel autre avantage signalé nous offre encore notre excellente institution!

Quoi de plus précieux que de rattacher, comme elle le fait, l'homme à l'homme, de mettre en point de contact les vertus, les talens et les qualités aimables, de resserrer entre tous les nœuds de l'amitié, mais, par-dessus tout, de ranger sous une seule et même bannière le chef de l'état et le négociant, le guerrier et le cultivateur, le magistrat et l'artisan? N'est-ce pas dans cette fusion des rangs et des états, par cette éclipse de distinction civile que se perfectionne la véritable sociabilité?

C'est ainsi que dans les ateliers des anciens philosophes, nos souverains maîtres en l'art maçonnique, sur les mêmes bancs, venaient se ranger parmi les disciples, les législateurs, les héros, les

premiers magistrats, tels que Epaminondas, Périclès, Alcibiade, les mains pleines des lauriers moissonnés au champ de la victoire.

Souvent aussi on vit des monarques, bien convaincus de l'excellence de notre ordre, descendre du haut du trône, se dérober à l'éclat qui les environne pour venir se confondre, comme Salomon, au milieu des amis de la sagesse et de l'humanité.

Vous citerai-je, au huitième siècle, le roi Alfred, présidant les Maç.·. de Londres en même temps qu'il appelait des savans pour relever l'université d'Oxford ;

Au neuvième siècle, Altestan, l'un de ses successeurs, appelant en Angleterre les Maç.·. de France, et son fils Edwin, fondant une L.·. à Gorek, et leur donnant une constitution régulière et des franchises ;

Dans les dixième et onzième, les rois Edouard I et Henri VI, dirigeant sous leur maillet les travaux maçonniques ;

Au douzième, Jacques Lord Edoward d'Ecosse, grand maître de la L.·. de Killwinning, tenant la fidélité des Maç.·. tellement en honneur, qu'il ne voulut qu'eux pour gardiens de sa personne sacrée, prérogative qu'ils conservèrent long-temps après lui;

Au treizième, Edouard III, ramenant ses compagnons d'armes de la Terre-Sainte, et relevant les temples abandonnés du G.·. Arch.·., se déclarant le protecteur de notre ordre, qu'il dota de franchise et privilége;

Et depuis, plusieurs rois, ses successeurs, imitant son exemple?

Si je parcours nos fastes dans les trois derniers siècles, je vois par-tout dans l'Allemagne la Maç.·. fleurir, hâter les progrès de la raison humaine, s'émanciper du joug des préjugés, et s'asseoir sur les bases éternelles de la philantropie, sous les auspices, et souvent sous le maillet même des princes, dont l'épée faisait trembler les méchans.

L'impératrice Catherine, qualifiée par un grand écrivain, *le Salomon du*

Nord, ne se fit-elle pas une gloire de se déclarer solennellement *la tutrice* (ce sont ses propres expressions) de nos FF.·. tenant la L.·. de *Clio*.·., O.·. de *Moscou*?

Le grand Frédéric, roi de Prusse, n'écrivait-il pas, le 15 février 1777, à la L.·. de la *Royale-Gorck de l'Amitié*, Or.·. de *Berlin*, ces paroles si remarquables, si dignes de ce *roi-philosophe* :

« Votre Or.·. a parfaitement exprimé » l'esprit qui animait toutes vos opéra» tions. Une société qui ne travaille » qu'à faire germer et fructifier toutes » les vertus dans mes états, peut tou» jours compter sur ma protection ; c'est » la glorieuse tâche de tout souverain : » je ne discontinuerai jamais de la rem» plir ».

Pourquoi faut-il que l'héritage de gloire et de puissance que ce grand monarque avait si heureusement préparé en même temps que, *souverain des souverains dans le rite d'Heredon*, il relevait les autels en l'honneur du G.·. Arch.·. de l'univers ; pourquoi faut-il

que son sceptre soit tombé dans des mains, disons-le, dégénérées !

Maintenant, aussi, que le phénix de la Maç.·. a repris une nouvelle vie en France, ne voyons-nous pas chaque jour notre O.·. s'enrichir de l'éclat de la gloire et des vertus des premiers hommes de l'état, qui, unissant de concert leurs talens, comme autant de rayons dans un foyer commun, ont déjà formé un centre de lumières digne de rivaliser avec les LL.·. qui se sont les plus illustrées aux époques les plus mémorables de la Maç.·.

Mais que dis-je? En cette enceinte même, sous l'étoile radieuse de *Caroline*, quels noms augustes brillent à notre O.·. !

Illustre Prince, notre R.·. Vén.·. d'honneur, grand duc de Berg (*), chef invincible de nos légions, doublement allié au héros de la France, et par les nœuds du sang et par ceux de la gloire;

(*) Vén.·. de la L.·.

Prince sage et généreux, premier surveillant d'honneur de ce R.·. at.·., chef recommandable de la maison d'Isembourg, qui, comme un chêne antique, perd ses racines dans les entrailles de la terre, en même temps que par des branches fécondes, elles remplit le Nord de ses hauts-faits d'armes et des fruits de ses vertus;

Et toi, qui ne seras jamais plus oublié dans ma pensée que tu ne le seras dans nos cœurs, brave général d'Armagnac, notre second surv.·. d'honneur, à qui la renommée militaire a assuré un rang distingué parmi les illustres défenseurs de l'état.

Ah! recevez, de concert, le tribut d'admiration et de respect que je porte, en ce moment, à vos pieds, au nom du R.·. At.·. de *Caroline!*

Amour et reconnaissance, voilà le seul encens qu'offrent les Maç.·., le seul aussi qui puisse convenir à l'élévation de vos âmes.

Caignart de Mailly, *Or.·.*

ESSAI LYRIQUE

SUR LA MAÇONNERIE,

CHANTÉ dans la L.˙. des *Cœurs-Unis*.

AIR : *Réveillez-vous belle endormie.*

BIEN que toujours on les récite,
Souvent je chante mes discours,
Et pour leur donner du mérite,
Je tâche de les faire courts.

AIR : *A la papa.*

Cet ouvrage est, en effet,
Bien loin, malgré le sujet,
D'être parfait ;
Il vous paraîtra
Peu de chose,
Et pour cause ;
Mais le cœur est là,
Et j'vais vous conter çà
A la papa.

AIR : *J'ai vu par-tout dans mes voyages.*

C'est de la Franc-Maçonnerie,
Frère, dont je veux vous parler;
Que n'ai-je, au gré de mon envie,
Plus de talens pour la louer.
Don céleste, sublime ouvrage,
Pourrions-nous ne pas te chérir,
Quand tu n'aurais d'autre avantage
Que celui de nous réunir.

AIR : *Vous m'ordonnez de la brûler.*

Faire le bien sans vanité,
Sans orgueil être sage,
Chercher par-tout la vérité,
La dire avec courage,
Fidèlement garder sa foi
Et chérir sa patrie,
Voilà la loi, la douce loi
De la Maçonnerie.

AIR : *Petite table réveille.*

Elle enseigne à ses adeptes
Le vrai chemin du bonheur,
Toujours ses divins préceptes
Sont gravés dans un bon cœur.

Désirons,
Souhaitons,
Pour ne plus avoir la guerre,
Que tous les rois de la terre
Deviennent bientôt Maçons.

AIR : *Le petit mot pour rire.*

De nos mœurs, la sévérité
N'exclut pas l'aimable gaîté,
Fruit d'un heureux délire;
Nous voulons être vertueux,
Mais sans cesser d'être joyeux,
On n'est heureux,
On n'est heureux
Que lorsque l'on sait rire.

Dans le monde plus d'un méchant,
A tout propos, à chaque instant,
Exerce la satire;
Ici, nous ne blessons jamais,
Et lorsque nous lançons des traits,
Ce sont des traits,
Ce sont des traits,
Ce sont des traits pour rire.

AIR : *Dans le fleuve d'oubli*, etc.

La vie est un passage,
Il faut, par le plaisir,

L'embellir,
Et pour le grand voyage,
Sur-tout ne pas songer
A pleurer.
Quant à moi, je vous l'atteste,
Je veux partir content,
Gaîment,
Ou je reste.

AIR : *Eh! gai, gai*, etc.

Eh! gai, gai, gai, point de souci,
La tristesse
Nous blesse,
Eh! gai, gai, gai, toujours ainsi
Livrons guerre à l'ennui.

Dans ce temple agréable
Souvent retrouvons-nous ;
Qu'il est doux d'être à table,
Et sur-tout avec vous.
Eh! gai, gai, etc.

Qu'une leçon s'y donne
Sous l'air de l'agrément,
Et si l'on y raisonne,
Que ce soit en riant.
Eh! gai, gai, etc.

Dans les demeures sombres,
Si nous nous retrouvons,
Étourdissons les ombres
Du bruit de nos canons.
Eh! gai, gai, etc.

J'y veux, avec la parque,
Danser un cotillon,
Et, jusque dans sa barque,
Faire chanter Caron.
Eh! gai, gaï, etc.

AIR *Du Confiteor.*

Mes Frères, sans trop de raison,
J'ai lassé votre patience,
En faveur de l'intention,
Pardonnez-moi cette licence;
Bientôt, sans doute, on l'oubliera,
Et je dirai *mea culpa.*

MAILLARD, *Or.·. adjoint.*

TABLEAU

DES SOCIÉTÉS MYSTÉRIEUSES,

Planche extraite des Travaux de la R∴ L∴ des *Cœurs Unis*.

Dans tous les temps, chez presque toutes les nations, il y eut des sociétés mystérieuses. Elles se formèrent dès l'enfance du monde, elles conservèrent les vérités les plus importantes, pratiquèrent la morale la plus pure et la plus austère; elles ont mérité l'admiration et les louanges des hommes. Quoique les plus anciens écrivains attribuent l'origine des initiations aux prêtres de l'Égypte, on en trouve cependant des vestiges chez des nations aussi anciennes que l'Égypte, tels que les Caldéens, les Indiens et les Celtes.

En traçant un tableau rapide des initiations, ce sera faire pressentir d'abord

de quelle source antique dérive une grande partie de nos travaux symboliques; en présentant aussi des institutions modernes émanant de la même origine, ce sera satisfaire les partisans d'un principe nouveau; mais j'aurai également laissé dans l'obscurité la création de l'ordre.

L'aspirant trouvait dans des antres des puits d'une effrayante profondeur, qu'il descendait au moyen de trous pratiqués pour y placer ses pieds. Il parcourait ensuite de longs et tortueux souterrains où il rencontrait des spectres sous mille formes hideuses, des monstres à combattre, des torrens à franchir, des brâsiers à traverser: tout ce qui pouvait affecter ses sens, effrayer l'imagination était mis en usage, et la mort semblait se présenter à lui sous différentes formes; des cris lugubres et plaintifs se faisaient entendre dans le lointain; des momens rapides de lumière le laissaient tout-à-coup plongé dans d'affreuses ténèbres; le jeu bruyant des machines

l'enlevait, le précipitait, lui peignait le sifflement des vents, les roulémens, les éclats de la foudre et l'impétuosité des torrens. Au moindré signe d'effroi et de faiblesse, on l'entraînait dans d'autres souterrains où il était condamné à passer le reste de ses jours. On ne croyait pas que des hommes timides et lâches fussent capables de garder inviolablement le secret des mystères; on les retenait afin qu'ils ne pussent pas même dire ce qu'ils avaient vu.

Après ces préparations préliminaires qu'on appelait les épreuves de l'eau, du feu et de l'air, l'initié était conduit dans un lieu embelli par tout ce que l'art avait pu ajouter à la nature. Une lumière douce et tendre y rendait les objets plus intéressans, l'air y était parfumé par l'agréable mélange des fleurs; et le son mélodieux de mille instrumens annonçait à l'initié la joie de le voir sortir vainqueur des mauvais génies et des élémens. Ce lieu était l'emblême de la satisfaction et du bonheur qu'é-

prouvait l'homme après avoir surmonté les obstacles et les combats qu'il essuie pour parvenir à la vérité et à la vertu.

Avant d'être entièrement initié, il restait encore des épreuves à subir moins effrayantes à la vérité, mais qui demandaient plus de constance; c'était un silence rigoureux, des jeûnes et des austérités, qui de jour en jour augmentaient, pendant lesquels on le préparait, par des instructions, à l'intelligence des mystères; ces instructions étaient toujours proportionnées à ses lumières, la plupart des connaissances étant voilées sous des symboles et des hiéroglyphes; on s'attachait sur-tout à lui faire des questions qui le préparassent à en percer le voile.

Après avoir été ainsi purifié et disposé, on lui révélait les mystères les plus imposans de l'initiation; on lui enseignait l'existence d'une intelligence suprême, cause première de tous les êtres; on lui annonçait qu'un voile épais en dérobait la grandeur et l'éclat; que son immen-

sité ne pouvait être représentée par aucun signe, que les différens symboles qu'on offrait aux profanes n'étaient que les emblêmes de ses attributs les plus connus ; on lui apprenait qu'il y avait dans l'homme une substance simple, active, essentiellement différente de la matière, qui, plus agile que les airs, plus prompte que la vue, s'élance jusqu'aux extrémités de l'univers, sonde ses abîmes, dévoile ses secrets, revient sur le passé, et ose quelquefois s'avancer dans l'avenir ; on lui montrait qu'elle ne pouvait s'élever que par la vertu, et s'avilir que par le vice.

Moyse, Orphée, Homère, Thalès, Platon, Démocrite, Lyeurgue, Solon furent élevés et instruits par les prêtres de l'Égypte ; mais fidèles aux secrets dont on les avait rendus participans, ils les couvrirent toujours des voiles de l'allégorie. Mais de tous ceux qui durent le plus à leur lumière, ce fut Pythagore ; il passa vingt - deux ans à s'instruire parmi eux, après avoir failli perdre la

vie dans les épreuves. Il avait défendu à ses disciples de parler de leurs *mystères* devant les *profanes*, et comme ils étaient très-nombreux, il leur avait donné des signes pour se reconnaitre ou s'écrire.

Toutes les circonstances de ce tableau caractérisent parfaitement les mystères de l'art que nous professons ; et l'on se rendrait coupable d'injustice, en lui contestant l'antiquité de cette première origine.

Les initiations et les mystères ayant conservé quelques vestiges et des usages innocens des premiers hommes, il n'est point étonnant que le christianisme se les soit appropriés. Un culte qui ramenait la vérité et la vertu avait le droit d'en recueillir les précieux restes, partout où ils existaient.

Des philosophes hébreux, connus sous le nom d'Esséens (*) et qui avaient été

(*) Les Esséens faisaient vœu d'observer la justice envers les hommes, de ne faire de mal

instruits par les prêtres de l'Égypte, conservèrent l'historique et les symboles des initiations. S'étant convertis au christianisme, ils y portèrent ces allégories mystérieuses.

En laissant derrière nous plusieurs périodes de l'histoire, peu instructives pour nos recherches, nous arriverons à l'époque des croisades. A cette période, nous ressaisirons l'anneau de la chaîne mystérieuse, dans ces nombreuses sociétés, connues sous le nom d'ordre, et dont les membres dévoués à leur patrie, à leur religion, s'enrôlèrent sous un saint roi, pour aller reconquérir la Palestine, réédifier le temple de Jérusa-

à personne, même pour obéir, de haïr les injustes, de garder la foi à tout le monde, de commander avec modestie, de prendre toujours le parti de la vérité, de fuir tout gain illicite.

Esprit des Lois, liv. 24, chap. VIII.

Ne voilà-t-il pas en peu de mots la théorie et toute la doctrine des Maç∴?

lem, élevé par le plus sage des rois à la gloire de l'arch.·. univ.·.

C'est dans ces temps, c'est dans ces lieux que l'on vit naître ces associations de chevaliers de diverses dénominations. Dans la suite, ils prirent le nom de Maç.·. libres, par relation avec ces ouvriers habiles qui avaient construit le temple de Jérusalem, et dont ils devenaient en quelque sorte les imitateurs dans le projet de sa restauration, but apparent de tous les croisés.

Les croisades n'ayant pas répondu à l'espoir de ceux qui les avaient entreprises, et la dispersion générale des croisés ayant entraîné celle des sociétés de Maç.·., le plus grand nombre repassa en Europe, et s'établit en Angleterre et en France. Ils obtinrent le privilége de continuer leurs mystérieuses assemblées, et jouirent des prérogatives les plus éminentes. C'est par eux que se sont répandus les principes de l'art royal, et c'est sur ce modèle non altéré que nous en suivons les pratiques. Mais elles

ont dû être revêtues d'emblêmes et de symboles, de gestes et de paroles allégoriques. Tous les objets qui se présentent à nos yeux, sont hiéroglyphiques, comme dans la primitive institution; c'est le soleil, la lune; c'est la perpendiculaire; le niveau, le cabinet de réflexion, les voyages. L'allégorie de nos usages prend sa source dans la nécessité des précautions; elle est autorisée par le danger d'avilir, dans une communication profane, des maximes précieuses uniquement pour un petit nombre d'hommes choisis, qui, par l'honnêteté de leur cœur, savent les apprécier et les goûter. Nos crayons n'offriraient à l'homme ordinaire qu'un spectacle fade, une surface minutieuse. Nos mystères sont pour nous des objets continuels de profondes méditations, de combinaisons savantes, de sages leçons, d'exemples puissans, qui, par des images et des symboles, amalgament, pour ainsi dire, notre âme et notre esprit avec les préceptes de la plus saine mo-

rale, de cette morale universelle donnée aux hommes par l'être éternel, et destinée à servir de contre-poids à nos passions funestes, de cette morale universelle qui commande l'humanité, la justice, la vertu, la concorde, l'amitié, les bienfaits. Telles sont les qualités essentielles d'un Maç∴.

LECLERC, *Or*∴.

COUPLETS

Chantés au banquet d'installation de la L∴ des *Arts* et de l'*Amitié*, le 8 juillet 1806.

AIR : *L'amour est un lien charmant.*

HONNEUR à ce lien charmant
Qui nous réunit à nos frères,
Ce jour, parmi les jours prospères,
Est marqué par le sentiment.
Dans notre ordre qui se propage
Chacun veut être initié ;
Mais ici quel heureux présage !
Puisque les *Arts* et l'*Amitié*
Commandent le premier voyage.

Malgré le tumulte et le bruit
Se rassure le néophyte,
Songeant à la troupe d'élite
Qui le surveille et le conduit;
Il sent ses forces, son courage,
S'augmenter encore de moitié
Pendant les épreuves d'usage,
Puisque les *Arts* et l'*Amitié*
Sont ses compagnons de voyage.

Puisque de ce temple si beau (*)
On va détruire l'édifice,
Il faut, ainsi que la justice,
Se conformer au plan nouveau.
Plus d'un illustre aréopage
Avec vous sera de moitié;
Nous irons en pélerinage:
Entre les *Arts* et l'*Amitié*
Nous ferons gaîment le voyage.

SAVIN,

Secrétaire adjoint du G.·. O.·.

(*) *Local du Châtelet qui devait être abattu à cette époque.*

EXPOSÉ SOMMAIRE

DES MOTIFS D'UNION

De tous les rites au G.·. O.·. de France.

Le but des nos Annales étant de donner aux vrais amis de l'art royal un abrégé historique des principaux événemens qui intéressent le bien de l'ordre sublime et son perfectionnement, et d'offrir en même temps à tous les Maç.·. des différens rites qui ne forment plus maintenant qu'une seule et même famille, un code complet des règles fondamentales qui en assurent la perpétuité, nous devons consigner dans nos fastes les causes essentielles qui ont déterminé la réunion de la grande L.·. générale écos.·. de France, du RITE ACCEPTÉ, et l'UNION DE TOUS LES RITES au G.·. O.·. de France.

En voici l'exposé, fait par le F.·. Or.·.

de la L.·. écoss.·. *St.-Napoléon*, le 8e. jour du 11e. mois 5805.

Depuis long-temps il existait entre les Mac.·., résidens en France, un schisme qui, bien loin de donner à cet ordre respectable l'éclat et la splendeur dont il doit être environné, entravait au contraire les communications Maç.·., et isolait en quelque sorte les uns des autres, les Maç.·. répandus sur les deux hémisphères; ceux que leurs affaires commerciales, ou leur goût pour les sciences, attiraient hors de leurs foyers, ne l'ont que trop éprouvé!

L'art. 1er. de la sect.·. 4 du chap.·. 13 des statuts et réglemens du G.·. O.·. de France était ainsi conçu :

Aucun membre *d'une L.·.* ou *ch.·.* constitué en France *par un O.·. étranger*, ne pourra, tant qu'il y restera attaché, être membre d'une L.·. ou d'un chap.·. de la correspondance du G.·. O.·. de *France*.

Tout prof.·. init.·. contractait nécessairement cet engagement qui faisait

partie de l'obligation prêtée avant de recevoir la Lum.·.

Les rites étrangers à celui professé par le G.·. O.·. de France sous la dénomination *de rite moderne*, imposaient la même obligation à leurs init.·.

Le G.·. O.·. de France a voulu, en ce qui le concerne, faire disparaître toutes ces entraves; et en donnant aux Maç.·. l'exemple du plus grand tolérantisme, il a proclamé *qu'il s'unissait à tous les FF.·., de quelque rite qu'ils soient.*

Cette proclamation qui consacre à jamais la philosophie du G.·. O.·. de France, a été couronnée par la réunion au G.·. O.·. de France DU RIT ANCIEN ACCEPTÉ, qui venait de se constituer à l'O.·. de *Paris*, sous la dénomination de GRANDE LOGE GÉNÉRALE DE FRANCE DU RITE ANCIEN ACCEPTÉ.

Ainsi le G.·. O.·. de France ne professe plus dans son grand chap.·. général que le *rite ancien;* ce passage du *rite moderne* au *rite ancien* vient de s'opérer solennellement dans le grand chap.·.

gén.·. où les membres du G.·. O.·. pourvus, à l'époque de la Réunion, du degré de R.·. C.·. *moderne*, ont reçu le degré de R.·. C.·. *du rit ancien*; LE RIT ANCIEN est composé de 33 degrés, au lieu de 7 degrés seulement dont se forme le *rite moderne*. Le G.·. O.·., en unissant à lui tous les Maç.·., *de quelque rite qu'ils soient*, devient donc un plus grand Foyer de Lumière; un des articles de sa nouvelle constitution est ainsi conçu :

Les chap.·. actuellement constitués par le G.·. O.·. de France suivront, à l'avenir, le RITE *et le régime du G.·. O.·. de France en son grand chap.·. gén.·.*

En conséquence, leurs chart.·. capitul.·. seront échangées dès qu'ils le désireront; et leurs pouvoirs, pour conférer les grades, seront réglés conformément à l'organisation générale. Les frais des chart.·. capitul.·. échangées ne pourront excéder neuf francs.

Cette disposition n'apporte aucun changement dans le gouvernement des

LL.·. Symb.·. *du rite moderne*, constituées jusques à ce jour par le G.·. O.·. de France, et de celle qu'il continuera de constituer; elles le professeront aussi long-temps que bon leur semblera; si le désir d'étendre leurs connaissances les porte à adopter les degrés symb.·. faisant partie des 33 degrés que renferme la série *du rite ancien accepté*, elles peuvent moyennant *neuf francs*, échanger leurs chart.·. constit.·., et le G.·. O.·. leur en fera conférer les degrés; elles peuvent, aussi conserver leurs chart.·. constit.·. et en prendre pareillement pour les degrés symb.·. *du rit ancien*, de manière qu'il ne dépendra que d'elles de professer l'un et l'autre rit.

Il en sera de même des chap.·. constitués par l'ancien grand chap.·. gén.·. du G.·. O.·. de France, dont les degrés connus sous le nom de *hauts grades du rite moderne*, se composent seulement de l'Elu, de l'Ecoss.·., du Ch.·. d'O.·. et du R.·. C.·. Les FF.·. qui sont en possession de ces dégrés seront toujours accueillis par le *rite ancien*, avec ce senti-

ment amical et fraternel propre aux vrais Maç.·. : il suffira qu'ils en représentent le *bref* régulièrement accordé. Les chap.·. continueront d'en conférer les degrés, si bon leur semble. Leurs chartres capitul.·. seront échangées, lorsqu'ils en formeront la demande, contre des chart.·. capitul.·. du *rite ancien*, et alors ils seront portés à la hauteur des mêmes degrés dans le *rite ancien*.

Si au contraire les chap.·. *du rit moderne* veulent professer l'un et l'autre *rite*, il leur sera accordé des chart.·. cap.·. *du rite ancien*, et ils conféreront les degrés dont le pouvoir leur aura été concédé.

Enfin, si des Maç.·. réguliers désirent se former en chap.·. *du rite moderne*, le G.·. O.·. de France ayant uni à lui les différens rites dont il possède la connaissance, leur accordera des chart.·. capitul.·. pour conférer les quatre hauts degrés *du rite moderne*, connus sous la dénomination d'Elu, Ecoss.·. Chev.·. d'O.·. et R.·. C.·.

Les membres des chap.·. *du rite moderne* qui en demanderont les brefs, les obtiendront de même dans le g.·. chap.·. gén.·. du G.·. O.·. de France comme degrés *du rite moderne*. Le changement opéré par le nouveau régime du G.·. O.·. de France ne repose donc, quant aux sciences mystiq.·., que sur cette disposition particulière : l'ancien G.·. Ch.·. constitué suivant *le rite moderne*, ne conférait que 4 degrés, et le nouveau G.·. Ch.·. G.·. en conférera 33, formant la série *du rite ancien* de son nouveau régime, indépendamment de tous ceux qui seront connus de lui, comme partie intégrante de l'Union au G.·. O.·. de France de tous les rites, quels qu'ils soient. Ce sera à ceux qui veulent s'occuper de la Franche-Maçonn.·. à décider s'ils préfèrent de se renfermer dans les 4 degrés *du rite moderne*, ou s'il leur convient mieux d'adopter le *rite ancien* qui en possède 33, puisque le coût des frais de chatr.·. capitul.·. pour l'un ou pour l'autre rite, est le même.

Par suite des mêmes principes d'union de tous les rites du G.·. O.·. de France, le membre d'un chap.·. *du rit moderne*, qui désirera d'arriver à la connaissance des degrés *du rit ancien*, n'est pas tenu, comme il l'était précédemment, de se séparer du chap.·. dont il fait partie, il dépend de lui de se faire recevoir dans un chap.·. *du rit ancien*. Il en devient membre et jouira des prérogatives attachées au degrés dont il est nouvellement pourvu.

Il en sera de même d'un Maç.·. *du rite ancien* qui voudra pareillement faire partie *du rite moderne*, d'après ce principe, *qu'il est permis à un Maç.·.* d'aller *chercher la Lum.·. où il croit pouvoir la trouver*. L'oubli de ce principe n'a que préjudicié, jusqu'à ce jour, à une infinité de Maç.·. très-recommandables, qui se sont trouvés arrêtés dans les sentiers d'une carrière brillante, d'après la protection que les Maç.·. se doivent réciproquement, lorsque la philosophie reporte la maç.·. à sa primitive institution.

Ainsi le G.·. O.·. de France, dans son grand chap.·. géné.·., conserve les Maç.·. *du rite moderne* dans l'entier exercice des connaissances qu'ils ont acquises; ils participent à tous les travaux dont leurs degrés leur donnent l'entrée, et ils obtiennent de plus les moyens d'arriver, si bon leur semble, aux plus hautes connaissances mystiq.·., sans que néanmoins le G.·. O.·. puisse leur en imposer l'obligation.

EXTRAIT du Livre des délibérations du T.·. R.·. Chap.·. du Gr.·. et Sub.·. Ord.·. de H-D-M de *Kilwinning*, O.·. de *Paris*, sous le titre distinctif du *Vrai Zèle*, le jour de l'installation du T.·. Ill.·. et S.·. F.·. le prince CAMBACÉRÈS, en qualité de T-R-S-T-A d'honneur de ce Chap.·.

Discours du F.·. LAHAUSSE.

T.·. ILL.·. G.·. M.·.,

SI la célébration de la fête du G.·. et S.·. Ord.·. de H-D-M de Kilwinning, rappelle à tous les Maç.·, de notre rite, l'époque à jamais mémorable de la réunion des Chev.·. de la Palestine (1), à cet ordre premier né ; si le jour de Saint-André est pour nous tous un jour de solennité et de joie, pouvait-il s'offrir une occasion plus favorable pour célébrer en même-temps, l'élection de V.·.

(1) En 1223.

A.·. S.·. à la dignité de T.·. Ill.·. G.·. M.·. d'honneur de cet ordre sublime.

La Maçon.·. Ecoss.·. d'Edimb.·. que nous professons, est le tronc d'où sont sorties originairement toutes les branches, la plupart éparses et détachées, qui prétendent y tenir encore et qui en prennent le nom. Son origine se perd dans la nuit des temps, la Maçon.·. mère reléguée dans cette contrée, l'ancienne patrie du fils de Fingal (1), contrée où des rois illustres et des peuples braves, furent long-temps vainqueurs des insulaires du midi; cette Maçon.·., dis-je, y tient encore aujourd'hui son siége principal, et malgré les dissensions et les guerres, elle est restée pure et intacte comme la vérité dont elle est le symbole.

Sa morale est douce, car elle a pour base la morale évangélique; son but est le bonheur dont l'homme est susceptible sur la terre, la pratique des vertus sociales, sur-tout d'une bienveillance ac-

(1) Ossian.

tive, et le dévouement entier à la patrie sont les moyens qu'elle prescrit pour arriver à ce but. Les sciences, les arts libéraux et méchaniques comme tendans à perfectionner les connaissances humaines, sont également de son ressort.

Recouvrer ainsi la lumière et la parole perdue, et remonter à sa *source principe*, sont l'espoir de chacun de nous, et le but suprême de la Maç∴ de notre rite.

Aussi la Maç∴ Ecos∴ d'Edimbourg était-elle en si haute estime et en si grande vénération au treizième siècle, que les rois d'Ecosse en étaient les grands maîtres et présidaient en personne les assemblées de la G∴ L∴.

Ce n'était qu'après avoir fait preuve de la plus grande circonspection, et sur des titres bien légitimement acquis à l'estime publique, qu'on pouvait être initié à nos mystères; et pour s'en former une idée, permettez-moi, Monseigneur, de citer une réponse adressée à Henri VI, roi d'Angleterre en 1442.

Après avoir fait aux Maç.·. diverses questions, auxquelles ils répondirent à la satisfaction de ce prince, il leur demanda s'il serait admis et initié à leurs mystères. *Vous serez admis*, lui dirent-ils, *si vous en êtes digne ; vous serez instruit, si vous en êtes capable.*

La hardiesse de cette réponse n'était pardonnable, peut-être, qu'à des hommes reconnus pour les meilleurs citoyens ; mais elle montrait combien ils étaient difficiles dans leur choix.

Les chev.·. de l'ordre royal étaient aussi braves guerriers et aussi prompts à voler à la défense de la patrie, qu'ils étaient ardens à cultiver les sciences et les arts. Fidèles à leurs engagemens, si dans leur zèle pour la réédification du temple, ils tenaient d'une main l'instrument symbolique de leurs travaux, une truelle, ils tenaient l'épée de l'autre, toujours prêts à s'en servir pour repousser les ennemis de leur pays, les grades étaient la récompense d'actions d'éclat, ainsi que de découvertes utiles,

de services rendus à la patrie, à l'humanité.

Robert Bruce, immédiatement après la célèbre bataille de Bannumbrock, donnée le 4 juillet 1306, et qui lui assura le trône d'Ecosse, conféra sur le champ de bataille l'Ord.·. de R.·. C.·. à tous les chev.·. écoss.·. de H-D-M qui l'avaient aidé à remporter cette victoire éclatante, et les décora de l'étoile mystérieuse que nous portons; ainsi, NAPOLÉON LE GRAND, dans le cours rapide de ses victoires, signale les braves d'un mérite distingué, en les decorant de l'Etoile de la légion d'honneur.

Cependant la Maç.·. d'Ecosse, répandue sur toute la surface du globe, n'a eu de temple en France que fort tard; le peu d'ateliers qui y ont été établis, n'avaient point d'existence publiquement reconnue; le grand nombre de Maç.·. en France était plus attentif à la forme extérieure, à un cérémonial factice ou même abusif, qu'au fond de la science Maç.·. : les symboles et

l'historique avaient été changés pour couvrir les rejetons d'une corporation fameuse, détruite dans le quatorzième siècle, et qui se perpétuait sous les emblêmes de la reconstruction du temple de Salomon.

Ce ne fut qu'en 1786, que notre Ill.·. G.·. M.·., le F.·. Mathéus, établit à Rouen la S.·. G.·. L.·., que d'habiles décorateurs de son choix ornèrent, et qu'ils rendirent un sanctuaire digne de la haute Maç.·. que nous professons.

Cette grande L.·. est la seule à qui la G.·. L.·. de H-D-M de Kilwinning à Edimbourg, ait déféré ses pouvoirs administratifs, pour être exercés en son nom sur tous les ateliers de notre ordre, déjà constitués, ou qui pourraient l'être par la suite en France.

L'obligation imposée à tous les Maç.·. de notre rite, d'observer strictement ce qui leur est tracé par la devise *virtute et silentio*, nos objets de méditation qui sont les livres saints, les précautions nécessaires pour le digne choix des mem-

bres, ont pu être, en partie, cause du petit nombre de chap.·. et de log.·. de ce rite, qui ont été constitués en France.

Mais les événemens qui ont eu lieu depuis vingt ans, en sont sans doute la cause principale; ces circonstances, Monseigneur, n'avaient pas permis à la G.·. L.·. de tenter ce qu'elle a eu le bonheur de réaliser aujourd'hui : un Gouvernement sage et éclairé, aussi puissant que généreux, ayant ramené le calme, la confiance et la sécurité dans l'empire, la Maç.·. reprit librement le cours de ses travaux; mais la Maç.·. française, qui seule avait eu autrefois une existence tolérée, se saisit des pouvoirs constitutifs et administratifs, à l'exclusion des autres rites.

La sagesse d'un Gouvernement équitable, considérant d'un même œil les rites Maç.·. et les rites religieux, par la liberté des cultes qu'elle accordait, mettait tous les rites sous l'autorité des mêmes lois d'administration générale. Dès-lors, la nécessité d'un centre com-

mun où devaient aboutir tous les rayons divergens de la Maç.·. dut être reconnue et sentie.

Notre Ill.·. G.·. M.·. le F.·. Mathéus, uni à la S.·. G.·. L.·., fit les efforts les plus constans et les plus soutenus, pour établir un rapprochement regardé comme nécessaire entre les deux rites; mais pendant plusieurs années, les démarches de la G.·. L.·., par l'entremise de son Ill.·. G.·. M.·., et les miennes en qualité de leur commissaire, étaient demeurées sans succès. En nommant V.·. A.·. S.·. Grand M.·. de la Maç.·. en France, notre auguste Empereur a fixé le point central de l'administration générale de tous les cultes Maç.·.

Dès ce moment, la S.·. G.·. L.·. n'a plus eu qu'un désir, celui de faire connaître à V. A., son empressement à seconder la volonté du gouvernement. La bonté avec laquelle vous avez accueilli son commissaire, porteur des représentations et des demandes relatives à cet objet, a inspiré au R.·. Chap.·.

du *Vrai Zèle*, assez de confiance pour qu'il ait pensé pouvoir proposer à V.·. A.·. son entrée dans l'Ordre, et la présidence d'honneur du Chap.·.; votre acceptation gracieuse l'a pénétré de la plus vive reconnoissance.

Mais l'espoir principal qui nous flattait le plus, est ce qui doit y mettre le comble. Dans la pensée qu'après avoir pris connaissance de notre rite, vous en deviendriez le protecteur et l'appui, j'ai eu l'honneur de vous soumettre nos propositions Maç.·.: offrir à V. A. S. la dignité de G.·. M.·. d'honneur de l'ordre en France, a été le vœu émis spontanément par notre Ill.·. G.·. M.·. le F.·. Mathéus et par tous les Membres de la G.·. L.·., vous avez daigné l'accepter et consolider ainsi notre existence Maç.·.

Sous la sage et paternelle administration d'un Prince éclairé, qui sait dérober à son repos et à ses affaires, quelques instans précieux pour nous les consacrer, notre vœu se réalisera

sans doute, et nos désirs de voir tous les rites ramenés à l'unité qui en est le principe seront remplis.

La Maç.·. mère de l'ordre de H-D-M de Kilwinning sera désormais en honneur en France, comme elle le fut en Ecosse.

Grand et sublime ordre, les rois présidaient tes assemblées, un très-respectable Prince Français est ton G.·. M.·. d'honneur en France, et préside à tes travaux. Quelle gloire pour nous, mais en même-temps quelles obligations nous impose la haute faveur que nous recevons !

Prince, notre T.·. Ill.·. G.·. M.·. d'honneur, nous vous demandons protection, appui, bienveillance, et nous, au nom de tous nos FF.·., nous vous jurons en retour, déférence, dévouement, reconnoissance !

Tous les FF.·. se réunissent au R.·. T-R-S-T-A, et tournés vers l'Or.·. la main étendue en équerre, ils répètent avec lui :

Nous le jurons.

Le R.·. T-R-S-T-A ajoute :

Comme T-R-S-T-A de ce R.·. Chap.·., en ma qualité de membre et commissaire de la S.·. G.·. L.·., et en exécution de l'arrêté du 25 octobre dernier, pris par le T.·. Ill.·. G.·. M.·. Mathéus et par les S.·. G.·. Ch.·. et G.·. L.·. de l'ordre en France, et séants à Rouen, je remets à votre A. S. ce diplôme de G.·. M.·. d'honneur en France du G.·. et S.·. ordre de H-D-M de Kilwinning en Ecosse, et cet arrêté du grand conseil où sont tracés et vos droits et nos devoirs.

Daigne et veuille le G.·. A.·. de l'U.·. exaucer les vœux sincères et ardens de tous les Maç.·. de H-D-M, en comblant de prospérités et d'années, notre T.·. Ill.·. G.·. M.·. d'honneur. Houza ! houza ! houza ! »

Le T.·. Ill.·. G.·. M.·. d'honneur reçoit les arrêté et diplôme ; il renouvelle, avec les expressions de la plus flatteuse bienveillance, son acceptation de la dignité de G.·. M.·. d'honneur, et des droits

et prérogatives qui y sont attachés; il assure l'ordre entier de toute sa protection; il promet, conformément aux statuts et lois de l'ordre, de les maintenir dans leur intégrité. Attaché, dit-il, à la Maç.·. comme à une institution sublime par sa morale, chargé de surveiller son administration et police extérieure comme G.·. M.·. de la Maç.·. en France, tous les Maç.·. seront à mes yeux les enfans de la même famille; j'assurerai à tous les rites, à tous les dogmes la même protection; mais le choix des hommes qui forment les réunions, leur application à pratiquer les vertus, doivent seuls les faire distinguer.

Le F.·. *Picolet* jeune, 1er. gardien, prononce en commémoration de la fête de l'ordre le discours suivant:

« Dès les premiers siècles du monde, chez les premières sociétés humaines, la célébration des fêtes eut pour objet de consacrer dans la mémoire des hommes, le souvenir des événemens

importans qui modifièrent ou fixèrent le sort des Pères des Nations : ces anniversaires célébrés à chaque retour périodique des temps, furent les premiers monumens historiques des anciens peuples, et conservèrent à la postérité la connaissance des premiers âges. Le besoin de vivre dans l'avenir, qui se manifeste sans cesse dans toutes les actions de l'homme, et démontre ainsi sa destination ultérieure ; ce besoin fut toujours la base de toutes les institutions primitives, et la science même, par une ingénieuse allégorie, fut présentée aux hommes, couverte des formes de l'histoire.

Aussi, nous voyons dans l'une de ces antiques institutions, conservée jusqu'à nous dans la Maç∴, que les instructions n'offrent aux yeux qu'un tissu historique, et que le but des fêtes annuelles est de perpétuer le souvenir des faits qui ont pu contribuer à la prospérité de l'ordre.

C'est ainsi que l'anniversaire du 4

juillet nous rappelle, qu'armé pour la défense de leur patrie et de leur souverain, les Maç.·. de H-D-M, surent combattre et vaincre. C'est ainsi, qu'en célébrant la fête de Saint-André, nous célébrons la mémoire de ce jour glorieux pour l'ordre, où les armant une seconde fois de leur épée victorieuse, un prince auguste éleva ces Maç.·. au rang de chevaliers, en leur donnant pour titre distinctif le nom du Champ sur lequel ils venaient d'ériger le trophée de la victoire.

En perpétuant parmi nous d'aussi grands souvenirs, ces deux fêtes nous retracent, sans cesse, les devoirs que nous avons à remplir, et lorsque chaque année, nous venons en ces lieux renouveler la mémoire de la gloire de notre ordre, nous venons également contracter l'obligation solennelle de mériter la conservation du titre accordé aux vertus de nos prédécesseurs.

Comme eux aussi, nous laisserons à ceux qui doivent nous suivre une époque

mémorable à célébrer ; un prince récompensa leur valeur ; la bienveillante protection d'un prince vient exciter notre zèle ; un prince renouvela une institution défigurée par un mélange étranger ; un prince illustre vient aujourd'hui créer l'institution dans notre patrie ; la sagesse vient donner à l'ordre la force et la beauté dont son but le rend digne.

Oui, RR.·. chevaliers, ce jour est le premier jour de la M.·. de H-D-M en France : le tronc antique, étendant au loin ses rameaux avait porté dans la France un de ses rejetons ; il croissait lentement sur une terre encore étrangère, dont le ciel, pour lui, se couvrait souvent de nuages ; un astre bienfaisant s'élève à son Orient, il répand sur lui les rayons d'une lumière vivifiante, et le rejeton, naguères arbrisseau modeste, devient en peu d'instans un arbre majestueux digne à-la-fois, et de la tige primitive qui le fit naître, et de la lumière protectrice qui le fit exister.

L'établissement de notre ordre en France sera désormais le sujet de nos anniversaires, et les Maç.·. de H-D-M perpétueront d'âge en âge le souvenir de cette époque brillante de la Maç.·., à laquelle le T.·. ILL.·. G.·. M.·. d'honneur qui nous préside, vient d'attacher son nom auguste. Epoque mémorable fixée dans l'histoire des Nations par le souvenir de la gloire et de la prospérité de notre patrie.

C'est sous le règne d'un héros appelé à renouveler les nations, d'un héros dont le monde entier admire les vertus, et dont la France célèbre les victoires; c'est sous l'égide tutélaire de celui que tous les Français, à l'exemple de ce héros qui les gouverne, nomment le Sage des Conseils, que l'on verra notre institution croître, s'élever et fleurir.

FF.·. Chev.·., un aussi grand bienfait impose de grands devoirs, mais en jetant les yeux sur ces colonnes, j'ose affirmer qu'ils sont remplis, et que par nos vertus, notre dévouement en-

vers notre souverain, et nos services envers la patrie, nous ne cesserons jamais de mériter la bienveillance dont le T.·. Ill.·. G.·. M.·. nous honore en cet instant ».

EXTRAIT *de l'Hymne chanté au Banquet.*

Nous chez qui l'ordre luit (1), nous qu'un sage
préside,
Nous qu'un *vrai zèle* épure et guide,
Concourons tous par notre loyauté,
Par notre amour de l'équité,
Au sublime œuvre du génie.
Que nos travaux, sous l'œil de la divinité,
Aient pour centre le chef de la grande patrie;
Et qu'au *culte principe*, ami de l'unité,
Chaque *rite maçonnique* à jamais se rallie.

CANTIQUE *chanté lors de la santé portée pour les armées françaises.*

En vain les plus épais nuages
S'amoncelaient sur nos parvis,

(1) *Dum sol collustrat templum, fit lucidus ordo.*

Devant la lumière dés sages,
Ils se sont tous évanouis.
Un rayon de gloire immortelle
Sur nous du trône est descendu,
Vous voyez bien que le *vrai zèle*
Pour des Héros n'est pas perdu.

L'ordre qui règne dans ce temple
Est à jamais consolidé.
Par tes vertus, par ton exemple,
Sagesse, tu l'aurais fondé.
Des lois, le sacré sanctuaire,
Devait te conduire en ces lieux.
Les princes chéris de la terre,
Ont droit d'interroger les cieux.

Aux clairons de la renommée,
Amis, unissons nos concerts.
Napoléon et son armée
Fixent les yeux de l'univers.
Portons un toast à leur gloire,
Portons-en mille à leur bonheur;
Pour mieux jouir de la victoire,
Puissent-ils lire dans nos cœurs.

Extrait *de la séance tenue par la R∴ L∴ Ecoss∴ de* Saint-Louis des Amis-Réunis, *Or∴ de* Calais, *le 24e jour du 4e mois de l'an 5807, pour la distribution du prix annuel.*

L'institution d'un prix annuel établi par cet at∴, foyer de V∴ Lum∴, ouvre à nos Annales une mine féconde de richesses maç∴.

Voici quelques-uns des morceaux qui ont fixé le choix du jury.

Le prix de poésie a été décerné à l'ode suivante :

LA PHILANTROPIE,

ou le dévouement du F∴ Dufay.

Homo sum, humani nil à me alienum puto. Terence.

Calais, je te salue ! ô fille de Neptune,
Asile des plaisirs, guidés par la fortune
Lorsqu'ils prennent l'essor ;

C'est à toi, qu'en passant, ce bienfaiteur du monde;
Le commerce emporté sur son aîle féconde,
Remet son sceptre d'or.

Il chasse de ton front la nuit de la tristesse,
Le couronne à la fois des fleurs de l'allégresse,
Des rayons de Plutus!
Ah! loin de tes remparts si Bellone l'exile,
Il te reste une gloire, innocente, tranquille,
Et riche de vertus!

Aux soupirs du malheur, au cri de l'indigence
Tes murs, soudain émus, ouvrent leur bienfaisance
Et l'hospitalité:
Là, comme dans son temple, une douce immortelle,
Objet pur et sacré de ton culte fidèle,
Brille l'humanité.

C'est de là que, lançant d'irrésistibles flammes,
Au plus saint héroïsme elle excite les ames
Par sa touchante voix:
Et, prodigue en vertu, dans sa magnificence
Elle répand au loin la féconde semence
Des généreux exploits.

O toi, qu'ils ont vaincue, orgueilleuse Amphitrite!
Sur tes bords orageux tu vois leur gloire écrite;

C'est un bienfait de Mars.
Napoléon l'ordonne (1), un marbre magnanime
S'élève, et six Héros, d'un dévouement sublime,
Instruisent nos regards.

« Ah ! cessons de puiser aux sources étrangères!
» Abreuvons les enfans des vertus de leurs pères!
» Théâtre, sois Français!
» Descends, antiquités, de tes pompes hautaines!
» Et vous cédez, guerriers et de Rome et d'Athènes,
» Au maire de Calais (2)!

De Belloy je l'entends, je devance ta muse!
Je porterai plus loin, si l'orgueil ne m'abuse,
Mon vol audacieux!
Et, dussent me trahir les aîles de Pindare,
Sublime en ma défaite, illustre comme Icare,
Je tomberai des cieux!

(1) *Ces hommes, qui ont mérité le nom des six héros, sauvèrent plus de soixante naufragés.*

L'empereur, à qui rien de ce qui est généreux ne peut échapper, ordonna qu'on leur éleverait, sur le port, un monument en marbre.

(2) *Qui ne connaît le dévouement d'Eustache-St.-Pierre et de ses compagnons ; la tragédie qui le retrace est la meilleure pièce de M. de Belloy.*

Si le chantre Thébain vit le fruit de ses veilles,
De la superbe Rhode (1) augmentant les merveilles,
Y luire en lettres d'or,
Parés de la lumière, objet de nos hommages;
Mes vers, étincelez dans le temple des sages
D'un feu plus vif encor!

Quel saint enthousiasme a fait frémir mon âme!
Ma voix tonne, et mon luth semble exhaler la flâme
En rapides accords!
Je sens, je reconnais l'influence céleste!
De la divinité la faveur manifeste
Allume mes transports!

Le voile qui pesait sur ma faible paupière
Se déchire, je nâge en des flots de lumière,
Un ciel plus pur me luit!
La terre sous mes pas s'éclipse et se dérobe,
Et déjà loin de moi je vois ramper le globe
Dans le sein de la nuit!

(1) *Pindare avait fait l'éloge de Rhodes, et cette cité reconnaissante ordonna que les vers du poëte seraient gravés en lettres d'or dans le temple de Minerve. C'est la septième Olympique.*

Il est une déesse (1), active et tutélaire,
Dont la douceur épanche un baume salutaire
Sur des maux trop certains;
Son sourire est la paix !... et sur un trône assise,
La tendre bienfaisance, à ses ordres soumise,
Corrige les destins.

Des mondes elle seule entretient l'harmonie;
Son âme universelle et son heureux génie
Tempèrent leurs écarts,
Enchaînent leur discorde, effacent les orages;
Et la sérénité qui bannit les nuages
Brille dans ses regards.

C'est à ses mains qu'on doit la cité fraternelle (2)
Où Franklin, des vertus l'oracle et le modèle,
Dicta de sages lois.
Ah! sous l'arbre de Penn (3), dont l'ombre pacifique
Semble égayer les bords de la jeune Amérique,
Accourez à sa voix.

(1) *La philantropie, fille d'Oromaze, le bon principe.*

(2) *Philadelphie.*

(3) *Le fondateur de la religion des Quakers, et que Montesquieu a salué du nom de moderne Lycurgue.*

O mortels insensés ! vos fureurs mercenaires
Ont foulé tout-à-coup, fléau trop sanguinaire,
Le globe humilié.
Elle gémit, et court, dans quelques cœurs fidèles,
Rallumer en secret les vives étincelles
De la douce pitié.

Si du mal le génie (1) affreux, infatigable,
Immense, fait crouler sous son poids indomptable
Le fragile univers,
Elle en suspend la chûte ; et sa seule présence
Peut ranimer les fleurs de la tendre espérance
Dans le sein des déserts.

Elle a vu d'Albion (2) les voiles orageuses
Apporter la ruine à des cités heureuses,
A des peuples surpris ;
Mais soudain la tempête en ces nefs enfermée,
Eclate ; et, dévorant la sacrilége armée
Disperse leurs débris.

Neptune épouvanté, les pâles Néréïdes
Contemplent dans le fond de leurs tombeaux liquides
Les léopards sanglans :

(1) *Arimane, le mauvais principe, rival d'Oromaze.*
(2) *Voyez le programme.*

Des querelles des rois, déplorables victimes,
Quelques infortunés sur les vastes abîmes
Lèvent des bras tremblans.

Comme ils voudraient alors embrasser cette plage
Que naguère insultait leur délire sauvage
Par les cris de la mort ! ! !
Ils implorent la vie, abjurent la victoire...
Déjà gronde en leur sein la voix expiatoire
D'un trop juste remord.

« Non, ce n'est pas en vain que ma plage chérie
» S'offre à vous, s'écria la déesse attendrie,
» Soyez sauvés des flots ».
Elle dit : en ses yeux étincelle la flamme ;
Dufay l'a recueillie, elle passe en son âme,
Il devient un héros !

Il s'élance et se fraye une intrépide voie ;
Il triomphe, il enlève une vivante proie
A l'abîme grondant ;
Il recueillait les pleurs de la reconnaissance :
Un autre infortuné l'appelle !... ô bienfaisance !
Il le voit, il l'entend.

Il s'est précipité..... le coursier qui le guide
A conduit jusqu'au fond de ce gouffre liquide

Le nouveau Curtius ;
Le gouffre se referme !... un génie exécrable
Du trident courroucé, jaloux inexorable,
Frappe les flots émus.

Dieu du mal, Arimane, ô puissance abhorrée !
Ce fut toi dont les mains déchaînèrent Borée
Par un horrible effort.
Périssez, disais-tu, redoublant la tempête ;
En vague transformé, toi-même sur leur tête
As fait rouler la mort.

Le coursier s'égara dans l'orageux dédale ;
Le héros, la victime, en leur lutte inégale,
Tombent au fond des eaux !...
Arimane a souri : la fille d'Oromase
Sur un nuage aîlé vole, foudroye, écrase
Son rival par ces mots :

« Va plonge ton courroux aux antres de l'Erèbe !
» Qu'un coursier généreux, à qui ta rage cède,
» T'enseigne les vertus » !
Elle a dit : secouant sa crinière propice
Le coursier dévoué ravit au précipice
Ces amis abattus.

Cédez à ce coursier, ô vous enfans d'Eole !
Vous, du char lumineux, qui sur vos pas s'envole,

Guides éblouissans (1)!
Et que puisse Palès, d'une fraîche verdure,
Sans cesse alimenter sa crèche douce et pure,
Chère aux dieux bienfaisans!

Et toi, qu'avec respect l'humanité contemple,
O Dufay! demi dieu, qu'elle admet dans son temple,
Rends-la chère à jamais!
Que l'Europe t'imite!.... O nations trompées
Abjurez vos discordes, et brisez les épées
Sur l'autel de la paix!

C'est ainsi qu'une source, et limpide et féconde,
Des prés, que rafraîchit le bienfait de son onde,
Fait vivre les couleurs;
Tandis que des torrens les urnes orageuses
Se débordent, et vont, sous leurs vagues fangeuses,
Ensevelir les fleurs.

Par le F.·. CHAUSSARD,

Membre de la R.·. L.·. Ecoss.·. du Gr.·. Sphinx, *Or.·. de Paris, de plusieurs Sociétés savantes, nationales et étrangères, ex directeur-général des bureaux de l'instruction publique, professeur de belles-lettres au Lycée d'Orléans.*

(1) *Les coursiers du soleil.*

ACTE DE DÉVOUEMENT

DU F.·. DUFAY,

Poème qui a remporté l'accessit du prix de poésie proposé par la L.·. St.-Louis des Amis-Réunis, *Or.·. de Calais.*

O TOI, ma muse! ô toi que j'invoque aujourd'hui,
Daigne plus que jamais me prêter ton appui!
Ah! si plus d'une fois, pour des actes vulgaires,
Tes accens à mes vœux n'ont pas été contraires,
Pourrais-tu maintenant, pourrais-tu me trahir,
Quand je dois, embrâsé de ton feu magnanime,
Au siècle qui commence, aux siècles à venir,
Peindre de tous les traits le trait le plus sublime?...
Que dis-je?... quel outrage à ta noble fierté!
Je puis mettre en défaut ta brûlante énergie,
Muse, quand c'est toujours au feu de ton génie
Que la vertu s'élance à l'immortalité!
Ah! plutôt de ton art donne-moi la puissance;
Je laisse à tes crayons ma gloire et je commence.

DÉJA l'astre du jour éclairant nos climats,
Au siècle va fournir sa cinquième carrière,
Et l'hiver reléguant le pauvre en sa chaumière,
Pour la seconde fois ramène ses frimats, (1)
Lorsque du sein des mers une horrible tourmente,
Aux côtes de Calais vient porter l'*Atalante* (2).
Sommé par l'ennemi, par les flots tourmenté,
L'Anglais ne peut long-temps sauver sa liberté;
C'est en vain sur son bord qu'il cherche à se défendre;
L'airain tonne et l'Anglais est forcé de se rendre.
Ainsi dans leurs projets les hommes ici bas
Sont les jouets des vents comme de la fortune;
Naviguer au hasard, telle est la loi commune.
L'Anglais arme en secret, il s'avance à grand pas;
Il croit en ses desseins triompher de la France,
Et presque au même instant il tombe en sa puissance.
Mais quel malheur encore se prépare à ses yeux?
Quel accident funeste et quel spectacle affreux?
A la loi du vainqueur forcé d'être fidèle,
Aux débris chancelans d'une faible nacelle,
Quatre des siens par lui restent abandonnés.
Presqu'aussi-tôt contre eux tous les vents déchaînés
Semblent avec les flots se briser sur leurs têtes.

(1) *Le* 24 *frimaire an* 14 (15 *décembre* 1805).

(2) *Navire anglais.*

Tous quatre enveloppés de l'horreur des tempêtes,
Sont couverts mille fois de l'écume des eaux;
Tour-à-tour on les voit luttant contre l'orage,
Dans le gouffre des mers, sur la cîme des flots.
Quel coup inattendu! le bateau se partage;
Dans l'abîme profond deux restent engloutis;
Les deux autres, hélas! près d'être anéantis,
Défendent faiblement les restes de leur vie.
Chacun s'agite, court, appelle, presse, crie,
Quand le brave Dufay, monté sur son coursier,
Aussi prompt que l'éclair dans l'eau se précipite.
C'est en vain contre lui que la vague s'irrite;
Des deux êtres mourans il touche le premier....
Mais le vent furieux redoublant la tempête,
L'emporte et près du bord tout-à-coup le rejette.
Dufay, loin de s'abattre, en est plus acharné;
Il revole, il atteint, saisit l'infortuné,
Et triomphant des flots, au comble de la joie,
Il revient sur la rive et dépose leur proie.
Des cris des spectateurs la côte retentit:
Dufay, fixant des mers la fureur et la rage,
Voit l'autre infortuné s'éloigner du rivage;
Le cours des eaux l'entraîne et le trepas le suit.
Son cœur à cet aspect et s'enflamme et s'anime:
« Je dois sauver, dit-il, la seconde victime »;
Et dessus son coursier, reprenant son essort,

Il affronte en héros la tempête et la mort.
Quel tableau déchirant ! quel terrible assemblage
De constance et d'ardeur, de force et de courage ?
Triste jouet des flots, Dufay, tantôt porté
Vers celui dont la voix et l'appelle et l'implore,
Et tantôt loin de lui, par les flots rejeté,
Contre les flots s'anime et se ranime encore.
Quoi qu'il faille braver, quoi qu'il faille souffrir,
Sans relâche il veut suivre, atteindre la victime;
Il veut, malgré le sort, la sauver ou périr....
Juste ciel! quel moment pour son cœur magnanime!
Tous ses vœux sont remplis; il la touche, il la tient...
Quel funeste revers ! le malheur le prévient.
L'homme s'attache à lui, le renverse et l'entraîne;
Leurs débats sont affreux, leur résistance est vaine.
Imitant le tonnerre, une vague en fureur
Tombe sur la victime et le libérateur.
Sous les eaux tous les deux on les voit disparaître...
Infortuné Dufay, héros trop généreux!
Est-ce pour le malheur que le ciel t'a fait naître ?
La mort t'arrache-t-elle à nos plus tendres vœux...
Mais non, espère encor : l'œil de la providence
Est fixé sur tes jours et veille à leur défense;
Celui-là qui respire et ne l'invoque pas,
Celui-là seul mérite un si cruel trépas.
Le spectateur ne peut s'éloigner du rivage;

Il pleure.... Tout-à-coup, le coursier qui surnâge
Se présente à sa vue et fixe ses regards.
Qui que tu sois, mortel, que ton genoux s'incline!
Admire, adore ici la puissance divine.
L'animal inquiet cherche de toutes parts;
Il sent trop, et sa peine est facile à connaître,
Que ses flancs ne sont plus sous le corps de son maître.
Il relève sa tête et son œil l'apperçoit
Dans les bras de celui qui le presse et le serre.
Il vole, il fend les flots; son maître qui le voit
Et le sent près de lui, le prend à la crinière;
L'animal satisfait, reconnaissant la main
Qui toujours le conduit, l'encourage et l'anime,
Nâge vers le rivage, et fort de son instinct,
Il y traîne après lui son maître et la victime.
De mille cris alors, mille cris sont suivis.
Autour des naufragés, chacun vole et s'empresse;
Dufay jette sur eux un regard de tendresse;
Ils respirent encor: tous ses maux sont finis.
Chacun veut les soigner, chacun presse et supplie;
Mais Dufay, toujours grand, ne peut y consentir:
« Mes amis, leur dit-il, s'ils me doivent la vie,
» Qu'ils me doivent les soins que je vais leur offrir ».
O sublime Dufay! mortel incomparable,
Tout brillant de vertu, ton cœur inimitable
Présente le tableau de la divinité;

Avec elle il s'élève à l'immortalité.
Aux yeux de l'univers ton dévouement l'atteste.
Que pour sauver son fils du sort le plus funeste,
Un père, du trépas, affronte les rigueurs;
Qu'à son tour, pour son père, un fils se sacrifie,
Et que pour son ami, l'ami perde la vie,
Des sentimens si beaux entraînent tous les cœurs;
Mais comment étouffer leur flamme vive et pure?
Ils sont, chez les mortels, produits par la nature.
Ici, qu'un tel motif est loin d'encourager
Le vertueux Dufay! les destins, au contraire,
S'arment pour sa défense et semblent le venger.
Ces Anglais que les mers vont ravir à la terre,
Ces Anglais oppresseurs, ces cruels ennemis,
Venaient porter le fer, le feu dans son pays.
« Je ne vois, dit Dufay, que leur triste infortune,
» Taisez-vous passions, votre voix m'importune;
» Ils sont mes ennemis, mais ils sont malheureux;
» Je dois sauver leur vie ou périr avec eux ».
Plein de ces sentimens, intrépide et terrible,
Dufay, du sein des flots, arrache le premier.
Ce trait caractérise un homme né sensible;
Mais lorsque, dans les eaux, replongeant son coursier,
Il sauve du trépas la seconde victime,
Il devient le héros, le héros magnanime

Qui, devant les mortels dont il a mérité,
S'éléve, dans sa gloire, à la divinité.

Vrais *Amis Réunis*, atelier qu'on révére (1),
Que vous avez, sur nous, répandu de bienfaits.
En nous donnant Dufay pour modéle et pour frére,
Dans tousles cœurs bien nés, vous gravez ses hauts
faits,
Et vous prouvez ainsi, que la maçonnerie,
Toujours le désespoir des hommes corrompus,
Est l'asile sacré des talens, des vertus,
Et le centre immortel de la philosophie.

GRENIER,

*Or.'. de la L.'. de l'*Age-d'Or, *Or.'. de Paris.*

(1) *La R.'. L.'. des Amis-Réunis, à l'Or.'. de Calais.*

DES RAPPORTS DE LA FRANC-MAÇONNERIE AVEC LA PHILANTROPIE.

AVANTAGES SOCIAUX QUI PEUVENT RÉSULTER DE L'INSTITUTION MAÇONNIQUE.

Homo sum, et nihil humani à me alienum puto.
Je suis homme, et tout homme est un ami pour moi.

Le mot Philantrope, dans son acception propre, veut dire ami de l'humanité; par Philantropie on entend le caractère ou la vertu du philantrope.

Cette vertu bienfaisante et désintéressée trouve sa récompense dans le bien qu'elle fait, des jouissances dans les secours qu'elle donne, une sorte de volupté dans les services qu'elle rend. Le sentiment de sa propre faiblesse fait

compâtir le philantrope à celle d'autrui. Non-seulement il aspire à se faire aimer par ses propres vertus ; mais même il prête aux autres de bonnes intentions, qui lui sont suggérées par un sentiment qui est un de ses plus beaux attributs, la charité ; ainsi le bien de l'humanité est la passion du philantrope, comme la vertu est la passion du sage.

Qui eût pu croire que cette vertu, qui place l'homme à côté de la Divinité, eût eu les conséquences les plus funestes ? Mais malheureusement tout tend à franchir ses bornes. La raison même a ses écarts, et la vertu ses excès.

Les philosophes qui, dans leurs écrits, ont toujours prêché l'amour des vertus, et qui en ont donné l'exemple dans leurs actions, s'apercevant combien la civilisation éloigne l'homme des vrais principes de la justice et de l'humanité, avertissaient depuis long-temps les peuples et les rois des suites fâcheuses qui pouvaient résulter d'un trop grand relâchement dans les mœurs. Ils ne cessaient

de déclamer contre le luxe et tous les débordemens qu'il entraîne ; contre cet égoïsme froid et insensible qui isole l'homme de son semblable, et qui lui permet seulement de faire attention aux malheurs des autres, pour examiner s'il ne peut pas en retirer quelqu'avantage pour lui-même.

Ces semences jetées par des mains pures et désintéressées, n'ont pas produit les fruits qu'on devait espérer. Des hommes méchans et ambitieux ont établi sur des principes simples et dictés par l'humanité, des théories trop abstraites pour être mises en pratique, et ils ont fini par s'égarer eux-mêmes et par égarer les autres dans un dédale de faux raisonnemens, qui ont fait couler des flots de sang. Le malheur est souvent injuste ; on a souvent calomnié la philosophie et les philosophes ; et comme l'abus des mots conduit ordinairement à l'abus des choses, le mot Philantrope est presque devenu une injure.

Au milieu de tous ces désordres et de

ces scènes d'horreur, que notre objet n'est pas de retracer ici, l'humanité plaintive et désolée, fuyant de toutes parts, cherchait un asile où elle pût se retirer. Les temples de la Maçonnerie se sont ouverts pour elle (1); elle y est entrée avec confiance, bien sûre d'y être accueillie et respectée. Là, elle a entendu un langage qui lui convenait, elle a vu des hommes sensibles et compatissans, elle a été témoin d'actes nobles et généreux.

Restituons, s'il est possible, à la philantropie les droits qui lui sont dus, et voyons les rapports de la Maçonnerie avec cette bienfaisante vertu.

Des Rapports de la Franc-Maçonnerie avec la Philantropie.

On a cherché l'origine de la Maçonnerie, et différens sytêmes ont assigné différentes époques. Les uns la font re-

(1) Plusieurs Maçons et plusieurs Loges ont sauvé, dans la révolution, beaucoup de malheureux.

monter au temps où Salomon éleva à l'Etre-Suprême un temple si magnifique, qu'on a supposé que ce grand roi possédait un secret extraordinaire. D'autres prétendent qu'elle a eu lieu lors de la destruction de cet ordre fameux sous le règne de Philipe-le-Bel. Quels que soient l'époque et le motif de cette sage institution, les hommes, dégagés de préjugés, sont forcés d'avouer que la morale en est bonne, que ses principes sont puisés dans une source pure, et qu'elle a sur-tout pour objet et pour but la bienfaisance.

On ne doit pas penser, comme le croit le profane vulgaire, et peut-être un grand nombre de frères, que les devoirs d'un vrai Maçon se bornent à de simples formulaires, et à des exercices purement d'ordre; que la Maçonnerie soit un vain nom; que les obligations des Maçons doivent rester sans effet, et leur conduite sans utilité. Parmi les grandes qualités qu'on exige d'eux, il en est qui honorent l'homme, mais qui

ne servent seulement qu'à répandre sur ses actions un éclat qui le fait distinguer de ses semblables; mais il en est d'autres, une sur-tout où l'homme semble renoncer à soi-même, pour s'occuper sans cesse du bonheur des autres, verser sur eux les biens et les avantages dont il a été favorisé, et même s'exposer aux plus grands dangers pour secourir le malheureux et le préserver de ceux dont il est menacé. Cette vertu, que le christianisme a nommée amour du prochain, et à laquelle il rend un culte religieux, ne prescrit, suivant cette doctrine, que des actes de justice et de charité ; mais elle exige du philantrope de plus grands sacrifices, et la Maçonnerie, qui est aussi une religion, veut que ceux qui la professent sincèrement, soient pénétrés des plus grands sentimens, qu'ils soient capables des plus grands efforts, qu'ils portent même cet amour de l'humanité jusqu'à l'enthousiasme : ainsi s'établissent les rapports de la Maç.·. avec la philantropie.

Il est possible que la société des Maçons se soit formée dans ces grandes agitations qui affligent de tems en tems la société générale, et qui sont de véritables fléaux, car l'espèce humaine, comme les élémens, a ses périodes de crise et de désordre. Le spectacle de l'homme souffrant et dénué de secours, a dû suggérer à des âmes fortes et sensibles le courageux dessein de soulager l'humanité, et de chercher dans les lieux les plus écartés le malheureux qu'une fausse pudeur et le défaut de moyens tenaient isolé, couché sur un lit de douleur, appelant en vain la mort trop tardive pour lui. Un homme seul n'a pu exécuter un aussi beau projet; il a dû s'associer d'autres individus animés des mêmes sentimens, qui voulussent partager ses peines et ses travaux, et jouir, comme lui, du plaisir si pur de consoler l'être qui souffre, de pénétrer jusques dans sa retraite, de lui offrir des secours; pour cela, il a fallu se donner des règles et un chef.

Tel fut le but de ces ordres alors si respectables, depuis si peu respectés, les Templiers, les Teutons, les Chevaliers de Jérusalem, ceux de Latran, etc., que le desir d'être utile aux hommes avait rassemblés; mais que l'orgueil, cette maladie de l'esprit humain, a corrompus, en les éloignant de leur première institution. La société des Maç.·. n'a jamais recherché de distinctions extérieures : renfermée dans ses temples, elle y a sans cesse prêché aux nouveaux initiés l'amour de l'humanité; elle s'est toujours empressée d'offrir à tous les hommes, sans distinction, mais plus particulièrement à ses membres malades et souffrans, ces consolations si touchantes et si nécessaires, sur-tout dans ces instans où la faiblesse du corps influe sensiblement sur celle de l'esprit, et où le malheureux cherche autour de lui quelqu'un qui le fortifie et partage ses tribulations.

Pour bien se pénétrer, en vrai Maçon, de ces grands sentimens, qu'on se peigne

un instant l'état de l'homme qui souffre seul, livré à ses réflexions, privé de tous secours. S'il existe encore au fond de son cœur quelque lueur d'espoir; si ses forces, seulement affaiblies, lui permettent d'espérer qu'il peut prolonger une vie que nous quittons, hélas! toujours à regret, avec quelle joie il voit arriver quelqu'un qui, d'une voix douce et consolante, lui dit: prenez courage, mon frère, je vous apporte quelques secours; je viens partager vos maux, et, s'il se peut, les adoucir. Mais enfin s'il sent qu'il doit rendre son corps à la nature, que le dernier moment est arrivé, il est encore satisfait de voir auprès de lui un être sensible qui, par ses consolations, l'aide à s'acquitter du fatal tribut, et lui offre, en échange de ce qu'il va perdre, les regrets de ses frères, qu'il emporte avec lui.

Mais le triomphe de la philantropie, et ce qui honore les Maçons qui se font gloire de pratiquer cette grande et sublime vertu, c'est d'oublier les torts de

ses ennemis, lorsqu'ils sont dans un extrême danger; de leur tendre une main secourable, et de ne plus voir en eux que des hommes malheureux. Nous devons comme Maçons, cette justice à une nation, dont, comme particuliers, nous n'avons pas à nous louer : les Anglais, membres de notre société, sont humains et généreux envers tous les Maçons qu'ils reconnaissent pour tels. De leur côté, les Français ont donné de fréquens exemples de ce penchant heureux qui nous porte vers notre semblable, quel que soit son état, son pays, ami ou ennemi. Mais il n'en est point de plus beau, de plus digne d'être transmis à la postérité que celui donné à Calais par le frère DUFAY envers les deux marins Anglais qu'il a sauvés, après un naufrage, près d'être engloutis par les flots. Il appartenait à la R.·. L.·. des AMIS-RÉUNIS de Calais de consacrer un acte de philantropie aussi rare et aussi méritoire; et elle ne pouvait mieux le récompenser, qu'en initiant

à nos mystères un homme qui ne peut qu'honorer la Maçonnerie.

Nous croyons avoir établi d'une manière satisfaisante les rapports de la Maçonnerie avec la Philantropie.

Avantages sociaux qui peuvent résulter de l'institution maçonnique.

Les avantages que peut retirer la société générale d'une société particulière, peuvent être considérés sous trois rapports, les opinions politiques, la philosophie et la morale. Examinons quels sont les principes de la Maçonnerie sur ces trois parties de l'ordre social, et s'ils sont utiles à la société ; je vais parler de la politique dans ses rapports avec la Maçonnerie. Les premiers préceptes de la Maçonnerie, ce qu'elle prescrit le plus constamment, le plus sévèrement aux Maçons, est un dévouement entier, un attachement inaltérable à la personne du Souverain. Ces principes dont les Maçons ont été de tous tems pénétrés,

sont rappelés et recommandés plus fortement encore depuis que nous avons le bonheur de posséder le GRAND-NAPOLÉON pour chef de l'Empire.

Dans toutes les fêtes de l'ordre, et particulièrement dans celles d'obligation à certaines époques de l'année, les premiers vœux, formés dans les transports d'une joie franche et amicale, sont pour l'Empereur et son auguste famille, et pour la durée de son glorieux règne. Tous les ans, des cantiques sont composés et chantés, où chaque maçon à l'envie exprime ses sentimens et les vœux de l'ordre pour un souverain à qui la France doit son repos et sa gloire (1).

Dans les discours prononcés aux ini-

(1) Ce héros incomparable vient de donner une preuve de ses principes philantropiques, et une grande leçon à tous les souverains, en rappelant à la société, et associant, pour ainsi dire, à l'Empire français, une nation long-temps errante et proscrite. C'est ainsi qu'il se montre à à la fois guerrier magnanime, grand politique, sage administrateur.

tiés, on a toujours soin de leur recommander de se rallier à la bonne cause. On leur dit qu'un vrai maçon est un homme sage et tranquille; qu'il doit aimer son pays; qu'il doit veiller, autant qu'il est en lui, au bon ordre général et à la sûreté de tous; que tout esprit de parti, tout ce qui tend à troubler l'ordre, est contraire à nos principes; qu'il doit plier son caractère selon les différens besoins, et donner, dans toutes les occasions, l'exemple de la soumission et du dévouement.

Ces principes que nous professons, et que nous ne cessons de rappeler à tous les frères, doivent sans doute faire refluer dans la société des avantages précieux et utiles à un gouvernement qui cherche à s'affermir. Ils sont le fruit d'une saine politique, de cette science qui enseigne à l'homme à se conduire avec prudence dans toutes les circonstances où il peut se trouver, comme citoyen, comme homme public, comme chef de famille.

En traitant de la Philosophie, on n'entend pas définir la science qui embrasse toute la nature, et qui veut en connaître les causes et les effets ; on veut parler de celle qui est nécessaire à l'homme pour le guider dans les situations pénibles de la vie. Le vrai philosophe est celui qui commande à ses passions ; qui n'agit qu'après avoir réfléchi ; qui marche toujours précédé du flambeau de la raison ; il a une certaine élévation d'esprit qui le porte à se mettre au-dessus des préjugés, sans cependant les fronder trop ouvertement. Les événemens fâcheux sont pour lui l'épreuve de la sagesse, et il sait supporter avec courage les coups de l'adversité. Tous les hommes sont égaux à ses yeux, s'ils sont honnêtes et vertueux. Le philosophe, tel que nous l'entendons ici, est, dans la force du terme, un honnête homme, qui n'agit jamais sans raison, qui ne fait rien avec passion, et qui joint à un esprit de justesse et de modération les mœurs et les qualités sociales.

Telle est, sans doute, la philosophie du maçon. Une loge peut être considérée comme une grande famille, dont le chef n'est que le premier parmi ses égaux. Vaincre ses passions, regarder tous les hommes comme ses frères, se conduire par les lumières de la raison, fuir le vice, pratiquer la vertu, ne pas se laisser séduire par les faveurs de la fortune, ni abattre par ses disgraces: voilà ce qu'on entend sans cesse dans une loge, ce qu'on répète à tous les maçons indistinctement, et ce que chacun doit reporter dans la société comme un témoignage des bons principes de l'institution maçonnique, afin de la faire jouir des avantages qu'elle en peut retirer.

Mais si notre institution est utile à la société, s'il existe des rapports entr'elles, c'est sans contredit par la morale. La morale est la religion du monde civilisé. Elle a plus ou moins d'empire sur les différens peuples qu'elle gouverne; mais elle conserve encore une grande influence, et fait tous ses efforts

pour arrêter les débordemens qui les menacent.

Nulle société n'a une morale plus constante et plus épurée que la maçonnerie : elle semble avoir puisé aux meilleures sources ; et les règles qu'elle s'est faites, les devoirs qu'elle s'impose, peuvent servir de leçons dans toutes les conditions de la vie.

Elle a pour base l'honneur et la décense, et elle sait respecter les convenances, sans lesquelles les sociétés ne sauraient se maintenir.

La qualité de maçon emporte avec elle l'obligation d'être bon fils, bon époux, bon père, bon ami. Ces devoirs réunis sont l'essence d'une bonne morale.

Aucun individu ne peut être admis dans une loge, s'il n'a de bonnes mœurs, et s'il n'occupe dans la société un état qui le fait estimer ; et nul ne peut y rester avec la moindre tache qui puisse ternir sa réputation ; et, non-seulement il est exclu de la loge dont il est membre,

mais il est encore signalé à toutes les loges comme un maçon indigne d'un aussi beau nom.

La Maçonnerie s'exprime quelquefois par des emblêmes et des figures symboliques; mais ce langage est toujours celui de la morale et de la raison. En effet, il n'est aucune de ces figures qui ne renferme un sens moral. Les unes nous disent que nos actions doivent être réglées sur l'équité, que l'union doit régner parmi nous. D'autres, que l'homme doit veiller sur lui-même, pour n'être pas surpris par le vice qui l'assiége sans cesse; enfin, que la durée de l'ordre repose sur la pratique de toutes les vertus.

De telles maximes, une doctrine aussi saine, aussi conforme aux principes qui règlent la société, ne peuvent, sans doute, que lui être très-avantageuses. L'exemple a un grand pouvoir sur le cœur de l'homme; les impressions qu'il reçoit déterminent le plus souvent ses penchans, et influent sur ses actions.

Ainsi un bon Maçon qui fréquente les loges et qui est imbu de pareils principes, doit être dans la société un citoyen vertueux, un ami fidèle, un parent généreux.

On peut conclure, d'après ce qui vient d'être exposé, qu'il existe des rapports bien constans et bien prononcés entre la Maçonnerie et la Philantropie, et que les avantages sociaux qui résultent de l'institution maçonnique sontincontestables.

LOREILHE,

Employé aux Droits-Réunis, Or.·. de la L.·. de l'Amitié, Or.·. de Dunkerque.

Sujet des prix *proposés par le jury de de la R.·. L.·.* Saint-Louis des Amis-Réunis, *Or.·. de* Calais, *pour le concours prochain.*

La R.·. L.·. des *Amis-Réunis* de *Calais*, en acquérant chaque jour de nouveaux droits à la reconnaissance des enfans de la V.·. Lum.·., par l'art qu'elle a de moissonner avec goût et discernement, chaque année, des fruits précieux et chéris dans les domaines de la bienfaisance, vient de fixer plus particulièrement encore l'intérêt des amis de l'humanité, par le choix qu'elle a fait pour le prix en vers d'un acte de vertu, qui appartient tout entier à la Maç.·., et mérite en même temps d'être consigné dans les Annales russes et françaises.

Le jury propose pour le sujet du premier prix en vers l'acte de générosité, dont les détails sont ci-après.

Pour le sujet en prose :

De l'origine et de l'établissement de la Maçonnerie en France.

Le sujet du troisième prix en *vers libres* ou *cantique*, est laissé au choix des auteurs.

Acte de générosité maçonnique exercé par un Maç∴, officier russe, pendant et après la bataille d'Austerlitz, envers le F∴ GUÉRITOT, *officier au neuvième régiment de hussards, et membre de la R∴ L∴ de* Saint-Louis *des* Amis-Réunis, *Or∴ de* Calais.

Le bruit du canon retentissait de toute part, et annonçait cette mémorable bataille qui décida du sort des puissances coalisées contre l'Empire français.

Tout-à-coup, les avant-postes se replient; des partis de troupes légères, s'avancent, s'attaquent, et préludent à des combats plus sérieux. Un détache-

ment du corps dans lequel sert le F.·. *Guéritot*, reçoit l'ordre de s'emparer d'un point qu'occupait un parti russe. Ce détachement s'ébranle et fond sur l'ennemi, avec cette bravoure et cette impétuosité française qui ne mesurent jamais le danger quand il est question de la gloire.

Le poste est si vivement attaqué, qu'après de vains efforts, les Russes, ayant vu la plupart d'entre eux mordre la poussière, reculent épouvantés. Déjà ils s'apprêtent à rejoindre le gros de leur armée ; mais un certain nombre des leurs, volant à leur secours, vient ranimer leur courage et leur donner les moyens d'accabler les nôtres.

Nos hussards se battent en héros, décidés à périr plutôt que de reculer. Malgré la supériorité de l'ennemi, ils combattent avec tant d'opiniâtreté, qu'ils ne cessent de vaincre qu'en cessant d'exister ; en effet, la mort seule pouvait arracher la victoire à des Français. Ils jonchent la terre de leurs corps, et

leurs traits audacieux épouvantent encore l'ennemi après qu'ils ont cessé de vivre.

Quelques-uns, échappés au carnage, cherchaient à venger leurs braves camarades et à vendre chèrement leur vie. Le F.·. *Guéritot* était de ce nombre : épuisé de fatigue, il succombait; son bras affaibli pouvait à peine soutenir sa redoutable épée, et il se défendait encore !....

Bientôt son cheval, mortellement blessé, chancelle, tombe en rougissant la terre; et le valeureux, mais infortuné cavalier, se trouve engagé sous son coursier expirant.

A l'instant même, un Russe, qui l'avait long-temps combattu, et qui désespérait de le vaincre, se précipite sur lui, lève le bras et fait briller le fer meurtrier aux yeux du F.·. *Guéritot*. Ce brave F.·. n'a plus qu'un instant à vivre; encore une seconde, et il va être plongé dans l'abîme de l'éternité.

C'est en élevant son âme vers le G.·.

Arch.·. de l'U.·., qu'il se souvient qu'il est Maç.·., et son dernier vœu est pour ses FF.·. Il se rappelle alors ce jour heureux où il reçut, avec la lumière, ce signe précieux qui lui fut donné comme une dernière ressource si un jour sa vie se trouvait en danger.

Une larme fraternelle, une larme de reconnaissance baigne sa paupière à l'instant où il fait ce signe. Quel secours pouvait-il en attendre? pouvait-il espérer de rencontrer un F.·. ? pouvait-il s'attendre à le trouver au milieu des guerriers farouches descendus des bords de la Néva.

O prodige! ô lumière divine! tu pénètres donc jusque sous les pôles glacés du nord, et ta chaleur vivifiante va réchauffer le cœur de ceux de ses habitans qui ont pu te connaître!

Le signe maçonnique est à peine fait, qu'il est aperçu par un officier russe qui, reconnaissant un F.·., s'élance avec rapidité, arrête et écarte le fer meurtrier, dégage le F.·. *Guéritot*, le relève, et,

lui rendant l'attouchement fraternel qu'il en reçoit, lui permet de se retirer et de rejoindre son régiment.

Ce n'est pas tout encore. A l'instant où le F.·. *Guéritot*, engagé sous son cheval, allait périr, d'autres Russes, entraînés par la soif du butin, s'étaient emparés de son porte-manteau qui contenait, avec ses effets et ses décorations maçonniques, une somme assez considérable en or. C'était tout ce qu'il possédait au monde. C'était son unique ressource s'il avait le malheur d'être blessé ou prisonnier.

Le partage fait naître une querelle; les capteurs étaient près d'en venir aux mains, lorsque l'officier russe, attiré par le bruit, accourt et reconnaît, par les décorations maçonniques, la propriété du F.·. *Guéritot*, qu'il vient de sauver.

Il fait valoir son autorité, exige que les décorations, l'argent et les effets soient rendus. Le porte-manteau est refait, rien n'y manque. Le Maçon

russe trace deux mots en français, et charge un de ses gens de reporter le tout au régiment du F.·. *Guéritot*, qui n'était pas éloigné.

Il lui disait : « Mon F.·., les vrais » Maç.·. sont les hommes de toutes les » nations ; qui, ayant reçu la lumière, » savent respecter et remplir leurs en- » gagemens.

» J'ai rempli mon devoir envers » mon prince et ma patrie en vous » combattant ; j'ai rempli ceux de » Maç.·. en vous sauvant, lorsque, sans » défense vous étiez près de périr. Je » vous renvoie vos décorations, vos ef- » fets et votre argent : j'aurai soin de dé- » dommager mes soldats. Adieu, mon » F.·., puisse le faible service que j'ai pu » vous rendre, être aussi utile à l'ordre » qu'il est satisfaisant pour mon cœur ! » puissiez-vous un jour être à même » de rendre à un autre Maç.·., ce que » j'ai eu le bonheur de faire pour vous ! » C'est l'unique moyen qne vous ayez » de vous acquitter envers moi ».

Le F.·. *Guéritot* reçoit la lettre et le porte-manteau au moment où il racontait avec enthousiasme, à quelques-uns de ses frères d'armes, comment un Maç.·. russe lui avait sauvé la vie.

O surprise! Attendri jusqu'aux larmes, il exprime en quelques lignes les témoignages de sa vive reconnaissance, et, remerciant le G.·. Arch.·. de l'U.·., des faveurs dont il vient d'être comblé, il jure de n'être satisfait que lorsqu'il aura pu, à son tour, être utile à l'un de ses FF.·.

Puisse ce trait de générosité maçonnique avoir de nombreux imitateurs! Qu'il soit, pour l'honneur de l'ordre, proclamé sous l'un et l'autre hémisphère, et que les poëtes Maç.·., saisis d'un noble enthousiasme, l'ornent du charme des vers, et le proposent pour modèle à tous les enfans de la lumière!

Arrêté en séance du *Jury* de littéra-

ture philantropique et maçonnique de la R.·. L.·. Ecos.·. de *Saint-Louis des Amis-Réunis*, à l'O.·. de Calais, le 27e jour du 10e mois de l'an de la V.·. L.·. 5807.

Suivent les signatures.

FRAGMENTS

EXTRAITS du poëme de l'Amitié, de *Philibert F.·.*, arrangés pour être récités le jour de la St.-Jean dans la R.·. L.·. les *Amis des Arts*, à l'O.·. de *Marcigny*.

IL est deux sentimens dont l'aimable harmonie
Adoucit quelquefois les douleurs de la vie :
Le premier à vingt ans s'élance de nos yeux,
Tel qu'un foudre léger dont les rapides feux,
Se dérobant au ciel et traversant l'espace,
De leurs prompts attentats nous laissent voir la trace :
Ou bien tel s'échappant par la corde pressé,
Le trait part de nos mains, fuit dans l'air élancé,
Et perçant tout-à-coup la timide colombe,
L'attire vers la terre où soudain elle tombe.

De même le mortel que veut frapper l'amour,
Libre vers le matin, captif au bout du jour,
Voit briller cet éclair, cette vive étincelle
Qui va brûler ses sens d'une flâme nouvelle.
Voilà ce que produit le charme séducteur
Du premier sentiment dont se repaît le cœur ;

C'est un monstre sans yeux, de jouissance avide,
C'est le dieu de Bernard, de Tibulle et d'Ovide.

Mais cet enfant volage et sa brillante cour
N'exercent parmi nous que l'empire d'un jour,
Et lorsque par le temps les rapides années
Sur le faible mortel en lustres rassemblées
Viennent marquer son front des traits de l'âge mûr,
Il lui faut un plaisir et moins vif et plus pur.
C'est alors que commence et que s'accroît l'empire
De la tendre amitié qui succède au délire.
L'homme jouit par elle, il goûte ses bienfaits,
Au trouble, dans son cœur, voit succéder la paix;
Et content de son sort, digne toujours d'envie,
Il parvient doucement au terme de sa vie.
L'amitié seule est donc le charme des vieux ans;
C'est l'amour dégagé de l'empire des sens.

L'architecte du monde, en sa juste colère,
Inventa les fléaux qui désolent la terre;
La discorde dès-lors par ses débordemens
Vint de l'aimable paix sapper les fondemens;
Le vice au front altier, l'adroite hypocrisie,
La vaine ambition, la basse jalousie,
De toutes les vertus surent troubler l'accord.
Toutefois pour calmer un si rigoureux sort,
L'éternel créateur, oubliant notre offense,

A son juste courroux maria la clémence;
Et jetant sur son peuple un regard de pitié,
De son soufle divin fit naître l'amitié:
Chez les tristes mortels, l'amitié protectrice
Vint de ses fonctions commencer l'exercice;
Elle calma les maux, elle adoucit les mœurs,
Et des hommes entr'eux sut rapprocher les cœurs.

Mais bientôt abusant la facile tendresse
Le crime se para des traits de la déesse,
Emprunta son langage, imita ses bienfaits,
Et sous ce voile heureux crut cacher ses forfaits.
Le faux ami dès-lors trompa l'ami sincère,
Le frère infortuné fut trahi par son frère,
Et l'amitié plaintive, en détournant les yeux,
Allait quitter la terre et retourner aux cieux:
Soudain des Franc-maçons la voix se fit entendre,
Et dans leur temple auguste elle daigna se rendre.
C'est là que sans dangers elle donna des lois,
Qu'elle enchaîna les cœurs des bergers et des rois,
Et que son culte saint, conservé d'âge en âge,
Devint l'honneur du monde et le plaisir du sage....

Amis, rendons aux dieux grâces de ce bienfait,
Faisons ce qu'avant nous nos pères avaient fait;
Que le triple *vivat*, la triple batterie
Montre en nous les enfans de la Maçonnerie;

Et que l'astre du jour, révéré parmi nous,
Soit le témoin sacré d'un transport aussi doux.

O soleil créateur, flambeau chéri du monde,
Répands sur l'atelier ta lumière féconde;
Eclaire mon esprit, et deviens tour-à-tour
Mon guide, mon appui, ma gloire et mon amour!
J'irai chaque matin, fier de ton assistance,
Lorsque tout dormira, jouir de ta présence.
Et qui n'adorerait le lever du Soleil?
De la nature entière il marque le réveil.
La nuit, reconnaissant sa marche régulière,
Evite de son front la brillante lumière,
Et levant par degré son lugubre appareil,
Ailleurs va protéger l'empire du sommeil.
Dès-lors le laboureur abandonne Morphée,
Pour vaquer aux travaux qu'exige la journée:
Le pâtre vigilant, délivrant ses moutons,
Promène leur essaim de vallons en vallons:
S'il aime avec ardeur, son œil parcourt la plaine,
Il y cherche l'objet dont il porte la chaîne;
Le voit-il arriver, son cœur bat vivement,
Il désire, il espère, et s'approche en tremblant
A son aspect, soudain, la belle trop aimante
Dirige près de lui sa marche nonchalante.
Sans oser se parler, ils s'abordent tous deux,
Et, contens de se voir, ils s'estiment heureux....

O couple fortuné ! jouis de ta tendresse ;
Connois à qui tu dois tes plaisirs, ton ivresse ;
Tourne vers le soleil tes yeux reconnaissans,
Rends grâce à son éclat du bonheur de tes sens.
Et vous qui connaissez le prix de sa lumière,
Vous qui de la sagesse arborez la bannière,
Philosophes maçons, approchez, c'est pour vous
Que l'astre a réservé ses rayons les plus doux;
Dans un bosquet ami, sous un paisible ombrage,
Au sublime architecte offrez un pur hommage ;
Unissez vos efforts, en frères travaillez,
Et du temps qui s'enfuit sagement profitez....

Hélas ! pour le méchant, ainsi que pour le sage,
Le jour le plus serein peut cacher un nuage ;
Celui qui par ses lois régit cet univers,
Qui commande au soleil, qui règne sur les mers,
Qui pèse les plaisirs ainsi que la souffrance,
Du côté de nos maux fait pencher la balance.
Le mortel, en naissant esclave des destins,
Se consume accablé sous le poids des chagrins ;
Condamné sans retour aux malheurs de la vie,
Il naît, il souffre, il meurt, et le monde l'oublie.

Ah ! lorsque du bonheur le souris passager
Vient de tous nos ennuis parfois nous soulager,
Pourquoi faut-il qu'alors la parque nous appelle,
Et poursuive sur nous sa tâche criminelle ?

Pourquoi, par les destins à son pouvoir soumis,
Faut-il abandonner nos frères, nos amis?
N'est-ce donc point assez pour sa haine inflexible,
Que le vieillard succombe à son ciseau terrible;
Ou que le faible enfant, espoir de notre amour,
Sous ses coups dans nos bras tombe privé du jour?...

Mais que dis-je? où m'entraîne un excès de faiblesse?
Du mortel courageux est-ce là la sagesse?
Ah! fuyez vains pensers qui troublez mon bonheur,
Allez du criminel épouvanter le cœur.
Et qu'importe au maçon qu'il existe ou qu'il meure,
Si sa vertu le suit jusqu'à sa dernière heure;
Si recevant alors le prix de ses bienfaits,
Il se voit entouré des heureux qu'il a faits.
Mes amis, croyez-moi, quand la Parque inhumaine
De nos jours chancelans viendra briser la chaîne,
Nous livrant à son fer, n'allons pas murmurer
D'un malheur qu'à son tour chacun doit endurer;
Disons gaiement: « La mort va me rendre à la terre:
» Mais de l'homme ici bas la vie est passagère:
» Il n'est qu'un bon calcul, un principe certain,
» Tout doit naitre et finir; c'est l'arrêt du destin ».

Mes fidèles amis! si malgré ma jeunesse
Je vois fondre sur moi l'implacable déesse;
Lorsque dans le tombeau je serai descendu,
Si vous pensez à moi, je n'aurai rien perdu;

Je regretterai peu les plaisirs, la richesse,
Si mon ombre vous voit, guidés par la tendresse,
Venir de tems en tems, les yeux mouillés de pleurs,
Sur ma cendre paisible épandre quelques fleurs;
Si de l'acacia le précieux feuillage
Prodigue autour de moi son maçonnique ombrage;
Si l'on y lit ce vers simple comme mes vœux:
« Il fut bon fils, bon père, et maçon vertueux ».

SANTÉ DU V∴

Portée le 25 juin 5807, en la Loge des *Amis-des Arts*, à l'O∴ de *Marcigny*.

AIR: *Oh! Mahomet.*

FRÈRES, buvons à notre Vénérable;
Par trois fois trois, remplissons nos canons;
Du temple saint, colonne inébranlable,
De la lumière il verse les rayons;

Frères, buvons, etc.

Jadis Noé, dans sa barque immortelle
Voguant en paix sur les flots, préservé,

N'offrit-il pas une image fidèle
Du temple heureux par nos mains élevé ?

N'offrit-il pas, etc.

Du monde entier, nautonnier respectable,
Seul il sauva la triste humanité ;
Notre pilote est notre Vénérable,
Et nous voguons à l'immortalité.

Notre pilote, etc.

Témoins ingrats du bienfait mémorable,
Noé, tes fils abjurèrent ta foi :
Mais sous tes lois, auguste Vénérable,
Tes frères sont vertueux comme toi.

Mais sous tes lois, etc.

Frères, buvons, à notre Vénérable,
Par trois fois trois, vidons tous nos canons.
Du temple saint, colonne inébranlable,
De la lumière il verse les rayons.

Frères, buvons, etc.

DUCANGE.

ORAISON FUNÈBRE

Du F.·. GEORGES WASHINGTON, prononcée le 1er. janvier 1800, dans la L.·. de l'Aménité, Or.·. de Philadelphie.

Nous nous faisons un scrupule de donner en entier cette planche d'architecture marquée au coin d'une éloquence pure et sentimentale (1) les témoignages

(1) Nous nous empressons de payer ici un juste tribut de reconnaissance au F.·. Defondeviolle, M.·. du G.·. O.·., dont le zèle maçonnique lui fait saisir tout ce qui tend à la prospérité de l'ordre. Nous aimons à publier que c'est à lui que nous devons ce morceau précieux. Son exemple, imité par ceux de nos FF.·. qui possèdent dans leurs porte-feuilles des trésors enfouis, ferait de nos Annales le choix le plus parfait en Maç.·. Nous ne pouvons trop, sous ce rapport philantropique, éveiller le zèle particulièrement des Vén.·., Or.·. et Archivistes, pour les engager à nous faire participer, ou plutôt tous les vrais Maç.·., à une richesse stérile et perdue pour la société.

multipliées de la reconnaissance la mieux caractérisée ont été pour l'or.·. qui l'a composée, tout à la fois un tribut de justice et un titre d'encouragement de la part des Maç.·. de l'un et l'autre hémisphère. C'est un ensemble dont toutes les parties sont si intimement unies, qu'il était impossible d'en rien détacher, sans rompre l'harmonie et la solidité de l'édifice.

L'orateur s'exprime ainsi :

MES FRÈRES,

Le F.·. George Washington est mort.

Un nouveau spectacle vient s'offrir à l'œil de la philosophie ; l'univers entier, pour la première fois peut-être, va payer un tribut de reconnaissance à la mémoire d'un mortel.

Nous, mes FF.·., que le sort a placés sur le théâtre de sa gloire et tout près de son cercueil, nous devons nous hâter, comme apôtre de l'humanité, de jeter les premières fleurs sur la tombe de son héros.

Ne crains pas, ombre que je révère, que j'assimile ton nom, aux noms malheureusement célèbres de ces prétendus demi-dieux, qui n'ont trouvé de grandeur, que dans l'anéantissement ou la destruction des peuples, et dont les triomphes sanglans annonçaient aux nations l'esclavage ou la mort.

Ta gloire se fonde sur tes vertus; tu n'as étendu tes conquêtes, que dans le cœur et sur l'opinion des hommes; tes efforts n'ont eu que leur bonheur pour objet et pour salaire; et sur cette même terre arrosée de sang par la corruption et l'avarice humaine, tu es le premier qui ait osé fonder le culte de la justice et de la liberté.

O! le plus juste des mortels, ta perte qui couvre la terre de deuil, va devenir elle-même salutaire aux hommes. Les regrets des peuples seront une leçon terrible pour leurs oppresseurs; ils vont leur annoncer le terme prochain de leur puissance, et le triomphe de la raison sur les honteux préjugés de la servitude.

Ils vont leur annoncer ce qu'est leur misérable grandeur, près de l'empire de la vertu, qui n'a de bornes que l'étendue de l'univers.

Maintenant, que dégagé de ta dépouille mortelle, tu peux encore considérer les hommes avec l'intérêt de la bienveillance, que le tableau de la récompense que te prodiguent aujourd'hui la gratitude et l'amour de ta patrie, doit être touchant pour toi! Ces paroles entre-coupées qui ne s'achèvent que dans les sanglots, ce déchirant empressement d'annoncer la perte d'un grand homme, et de ne pouvoir le faire que par des pleurs, cette sympathie de la douleur, si puissante sur l'enfance et sur la béauté, que chaque famille sem. le avoir perdu son père et son bienfaiteur, ce concert de bénédictions et de larmes, tout doit te dire qu'en quittant la vie tu n'as fait que te hâter dans le chemin de l'immortalité.

Mes FF.·., si mon âme était moins oppressée, j'entreprendrais de rappeler

à vos cœurs tous les titres qui acquièrent à Washington, les regrets éternels de son pays, et l'estime de toute la terre. J'entreprendrais de le suivre dans cette carrière pénible et glorieuse où l'avait jeté son dévouement à la cause de l'humanité. Mais je sens qu'avec un cœur tendre, on sait mieux chérir, admirer les grands hommes, que les célébrer; je sens qu'avec un cœur tendre, on ne peut offrir aucun tribut à leur mémoire qui ne soit flétri par la douleur.

Et comment me garantir d'un sentiment que tout éprouve, que tout renouvelle autour de moi? Cette immense portion de l'Amérique dont il brisa les chaînes, retentit de gémissemens; toutes les mains se lèvent vers le ciel, pour y chercher le père, le libérateur de la patrie. L'airain ne cesse d'agiter l'air de ses lugubres accens, les enseignes de la mort sont déployées dans tous les temples, les instrumens guerriers, qui sous ses mains n'avaient tonnés que pour le salut public, tout...

tout enfin annonce qu'une grande calamité vient d'atteindre cette portion de l'espèce humaine, qui lui doit son bonheur et son indépendance.

Mais l'espace que sa famille habite sur la terre, n'est pas assez grand pour sa gloire; déjà ces enfans de la nature, que depuis deux siècles l'insatiabilité européenne pousse vers l'anéantissement, ces hommes sauvages qui regardaient le nom de Washington comme la barrière de leurs limites: oui, déjà sans doute, ces hommes se sont rassemblés pour s'entre-dire: « Notre » père, le grand guerrier de l'Amérique, » est dans le tombeau; qui désormais nous » garantira la possession de nos asiles? » Frères, faisons une offrande à son om» bre, pour qu'elle nous protège, et trans» mettons son image à nos enfans. »

Quelle est véritable, la gloire du citoyen vertueux dont l'image dans tous les points de la terre, orne toutes les demeures, hormis peut-être le palais des rois! Quelle est véritable, la gloire

que l'homme ébauché des forêts publie de concert, avec toutes les nations éclairées de l'univers !

Violateurs des loix sacrées de l'humanité, à qui la coupable adulation éleva des trophées et des trônes ; vous, qui après avoir parcouru la terre en dévastateurs, osiez vous en dire les maîtres ! Qu'êtes-vous près du modeste héros, que la vérité sévère proclame aujourd'hui le défenseur de la liberté de l'homme. Tyrans affreux, qui ne souffriez que des esclaves et des bourreaux, et dont les mortels supportaient douloureusement l'existence, qu'est devenue votre gloire ? La main salutaire de la mort a suspendu par votre anéantissement le sentiment de crainte qui comprimait vos victimes, et tous les monuments de votre puissance, sont tombés avec vous dans la poussière.

Lorsque la providence éternelle donne des sages à la terre pour modèles et pour vengeurs, elle veille tout à la fois au salut de l'innocence, et au maintien des

ses autels; si la vertu n'avait pas aussi ses défenseurs et ses héros, toutes les imprécations imaginées par le malheur, contre la justice divine, seraient justifiées.

Washington éprouva dès son enfance, les élans sublimes de l'amour de ses semblables et de la liberté. Le ciel lui avait dévolu une portion abondante de ce feu divin qui porte l'âme à la contemplation des grandes choses. Il ne put sentir toute la dignité de son être, sans gémir sur la dégradation d'une immense partie de l'espèce humaine. Une seule institution rapprochait les hommes sous le niveau de l'égalité, il voulut la connaître et lui appartenir; il s'enflamma du pur sentiment de la charité, et j'ai l'orgueil de croire que le premier pas qu'il fit daus le temple de la vérité, a influé sur le sort de cet empire, et sur les innovations dans le système des autres gouvernemens, qui en sont la conséquence.

Une éducation simple, en laissant à son âme toute son énergie, à son corps

toute sa vigueur, lui permit de partager sa jeunesse entre le noble travail des champs, et l'art de la guerre. Quelque brillante cependant que lui parût la carrière des armes, quelque estime que pût lui acquérir sa bravoure et son intelligence à remplir ses devoirs, quelque espérance d'avancement que pût lui donner le rang élevé qu'il possédait à vingt ans, la gloire de n'être qu'un grand homme de guerre, ne lui sembla pas mériter le sacrifice de son goût dominant pour les charmes innocens de l'agriculture, et de la félicité domestique : il ne s'arma que pour la défense du sol qui l'avait vu naître, et seulement pour s'opposer à sa dévastation. C'est sans doute, en combattant alors des Français, qu'il avait appris de quel secours pouvait être cette nation fière et généreuse, à l'établissement de la liberté dans le nouveau monde.

La pente malheureusement naturelle du pouvoir vers l'oppression, avait amené sur les colonies du continent

d'Amérique, tous les abus qui accompagnent l'orgueil et l'autorité. Le fardeau devenu insupportable, fit éclater la résistance; la métropole commit au sort des armes, l'issue d'une querelle que la justice et la raison pouvaient juger sans l'effusion du sang humain. Rarement le pouvoir souffre-t-il que la faiblesse ose exprimer le sentiment de son innocence: on crut donc pouvoir offrir des fers, ou menacer de la mort, un peuple qui avait Washington pour ami et pour défenseur, et la guerre s'y fit avec fureur, entre des hommes qu'une conformité de langage et de mœurs paraissaient devoir unir par des liens indissolubles.

Au moment où la métropole jeta des armées sur les rivages d'Amérique, pour appuyer ses prétentions, tous les yeux, toutes les volontés, se tournèrent vers le paisible cultivateur de Mount-Vernon. Il se chargea de la défense et de la justification de sa patrie, avec le dévouement et la modestie du véritable héroisme. Tous les amis de la gloire et

de la liberté, coururent se ranger sous ses drapeaux, et les fiers agresseurs de Bunker's-hill sentirent bientôt qu'une nation armée par la justice, et conduite par un grand homme, n'est pas une conquête d'un jour. L'orgueilleuse présomption des chefs ennemis leur faisant oublier tout ce que la pitié a droit d'attendre d'une nation civilisée, même dans l'état de guerre, notre héros, avec la fermeté d'un vertueux citoyen, leur rappela les principes d'honneur et d'humanité, qui, seuls, peuvent consoler les guerriers généreux de la rigueur de leur condition.

Toutes les dénominations qu'invente le mépris pour exciter la haine contre un ennemi et pour l'avilir, perdirent leur première acception. Leur patience dans les marches, dans les travaux militaires; leur résignation dans des privations de toutes les espèces, leur intrépidité dans les combats: tout annonça bientôt que des rebelles à des lois tyranniques et arbitraires, étaient autant

de héros; tout annonça bientôt que l'armée, à l'exemple de son illustre conducteur, était inaccessible à la crainte comme à la corruption.

L'argument de la nécessité d'opprimer les hommes, pour les gouverner, est une calomnie contre l'espèce humaine, inventée par la tyrannie, pour pallier ses excès, et justifier ses crimes: c'est l'exemple des hommes supérieurs qui influe le plus puissamment sur la moralité des nations; Washington n'a soutenu la persévérance de ses soldats, l'espérance de ses concitoyens, que par l'ascendant de ses vertus. Sa sensibilité pour les souffrances d'autrui, le peu de prix qu'il mettait aux siennes, enflammèrent d'ardeur des hommes dont il guidait et partageait les travaux.

La foi sacrée de ses engagemens lui fournit toutes les ressources que le défaut de confiance sait interdire même aux vainqueurs. Les Canadiens approvisionnant une de ses armées, sous la seule garantie de son nom, ont rendu

un hommage immortel à la droiture de son cœur.

L'enthousiasme que produisirent ses premiers succès, dans la carrière, augmenta ses espérances, sans enivrer son âme. Boston le reçut au milieu des acclamations de l'admiration et de la reconnaissance; mais le héros s'oubliant lui-même au sein de l'allégresse qu'il inspirait, fit tourner au profit de son pays, l'intérêt qu'il avait fait naître pour lui-même en refusant avec modestie les lauriers prématurés, que lui décernait l'amour du peuple, il en faisait noblement l'hommage aux compagnons de ses exploits, et ne mettait en réserve pour lui-même, que le trésor de l'opinion publique, qui lui a servi depuis à sauver deux fois sa patrie.

Jusque-là, la guerre n'était qu'une simple et légitime défense de la part de l'Amérique; tous les moyens de conciliation s'étant évanouis, il fallut déclarer l'émancipation d'un grand peuple, le disposer par une forme de gouvernement

stable, et par une résolution vigoureuse de le maintenir, à prendre sa place parmi les nations de la terre. Quelles que fussent les manœuvres des ennemis, pour empêcher cette séparation funeste à la métropole, l'indépendance des États-Unis de l'Amérique fut proclamée et jurée solennellement à la tête des armées.

Toutes les combinaisons de la force se trouvant neutralisées par la résistance, les ennemis de Washington et de la liberté songèrent qu'il fallait immoler l'un pour détruire l'autre. La vie de ce héros, qui semblait tenir dans ses mains les destinées de son pays, devait lui être ravie par un assassinat (1), mais l'active providence veillait près de lui, et cet affreux complot ne servit, à ses auteurs,

(1) Histoire impartiale des événemens militaires et politiques de la dernière guerre. *Tome* 1er., *page* 184.

Gordon's History of the United States, *vol.* 2, *fol.* 79.

Idem, *vol.* 3, *fol.* 213.

qu'à combler la mesure de haine et d'horreur qu'ils inspiraient.

Pendant qu'il bravait des assassins, et combattait des armées, la fortune préparait à son grand cœur une occasion de s'immortaliser. Ses revers même lui avaient appris le secret de la faiblesse de ses ennemis; la difficulté des remplacemens d'hommes, faisait désirer à ces derniers, une guerre active, qui décidât promptement de leur sort, et qui ne laissât pas aux soldats de l'Amérique, le temps de s'instruire. Ceux-ci en acceptant les occasions de combattre, que leur offrait sans cesse la tactique européenne, étaient arrivés à un alarmant degré d'affaiblissement: déjà la capitale tremblait de tomber sous la loi du vainqueur, mais Washington, supérieur au sentiment de la crainte, osa tout espérer de la justice de sa cause, et de la magnanimité de son courage. Nouveau Léonidas, il eut l'audace de croire, qu'avec trois mille soldats de la liberté, il pouvait attendre

ses nombreux ennemis : en effet, de l'imminence du danger résulta un tel surcroit de dévouement et de surveillance, qu'il défia l'Anglais, obtint des renforts, sauva Philadelphie, et couronna sa glorieuse entreprise, par forcer l'ennemi à l'humiliante condition de mettre bas les armes.

Plaines de Trenton ! votre nom est immortel, comme le héros que je célèbre. Le voyageur sensible s'arrêtera, dans tous les âges, pour contempler les champs où la victoire couronna la valeur et la justice.

Habitans de cette contrée paisible ! vos fils ne verront plus leur libérateur, mais conduisez-les sur le champ de bataille où Washington sauva votre indépendance, et que le lieu de son triomphe soit arrosé des larmes de la reconnaissance.

Les plans de l'Anglais déconcertés, on devait s'attendre à lui voir déployer les ressources d'une grande nation indignée de ses défaites; en effet l'or et

les hommes furent prodigués ; pour écraser dans son berceau la république naissante ; trois armées, dont tout le génie de Washington et toute la bravoure de ses troupes pouvaient à peine, arrêter les progrès, la menaçaient sur des points éloignés. La conquête de la capitale, était le principal objet de leurs vœux ; une armée supérieure vint, à cet effet, provoquer l'armée américaine à une action générale ; son illustre chef sentait tout le danger d'exposer le salut d'une grande cité, au sort d'une bataille : mais le congrès l'ayant ordonné, il obéit en citoyen et combattit en héros. La victoire qui lui échapa à Brandy-Wine, malgré les prodiges de valeur de l'armée américaine et des officiers auxiliaires Français, ouvrit aux ennemis le chemin de Philadelphie.

Cet échec loin de ralentir l'ardeur de Washington, ne servit qu'à la ranimer. Il continua avec succès le genre de guerre le plus favorable au courage, et sut éviter l'écueil des affaires générales

qui pouvaient faire perdre en un jour à son pays, le fruit de trois années de sacrifices et de combats. L'heureux avantage d'épargner le sang de ses concitoyens, et de fatiguer son ennemi, fut le résultat de son systême. Il sentait aussi en homme profond, qu'en temporisant, il donnait aux puissances de l'Europe, toujours rivales, toujours guerrières, toujours ambitieuses, le temps de s'intéresser au sort d'un peuple, dont l'émancipation allait priver d'une partie de ses ressources, la plus riche, la plus active et la plus jalouse de toutes les nations. L'événement justifia ses espérances. Le gouvernement français crut devoir aider à l'abaissement de l'Angleterre, et sans s'inquiéter des conséquences qui pouvaient en résulter pour lui-même, il se déclara pour les États-Unis d'Amérique, dont il reconnut l'indépendance.

Des guerriers français ambitionnèrent l'honneur de venir en foule, combattre sous un nouveau ciel, les ennemis na-

turels de leur patrie. L'amour de la gloire et celui de la liberté, rendirent invincibles les légions alliées, et l'Angleterre se vit bientôt dans l'alternative de perdre le reste de ses possessions dans le nouveau monde, ou d'abandonner ses vaines et dangereuses prétentions sur la république d'Amérique. Cependant tout fut tenté par le gouvernement de cette nation, pour ressaisir l'autorité. Promesses, menaces, rien n'eut de succès. La trahison d'un général républicain, fut la seule victoire que remporta la séduction, sur la fidélité de l'armée; encore la défection de cet officier coûta-t-elle à l'Angleterre, un guerrier sur le sort duquel l'Europe et l'Amérique ont versé des pleurs.

Le *major André*, jeune héros que la nature et l'amour se plaisaient à favoriser, eut la faiblesse de se prêter aux projets criminels d'un traître : la fortune lui fut contraire, à l'instant même qu'il violait pour la première fois, les principes sacrés de l'honneur militaire: sa

vie dût payer son forfait ! mais tant de vertus, tant de grâces, imploraient le pardon de sa faute, que l'impérieuse nécessité put seule déterminer l'ordre de sa mort. Ici, l'homme d'état, le guerrier inflexible sur l'obéissance aux lois, dut condamner au silence, les sentimens de l'indulgence et de la pitié : le chef de l'armée de la république, dut confirmer la sentence mortelle d'un ennemi coupable, sans craindre d'être accusé d'inhumanité. Mais l'âme compatissante du héros put, après l'accomplissement d'un pénible devoir, se livrer à toutes les émotions de la sensibilité. O ! Washington, les larmes dont tu arrosas le décret qui termina son sort, effaceront, aux yeux de la postérité attendrie, un crime que l'amour de la beauté, et l'amour de la patrie arrachèrent à la vertu de cet infortuné.

La prise de York-town, une des actions les plus décisives de la guerre, termina les espérances des ennemis de l'Amérique.

Washington donna à l'armée franco-américaine les témoignages d'admiration que son intrépidité et sa patience dans cette expédition lui méritaient; les guerriers français, si sensibles à la gloire, trouvèrent, dans les éloges d'un héros, le dédommagement de toutes leurs souffrances : l'allégresse de cette fête solennelle fut mise à son comble, par le pardon de toutes les fautes de discipline commises pendant la campagne; et cette journée fut une des plus satisfaisantes pour le père et l'ami des soldats, puisqu'il la couronna par un acte de clémence.

La guerre approchant de son terme, Washington assembla les chefs de l'armée, pour les exhorter à soutenir l'exemple de persévérance qu'ils n'avaient cessé de donner, et à se tenir en garde contre les insinuations perfides des ennemis de leur indépendance. Ce grand homme, avec l'éloquence de la vérité, pénétra tellement de ses propres sentimens, les compagnons de sa gloire,

qu'ils renouvelèrent le serment de mourir pour la patrie.

L'époque de l'organisation d'un empire, est toujours un temps de trouble et d'anarchie. Toutes les idées politiques étant neuves, et les intérêts différens, chacun veut attirer à soi les avantages des nouvelles institutions. Les ennemis secrets de l'ordre de choses à établir, profitant de ce moment de crise, pour amener des discordances dans les opinions, la guerre est la conséquence du choc des volontés, s'il ne se trouve pas un point, vers lequel tous les cœurs se réunissent.

Washington qui avait arraché l'Amérique à la fureur de l'oppression, la sauva de ses propres fureurs : il éteignit de ses mains victorieuses, le flambeau des discordes civiles prêt à tout embrâser. Personne n'osant se flatter de l'attirer dans un parti, la nation entière fut du sien, et le silence de la confiance succéda au tumulte de la confusion.

Les sacrifices que la république fédé-

rale avait faits à la liberté, avaient amené la paix, mais tellement épuisé ses ressources, qu'elle se vit hors d'état d'effectuer les récompenses promises à ses braves défenseurs. L'armée se plaignit à son chef du refus des magistrats, comme d'une ingratitude ; les soldats rappelèrent leurs souffrances passées, et l'excès de leurs besoins présens. Le héros témoin de leur misère, et convaincu de l'impossibilité de les satisfaire, appaisa leur mécontentement par l'intérêt seul qu'il y prit : il avait d'autant mieux le droit de réclamer des récompenses pour les compagnons de ses travaux, qu'il ne voulait rien ponr lui-même. Mais quelque fût son désir de conserver l'amour de son armée, il défendit l'honneur des magistrats, contre les insinuations et les attaques des mécontens. Tout imita le calme de son âme ; la crainte de lui déplaire, parut dissiper toutes les craintes, réunir toutes les opinions, et la lettre sublime qui forme la conclu-

sion de sa carrière militaire, mit aux titres de sa gloire le sceau de l'immortalité.

Des scènes attendrissantes se préparaient pour le cœur de Washington ; il fallait quitter cette armée, que six années de constance et de dévouement lui avaient rendu si chère. C'était Germanicus recevant les adieux des légions romaines. Les larmes coulent de tous les yeux, tous les cœurs sont oppressés, un foule de héros s'empresse autour de ce grand homme, chacun veut entendre, veut recueillir des paroles si touchantes : « Le cœur plein d'amour » et de reconnaissance, je vous quitte, » leur dit-il avec émotion, je désire » ardemment que les derniers de vos » jours soient aussi heureux, aussi » prospères, que les premiers ont été » glorieux et honorables. » Le silence de la douleur fut la réponse éloquente de l'armée ; l'ami du peuple aperçevant tous les regards fixés sur lui, lorsqu'il eut quitté le rivage, salua respectueu-

sement cette famille de frères et d'amis, dont tous les cœurs le suivaient, et put à peine surmonter à sa sensibilité.

Sa marche fut un triomphe ; les témoignages de la gratitude et de la vénération le suivirent par-tout. Ce héros paraissant oublier les lauriers immortels dont il était couverts, fit l'hommage public de ses succès, à l'influence du ciel, au courage de ses concitoyens et à la justice de leur cause ; puis s'inclinant devant les augustes dépositaires de la loi, il leur remit cette épée victorieuse, qu'il tenait de leur autorité ; les remercia de leur confiance, rendit compte de sa propre main, des deniers publics qu'il avait administrés pendant la durée de la guerre, fit des vœux pour la prospérité de sa patrie, lui recommanda ses défenseurs, et ne sollicita que la seule faveur d'aller terminer en paix son existence, au sein d'une famille chérie, et près du tombeau de ses pères.

Son arrivée sur le sol enchanteur qui

réunissait tous les objets de ses affections, fut un moment d'ivresse, dont son âme eut peine à supporter le poids. Le ravissement d'une épouse adorée qui n'avait eu pendant six années entières que ses pleurs et la gloire de son époux pour consolation, et qui le revoyait couvert des bénédictions de toute la terre; des voisins empressés, des serviteurs fidèles arrosant de leurs larmes ses mains libératrices! que de sentimens il fallut partager, accueillir, avant de pouvoir exprimer un sentiment! O! Washington! que tu dus bénir le ciel, d'avoir conservé la simplicité de ton cœur, et d'avoir pu dire tous les jours de ta vie, comme le général Thébain: « Je ne veux pas oublier comment on vit chez moi ». Que ta félicité dût être pure, puisque tu inspirais et sentais le bonheur!

La paix domestique et la douce harmonie de la nature, ces délassemens des âmes fortes et sensibles, commençaient à peine à lui faire goûter leurs

charmes, que la voix de la patrie vint encore appeler notre héros sur le théâtre de la vie civile. Lui seul pouvait donner aux loix cette vigueur qui dérive de la confiance qu'inspire le magistrat suprême d'un état. Il sentit la nécessité du sacrifice, et toujours dévoué, toujours fidèle à ses devoirs, il vint prendre les rênes d'un gouvernement qui lui devait en partie son institution, et qui allait recevoir son premier éclat de la sagesse de son administration. La joie du peuple en revoyant l'homme de son choix, ne pouvait être comparée qu'à la modestie de son bienfaiteur. Un concours immense de citoyens accourut de toutes parts sur son passage : tous exprimaient leur allégresse par des chants et par des larmes; l'innocence et la beauté semaient des fleurs sur les pas du héros de la liberté, et la reconnaissance des épouses et des mères était écrite par la main de la pudeur sur des arcs de triomphe.

J'ai vu les entrées fastueuses des sou-

verains ; j'ai vu payer les bruyans transports du peuple, en lui jetant, avec mépris, une chétive portion des richesses arrachées à son industrie, par l'orgueilleuse prodigalité des rois; j'ai vu sous des chars éclatans d'or et de pourpre la misère et la douleur se disputer au risque de la vie, le soulagement d'un jour : et les pleurs de l'humiliation et de la pitié, se sont échappés de mes yeux.

J'ai vu Washington accepter une seconde fois le rang suprême; respectueux et reconnaissant devant la source de toute autorité légitime, devant cette même classe de citoyens que j'avais vus ailleurs se traîner en esclaves; je l'ai vu, dis-je, paré de ses lauriers et de ses vertus, prendre avec un noble orgueil, le titre de premier serviteur du peuple, et mon âme s'élevant jusqu'à la sublimité de la sienne, j'ai senti que je ne pourrais jamais appartenir à des maîtres, après avoir été un instant l'égal d'un héros.

Sous sa première magistrature, Washington avait fait le bonheur de ses constituants; sous la seconde, il ne put éviter tous les dangers dont le repos de son pays était menacé; mais il sut éviter la guerre, le plus grand de tous les maux.

L'Europe entière était en armes : la France, l'objet de la jalousie de toutes les nations, était aussi devenue l'objet de leur haine. Les succès de ses armées invincibles, et ses principes révolutionnaires paraissant dangereux à la sûreté des souverains, presque tous en appelèrent à leur épée, pour le soutien de leur autorité. Le gouvernement des Etats-Unis, sollicité de prendre un parti, ne crut devoir ni venger la cause des rois, ni se déclarer pour un peuple indomptable, qui défiait avec avantage une coalition puissante, et dont les gouvernans s'entr'égorgaient alors sur l'autel de la patrie. Washington déclara donc la neutralité de l'Amérique unie, et ouvrant à sa nation, par cet

acte de fermeté, toutes les sources d'industrie, que des peuples en guerre sont forcés d'abandonner, il la prépara à s'enrichir de toutes les fautes de l'Europe.

L'Amérique devint alors l'asile de tous les infortunés, que les mesures sévères de la politique, que les persécutions ou la misère chassèrent de leur patrie. Tous y trouvèrent les mêmes secours, la même protection, parce que les lois de l'état étant fondées sur la justice et la liberté, on ne craignait ni les progrès de la raison, ni l'influence des préjugés.

C'est à nous, Français accueillis sur ce sol paisible, qu'il appartient de rendre un hommage éclatant à la sagesse du héros que nous pleurons ; nous qu'un destin barbare arracha de nos foyers, ne nous laissant emporter que nos larmes et notre innocence, pour intéresser la pitié des hommes. Que serait devenu cette foule de malheureux, de vieillards, d'enfans, de citoyens sans

défense, que le fer des assassins faisait fuir de leurs demeures embrâsées, si une politique ennemie les avait repoussés de cette terre hospitalière ? O ! mes compatriotes, n'oublions pas d'instruire nos enfans à bénir la mémoire du protecteur de leurs premiers jours; n'oublions pas de leur apprendre que sans lui, peut-être, le vaste océan eût été leur tombeau.

Tandis que l'Europe inondée de sang, voulait forcer les puissances neutres à grossir le nombre des destructeurs et des victimes, l'Amérique unie, jouissant de la paix, voulut n'avoir rien à craindre de la politique européenne, et la création d'une armée lui parut le moyen le plus sûr de se garantir de toute menace et de toute influence étrangère. Le nom seul de Washington aura dû convaincre les puissances belligérantes, de l'injustice de leurs tentatives sur la nation dont il prenait la défense. Ce grand homme ne mit d'autres conditions à son obéissance que celles de Cincinnatus au sénat ro-

main, la permission de retourner à ses champs, quand la patrie serait en sûreté.

C'est au milieu de cette nouvelle carrière, que la mort vient de le dérober à l'amour, à la reconnaissance du monde. Le ciel et la nature ont repris leur bienfait, dans toute la perfection de son être, pour qu'il emportât avec lui dans le tombeau, une gloire qui ne fut obscurcie par aucune faiblesse humaine. Sans trouble, sans effroi, quitte envers la terre, en paix avec Dieu, sa belle âme est allée jouir dans le ciel, des bénédictions qu'il reçoit des mortels.

O! Washington, si du séjour de la gloire, tu peux entendre les soupirs et les gémissemens des hommes, pardonne à leur douleur, ce qu'elle va t'enlever de la félicité suprême dont tu jouis. Tu ne peux encore te dérober à notre amour, nos regrets iront te chercher jusque dans le sein de la Divinité : tous les jours nous bénirons sa miséricorde éternelle, en immortalisant ta mémoire; tous les

jours nous l'invoquerons, en lui demandant tes vertus.

Ombre de Washington, *repose en paix !*

Souverain arbitre des mondes, source inépuisable et suprême de tout bien ! grâces te soient rendues ! Tu nous as montré le modèle de toutes les perfections humaines, pour ranimer les germes de vertu que tu as mis dans nos cœur. Daigne, O ! Grand Architecte de l'Univers, inspirer les dominateurs des nations, du sentiment de ta bonté inéfable ! Arrête, de ta main toute-puissante le sang et les larmes de l'innocence, dont l'orgueil et l'ambition abreuvent la terre ! Fais, o ! mon Dieu, que le désir de la gloire, naisse dans l'âme des héros, du seul amour de la justice et de l'humanité.

SIMON CHAUDRON, *Or.·.*

CANTIQUE A APOLLON.

AIR : *Amis rions, chantons, buvons*, ou *Vaudeville de la Soirée orageuse.*

AMIS, c'est au frère *Apollon*
Que je consacre mon cantique.
Ce Dieu charmant, ce Dieu si bon
Avec *Jupiter* fut en pique.
On prétend qu'à quelque jupon (1)
Ce grand débat dût la naissance :
Sur un tel point au Dieu M.·.
Nous devons tous de l'indulgence.

Jupiter le chassa des Cieux ;
Et dans ce moment très critique,
On vit le plus savant des Dieux
Obligé de chercher pratique.
L'exilé chez *Laomédon* (2)
Désirant prouver sa science,
Ce fut au bel art du M.·.
Qu'il accorda la préférence.

(1) *La fable attribue une autre cause à cette brouillerie céleste ; mais c'est une fable.*

(2) Apollon, *exilé du ciel, bâtit les murs de Troye.*

Pour charmer l'ennui de l'exil,
Ce Dieu, tant qu'il fut sur la terre,
Usait avec un art subtil
Ou de la lyre, ou de l'équerre.
Ce beau talent plus d'un mortel
L'a conservé dans plus d'un temple:
Parmi nous le F.· *Platel* (1)
En donne très-souvent l'exemple.

Jupin observant que son fils
Laissait là-haut beaucoup de veuves, (2)
Et qu'ici bas des apprentis
Il soutenait bien les épreuves.
Voyant qu'exact à notre loi
Ce fils honnorait sa carrière,
Il lui donna le noble emploi
De verser par-tout la lumière.

Le monde ainsi tient d'*Apollon*,
Et la lumière et l'harmonie,
Faveur qu'un jour dans Ilion (3)
Il dût à la M.·.

(1) *Musicien d'un talent distingué.*

(2) *On prie de croire que l'auteur ne fait allusion ici qu'aux neuf sœurs.*

(3) *On pardonnera cette opinion à l'auteur. On peut se permettre de bâtir des fables sur la fable, sur-tout quand le but est moral.*

Car, toujours aimant, toujours bon,
Digne des sentimens d'un F.·.
L'aimable Dieu se fit M.·.
Pour retrouver le ciel sur terre.

Afin de soulager ses maux,
Pour nous quelle bonne fortune!
Apollon fut dans ses travaux
Aidé par son oncle *Neptune* (1).
Depuis l'heureux jour où ces Dieux
Se sont instruits de nos mystères,
Sur mer, sur terre et dans les cieux
Tout M.·. rencontre des FF.·.

Trois fois honneur au doux bienfait,
De la Franche-Maçonnerie
Trois fois salut à l'art parfait
Qui nous rassemble et qui nous lie.
Ne portons point envie aux cieux,
A leurs plaisirs, à leurs mystères,
N'est-ce pas s'égaler aux Dieux
Que de vivre tous en bons F.·.

LIÉGEARD,

Or.·. de la L.·. de la Félicité-Bienfaisante,
à l'O.·. de Gand.

(1) *La fable dit que* Neptune *concourut aussi à la construction des murs de Troye.*

EXTRAIT *d'un Discours sur les Banquets, offert à la R∴ L∴ des* Neuf-Sœurs, *le* 31 *mars* 1806.

L'ORIGINE des banquets se perd, comme vous le sentez bien, dans la nuit des tems, car depuis la fatale pomme partagée entre nos deux premiers parens, qui était bien, ne vous déplaise, un banquet, jusqu'à celui où vous vous trouvez, chaque repas, chaque réunion d'amis peut-être regardé comme tel. Que dirons-nous de ces associations d'initiés, d'amis des sciences, qui les cultivant en secret pour ne pas effaroucher la multitude ignorante, formaient en Egypte ces banquets délectables où les productions de la nature les plus simples, le lait, le miel, les fruits étaient tous leurs mets, où la frugalité présidait aux plaisirs et disposait gaîment les esprits à la culture des arts, à l'invention, aux découvertes? Que vous

dirai-je de ce célèbre banquet où sept sages réunis par l'imagination brillante et philosophique d'un auteur, donnent à la postérité, donnent aux Maçons, la plus belle leçon de tempérance, et où Esope fait regarder la langue comme la cause du bien et du mal ? Qui n'en connaît la description ? Vous souvient-il des nôces de Pélée et de Thétis, de ce festin trop célèbre dont la jalousie troubla le bonheur et les plaisirs. Funeste jalousie éloigne-toi de ces lieux! infernale discorde, garde ta pomme et ne la jette pas au milieu de nous! Que toute rivalité consiste dans une noble émulation, et que chacun de nous s'exerce à qui fera le plus de bien, cultivera le plus son talent, son génie, et fera le plus valoir celui des autres. Un banquet plus digne de notre admiration, et qui cependant n'était aussi que la fête d'un mariage à célébrer, est celui des nôces de Cana. Pardon, si ma voix téméraire ose entrer ici en apparence dans une comparaison. Non, l'Homme-Dieu, le

sage par excellence, est la vérité personnifiée; et la fable est la vérité, la sagesse déguisée, la morale couverte d'un voile; mais si nous considérons sous ce rapport ces deux exemples, vous ne me ferez pas un crime de vous les offrir. L'eau fut changée en vin aux nôces de Cana. Que le G.·. A.·. de l'Univers nous garde de pareil miracle! le banquet de la cêne est bien digne de toute votre admiration, ne fut-ce que sous l'acception naturelle d'un repas ordinaire. Vous y voyez douze disciples adorer, honorer, contempler leur maître. Il annonce qu'il doit les quitter, il leur apprend, il leur prédit qu'un d'entre eux doit le trahir. Admirez la sagesse éternelle! L'eau est-elle ici transformée en vin comme à Cana? Non, certes, car alors le traître eût été peut-être mis en pièces Dans le premier une douce flamme, une tendre gaîté, la plaisanterie, le quolibet, peut-être, une œillade amoureuse, tout invite au plaisir dans un mariage, et puis l'eau

changée en vin ; mais dans le second, dignité, gravité, grandeur, noble et imposante cérémonie, amitié, attachement; voyez le disciple bien aimé sur les genoux de son maître! . . . .

Mais là se trouve un traître, un disciple ingrat qui va trahir, vendre son bienfaiteur; et c'est un repas, un banquet, une fête, malheureux, que tu choisis pour cela!.... Bénissons le G.·. A.·. ; bénissons encore sa providence, que l'eau n'y ait pas été changée en vin. Suprême A.·. qui inspiras à Noé de planter la vigne, nous avons à te bénir, si dans ce jour il ne se trouve pas à cette table un faussaire, un traître à ses sermens, à ses promesses, à sa foi; et je t'adjure, au nom de ta puissance, si le soleil en éclaire un aujourd'hui, de produire un nouveau miracle. C'est à l'instant même de changer, de transformer son vin, sa liqueur forte en eau..... Le ciel n'a pas exaucé mon vœu, et je dois en conclure que parmi nous il n'existe pas de traître, de Judas, d'ami perfide, d'ingrat,

Il eût été trop profane, peut-être, après ces exemples, de vous citer Jupiter, le père des dieux, aidé de la jeune Hébé, versant à longs traits dans sa coupe d'or le nectar et l'ambroisie au beau Ganimède. Les banquets de Lucullus dans le sallon d'Apollon, où l'on dépensait en un repas de quoi nourrir cent familles pendant un an. Le banquet de Trimalcion, chanté par Pétrone, où se trouvait l'assemblage de tous les vices, et où l'on poussait l'excès de la gloutonnerie au point de prendre jusqu'à trois fois des vomitifs qui mettaient les convives dans le cas de recommencer. Le repas de Circé, où les compagnons d'Ulisse burent et mangèrent si copieusement qu'ils ressemblaient à des pourceaux, ce qui est le fondement de leur métamorphose en ces animaux. Le festin de Balthasar, où l'on s'en donna tant que Cyrus surprit et prit Babylone. Le combat des Lapithes et des Centaures.

Eloignons au contraire ces images

trop profanes de la fable, et parlons de ces fêtes champêtres, de ces parties aimables qu'offrent la vie pastorale et la solitude. Voyez ce berger à l'ombre des forêts, voyez le solitaire dans sa grotte arrosée par une onde pure. L'amitié quelquefois vient charmer leurs moments. L'un en soupirant a livré l'innocent agneau au glaive du boucher, et s'il en a sa portion, le regret semble troubler son plaisir. Le lait, le fruit, le fromage, les légumes obtiennent sa préférence. L'autre, les mains levées vers le ciel, semble appeler sur la terre sa bénédiction et remercier l'auteur de la nature des bienfaits dont il jouit, du calme de l'innocence qui embellit ses jours. Quel bonheur d'offrir à l'amitié son asile hospitalier, le fruit de l'arbre que sa main a planté, le légume qu'il a cultivé, le jus du raisin qu'il a exprimé, les mets qu'il a assaisonnés ! et cette naïve, cette franche gaîté qui couronne ces heureux instans ! . . . .

Tel est le portrait, sans doute, de vos

banquets, tel est celui que m'a offert cette R.·. L.·., dans un jour aussi solennel; tel est celui où je vois les talens cultivés, l'honneur, la vertu, les mœurs en vénération, les plaisirs couronnés par la bienfaisance, les travaux embellis par le génie et le bonheur de l'amitié, et où j'admire cette union tellement désirable, qu'elle lie le faisceau de fleurs que je vous offre, en les cueillant au milieu de vous.

DE LA CHESNAYE.

LE VRAI BONHEUR.

AIR : *Le point du jour.*

Le vrai bonheur
N'existe pas, du méchant c'est la plainte;
Mais l'homme droit, l'homme d'honneur,
Dont la vertu guide le cœur,
Près de vous trouve en cette enceinte
Le vrai bonheur.

Du vrai bonheur,
Dans ce séjour, nous goûtons tous les charmes.
Lorsque vous combattez l'erreur,
Votre éloquence est la douceur :
Pour vaincre vous avez les armes (1)
Du vrai bonheur.

Au vrai bonheur,
Mes bons amis, consacrons nos usages ;
Si le plaisir est une fleur,
Son attraît souvent est trompeur ;
Le Maçon seul rend des hommages
Au vrai bonheur.

PRADEL, *Or.*·.

(1) *Allusion aux outils maçonniques.*

ÉLÉGIE

Lue à la cérémonie funèbre qui a eu lieu à la R.∴ L.∴ du *Tendre Accueil*, O.∴ d'*Angers*, le 31e. jour du 11e. mois de l'an de la V.∴ Lum.∴ 5807, 31 janvier 1808.

Amicum perdere est damnorum maximum.
Publius Syrus.

Asile du bonheur, Temple auguste et sacré,
Qu'à la sainte Amitié nos cœurs ont consacré;
Toi, dont l'éclat pompeux et la noble élégance
Séduisaient tous les yeux par leur sage alliance,
Quelle main a terni tes riantes couleurs?
Quel sujet dans ton sein fait répandre des pleurs?
O vous, dont jusqu'ici je partageai la joie,
Amis, de vos soupirs que faut-il que je croie?
Je crains d'envisager ces lugubres apprêts!
Quelle perte, grands Dieux, attestent vos regrets?...

Le doigt de la douleur a marqué son empreinte;
D'un long crêpe la mort a voilé cette enceinte:
Elle a porté sa faulx dans nos rangs consternés!

Au charme d'être unis sans trouble abandonnés,
Fiers du destin brillant des superbes portiques
Où l'éternel reçoit nos vœux et nos cantiques,
Tranquilles nous vivions sans former un desir,
Glorieux du présent et vains de l'avenir,
Quand le malheur déjà planait sur notre tête !..
Tel le pilote au port éprouve une tempête.

De l'inflexible Tems la menaçante voix
Tout-à coup dans les airs se répète trois fois.
Organe de la mort, l'airain qui se balance,
De trois faibles mortels annonce la sentence.

O de l'esprit humain chimériques projets !
Espoir trop séducteur et vœux trop indiscrets !
O douleur ! tous les trois, amis, étaient nos frères.
Des fils d'Adonhiram les sacrés caractères
Furent sous cette voûte à leurs sens dévoilés.
A peine notre choix les avait appelés,
Et déjà nous pleurons sur l'urne cinéraire
Où repose à jamais leur mortelle poussière.

A ce spectacle affreux, cédant à son transport,
Chacun de nous ici veut accuser la mort.
Chacun veut reprocher à ce tyran barbare
La perte d'un ami dont sa main le sépare....
Vaines clameurs, hélas! A nos pleurs, à nos cris

La cruelle répond par un affreux souris.
Reprenant aussitôt son vol infatigable,
Sans choisir, elle abat de sa faulx implacable
Une foule d'humains. Nul ne peut échapper,
Et toujours menaçante elle est prête à frapper.

Aux invisibles coups de son bras homicide
En vain vous opposiez vos vertus pour égide,
Vous, dans vos sentimens, dans vos goûts de moitié,
Vous, que réunissaient les arts et l'amitié.
Un même instant, hélas ! vous a vu disparaître!

Mais de trancher vos jours si le destin fut maître :
Il n'a point sur vos noms étendu son pouvoir.
Ils vivront honorés ! C'était là votre espoir
Quand d'utiles travaux remplissaient votre vie.
Ah ! d'une juste gloire elle sera suivie !
Va parmi les savans prendre un rang mérité (1),
Toi qui sus de l'étude à l'enfant attristé
Applanir le chemin et montrer la carrière.

(1) Joseph VILLIER, homme de lettres, ex-oratorien, ex-professeur à l'école centrale de Maine et Loire. Il est auteur des *Racines latines* et d'un Dictionnaire français et latin. Ces deux ouvrages lui assurent un rang distingué parmi les auteurs classiques.

Viens aussi recevoir un éloge sincère,
Amant de la nature, Emule de Linné (1);
Le trésor, dans nos champs par tes mains moissonné,
Dans ce jour de malheur échappe à ton naufrage:
Il est pour ta mémoire un brillant héritage.

Mais quelle autre victime ont reconnu mes yeux?
Tout mon cœur s'est brisé. . c'est mon ami, grands
Dieux!
Infortuné Moreau, dans l'éclat du bel âge
Une mâle beauté brillait sur ton visage.
L'hymen à ton amante avait uni tes jours.
Un fils, don précieux! couronnait vos amours.
Content de tes destins, d'une plainte importune
Ta bouche n'allait point fatiguer la fortune.
Tout riait à tes yeux. .. oh! trop flatteuse erreur!
Hâte toi de jouir de ce songe trompeur;

(1) Gabriel Eléonore MERLET LA BOULAYE, homme de lettres, ex-professeur à l'école centrale de Maine et Loire, directeur du jardin des plantes d'Angers. Il possédait de grandes connaissances en botanique et en histoire naturelle. Il a laissé un riche cabinet et un herbier des plus complets. Il avait réuni des matériaux pour composer une *Flore de Maine et Loire.*

Le réveil va bientôt amener ton supplice.
Mais déjà dans ton sein le ver rongeur se glisse....
Tes traits sont altérés.... A ta voix, dans tes yeux
J'ai peine à reconnaître un ami malheureux.
Ton sang est dévoré par la fièvre brûlante.
Une mère inquiète, une épouse tremblante
Environnent ta couche..... Ah! c'est ton lit de mort!
A peine à ton printems, condamné par le sort,
En proie à mille maux, tu vas perdre la vie
Dans l'horrible tourment d'une lente agonie.
Spectacle déchirant! souvenir plein d'horreur!
Tes parens, tes amis, souffrant de ta douleur,
N'implorent plus le ciel de leur voix lamentable
Pour détourner un coup, hélas, inévitable!
Pour terminer tes maux et tes affreux combats,
Leurs prières, leurs cris invoquent le trépas.
Leurs vœux sont exaucés... Pour toi plus de souffrance,
Tu trouve le repos en perdant l'existence.

Chère ombre, si tu peux de ton nouveau séjour
Entendre les soupirs, voir les pleurs de l'amour,
De la triste Henriette écoute la voix tendre.
Elle appelle un époux que rien ne peut lui rendre.
Vois-là chérir les lieux où tes gémissemens
Semblent se répéter avec le bruit des vents.

Vois les Maçons en deuil honorer ta mémoire ;
Viens sourire à ces vers consacrés à ta gloire ;
Viens enfin recevoir nos éternels adieux !

Sur un triple tombeau tandis que dans ces lieux
Nous disons nos regrets aux mânes de nos Frères,
Combien d'autres douleurs, également amères,
S'exhalent à la fois en lugubres éclats !
Et combien d'autres yeux pleurent d'autres trépas !
Ange exterminateur, Ange du sombre empire,
Aux vœux que je t'adresse un instant viens souscrire !
Déroule à mes regards le tableau déchirant
De ces scènes de deuil sans fin se succédant
Sur le vaste univers soumis à ta puissance.
Tu m'exauces ! Déjà sur ce théâtre immense
Mon œil semble planer. Spectacle plein d'effroi !...
Quelle subite horreur vient s'emparer de moi ?
Je vois de toutes parts à leur dernier asile
Les morts par les vivans portés d'un pas débile.
Ah ! combien dans ces lieux, au néant consacrés,
Les rangs avec effort paraissent resserrés !
Ainsi d'un champ fertile une main ménagère
En sillons montueux eût soulevé la terre.

Pour qui ces deux tombeaux, dont l'abîme entr'ouvert
Semble irrité déjà d'être un instant désert ?

Leurs habitans bientôt dans leur sein vont descendre;
Les cantiques sacrés de loin se font entendre.

Le premier, du village un siècle entier l'honneur,
S'éteignit doucement, sans plainte, sans terreur.

Quatre jeunes beautés, de lin blanc revêtues,
Sous le poids du chagrin se traînant abattues,
Portent l'autre victime au séjour de la paix.
Tendre vierge! la mort l'atteignit de ses traits.
Au plaisir, à l'amour, à ses parens ravie,
Elle meurt lorsqu'à peine elle essayait la vie.
De ses jours innocens le cours s'est arrêté:
Sur ses beaux yeux fermés pèse l'éternité.
Ainsi la fleur des champs, qu'un insecte dévore,
Se penche sur sa tige et meurt avant d'éclore.

Sur les bords de la Seine, aux portes d'un palais,
De citoyens en pleurs, pourquoi ces flots épais?
Pourquoi ces noirs cyprès, ces sombres draperies?
L'image de la mort s'y mêle aux armoiries!
D'un des grands de la terre, hélas! l'étroit cercueil
Sur un char élevé vient de frapper mon œil.
Mais quoi! c'est un enfant..... ô douleur légitime!
L'héritier de César est l'auguste victime.

Quand le destin l'ordonne, à sa terrible voix,
L'urne de la douleur s'ouvre aux larmes des rois!

Jeune Napoléon, espoir de ta famille!
Sur les marches du trône où ton noble sang brille,
Tu semblais un bienfait promis à l'avenir.
A tes yeux qui s'ouvraient, le Tems venait offrir
Le sceptre du Batave ou celui de l'Empire.
Flatteuse illusion!... la mort vient la détruire.
De ces pompeux honneurs tu n'as que notre deuil,
Et, nouveau Marcellus, ton trône est un cercueil.

Je le vois entraîné vers l'antique abbaye
Où la religion, à la douleur unie,
Aux regards des mortels présentait autrefois
L'autel du Tout-Puissant et les tombeaux des rois!
Vous, qui du rang suprême enviâtes la gloire,
Du néant des grandeurs venez lire l'histoire.
Interrogez ces murs; leurs effrayans récits,
En dessillant vos yeux, vont glacer vos esprits!

Ce palais de la mort, aujourd'hui solitaire,
Par les ombres des rois était peuplé naguère.
Les monarques français, du trône descendus,
Dans de riches tombeaux y gissaient étendus.
Déjà du grand Louis l'héritier sur la terre,
Sous cette voûte sombre avait suivi son père:
Des peuples tout-à-coup un délire insensé
S'empare, et dans le sang le trône est renversé.

A ce crime hardi joignant de nouveaux crimes,
Jusque parmi les morts choisissant leurs victimes,
Les monstres furieux brisent les murs d'airain,
Protecteurs de ces lieux, qu'ils défendent en vain.
Au calme du néant, à l'éternel silence
Succèdent d'affreux cris de rage et de vengeance.
Dans les longs souterrains ils vont se répétant,
Et l'écho des tombeaux les redit lentement.
O forfait ! Des brigands la main profane et vile
Arrache tous ces rois à leur dernier asile.
Le secret de la tombe est par eux violé.
Le marbre qui la couvre, en éclats a volé;
Malheureux, arrêtez votre bras sacrilége !
Que dans vos cœurs du moins un souvenir protège
De ces illustres morts les restes précieux;
Henri, le bon Henri vous implore pour eux.
Reconnaissez ses traits sur ce visage auguste !
Quand un lâche assassin frappa ce roi si juste,
Ses peuples ont gémi sur son sein déchiré;
Souillerez-vous sa cendre après l'avoir pleuré ?
N'êtes-vous plus français ?... Inutile prière !
Chassés de leurs cercueils, traînés sur la poussière,
Ces cadavres des rois, autrefois si puissans,
Dans un réduit obscur mêlent leurs ossemens.

Mais pourquoi rappeler les torts de ma patrie ?
Pourquoi vous retracer les tems qui l'ont flétrie,

Quand la gloire et l'honneur, à la voix d'un héros,
Ont effacé sa honte et terminé nos maux?
Mânes long-tems plaintifs, appaisez vos murmures;
L'autel expiatoire a vengé vos injures!
Temple de Saint-Denis, à tes nobles destins
César t'a rappelé. Dans tes noirs souterrains
Un jour reposeront les princes de sa race!
Un enfant le premier vient d'y prendre sa place.
Il y descend, hélas! conduit par la douleur:
Debout sur son tombeau, la mort, d'un œil vainqueur,
De tes caveaux déserts contemplant les abîmes,
Appelle à cris pressés de nouvelles victimes.

De son aveugle rage arrête les effets,
Toi qui reçois l'encens des Maçons, des Français!
Architecte du monde, ô maître de la terre,
Ecoute avec bonté la touchante prière
Que des peuples nombreux élèvent jusqu'à toi.
S'il faut, pour obéir à ta suprême loi,
Que tout ce qui reçut de tes mains la naissance,
Dans le sein du néant dépose l'existence,
Daigne éloigner de nous le redoutable jour
Où la France perdra l'objet de son amour.
Aux vertus d'un héros donne une récompense;
Toi seul peux acquitter notre reconnaissance!
Qu'il jouisse long-tems de son sort glorieux

Et du noble plaisir de faire des heureux !
Dans ses secrets desseins que ton bras le seconde ;
Aux destins de César tient le destin du monde !...

Mais je m'égare, amis ; c'est trop long-tems ailleurs
Promener vos regards et lire des malheurs.
A la pâle lueur des flambeaux funéraires,
De fleurs allons couvrir la tombe de nos Frères.
Enfans de l'harmonie, élevez vos accens ;
Que la lyre plaintive accompagne vos chants !

A. M.

COUPLETS

Chantés à la même cérémonie funèbre.

AIR : *Comme j'aime mon Hyppolite.*

SUR l'homme la mort ici bas
Epuise son affreuse rage ;
Le tems qui vole sur ses pas
Detruit jusques à son image.
Ne pouvant braver leurs rigueurs,
Rendons leurs décrets moins sévères;
Et gardons au fond de nos cœurs
La douce image de nos frères.

O toi, dupe d'un fol orgueil,
Qu'abuse une triste chimère,
Qui crois, dans un riche cercueil,
Aux vents dérober ta poussière :
Le tems rend tes soins superflus,
Tout cède à son ordre suprême ;
Ici c'est par mille vertus
Que l'homme survit à lui-même.

Chacun de nous doit quelque jour
Payer sa dette à la nature ;

Et je vois approcher mon tour
Sans crainte ainsi que sans murmure.
D'avance je bénis mon sort,
Mes amis, vous pouvez m'en croire;
Si ce temple est après ma mort
Pour moi le temple de mémoire.

Mais si la mort me fait horreur,
Si je frissonne devant elle,
C'est en songeant que ce vainqueur (1)
Est soumis à sa loi cruelle.
Grand-Dieux, pour prix de ses talens,
Daigne ajouter à sa gloire
Le pouvoir d'enchaîner le tems,
Comme il enchaîna la victoire.

F.-M.

(1) *Le buste de S. M. I. et R. est placé dans le Temple sur un stylobate.*

ÉPITRE

Adressée aux Dames, invitées à la fête donnée à Tivoli, par la R.·. L.·. des *Arts* et de l'*Amitié*, le 1er. jour du 5e. mois de l'an 5807.

Accourez par votre présence,
Orner ce séjour enchanteur :
Atraits puissans, grâces, décence
Venez régner sur notre cœur!
Est-il de plus aimables chaînes,
Puisqu'en comblant tous nos désirs,
Pour partager toutes nos peines,
Vous nous offrez tous vos plaisirs?
Oui, vous devez toujours nous plaire;
Et, vos talens, votre beauté,
A tous les Maçons de la terre
Font chérir la *Félicité*!

Si je remonte aux jours célèbres
De cette Athènes qui n'est plus,
Malgré le tems et ses ténèbres,
J'y vois triompher nos vertus.
Par un amour sublime et rare
Si Sestus vit périr Héro,

Auprès d'Homère et de Pindare
Les muses ont placé Sapho.
Laissant les fastes de la Grèce,
Si dans Rome on vous admira,
Près d'Octavie et de Lucrèce
Je vois l'héroïsme d'Aria !

On vous taxe d'insouciance,
Sexe charmant, et de nos jours
Vous brillâtes dans la science,
Aussi bien que par les amours.

Près de Dacier et Deshoulières,
De Sévigné j'aime le ton
Autant que les grâces légères
De la séduisante Ninon !

Enfin, si de l'allégorie
J'ôte le voile transparent,
Chacune de vous, je parie,
Est plaisir, grâce ou sentiment.

Dans ces lieux je vois la Prudence
Siéger auprès de la Candeur.
Ici, j'appercois la Constance,
Entre la Crainte et la Pudeur.
A côté, je vois l'Harmonie,
Donnant la main à la Pitié,

Qui sourit à la Modestie
Et nous présente l'Amitié.
Dans ce tableau simple et fidèle,
Sans détours, sans apprêt, sans fard,
Pour mieux retracer mon modèle,
La vérité m'a servi d'art.

De nos vœux reçois les offrandes
Sexe faible, mais bien puissant,
Daigne prouver que tu commandes
Quand tu parais obéissant !
Oui, comblant mon désir extrême,
Toi seul peux m'offrir le bonheur;
Et, quand tu me dis le mot j'aime,
L'Echo de ta bouche est mon cœur !

Si de la tendre Philomèle
Les chants nous séduisent toujours,
Nous croyons entendre une belle,
Célébrer nos premiers amours!
Si d'un ruisseau l'onde argentine
Nous plaît, c'est qu'en suivant son cours,
L'œil, dans ses flots, cherche et devine
Le trait gracieux de vos contours!

Le matin, en perçant son voile,
L'Aurore vous peint dans ses feux,

Encor le soir dans chaque étoile,
Nous croyons voir briller vos yeux!
De mille fleurs fraîches écloses,
Si l'aspect nous fait tressaillir,
C'est qu'à nos yeux vous êtes roses
Et nous brûlons de les cueillir!

Ainsi sur toute la nature,
Vous répandez un charme heureux:
Partout votre présence assure
L'Art de plaire aux cœurs comme aux yeux!
Les immortels, dans ce partage,
Surent, en vous dotant le mieux,
Se faire chérir davantage;
Nous le prouvons par tous nos vœux,
Puisqu'en vous offrant notre hommage,
Notre encens brûle devant eux,
Et que nous adorons les Dieux
Au pied de leur plus bel ouvrage.

PRADEL, *Or.·.*

EXTRAIT *d'un Discours prononcé dans la R.·. L.·. Ecos.·. de l'*Union Philantropique, *Or.·. de* Lamballe.

La nuit des temps couvre d'un voile épais les commencemens de notre sublime institution. Qu'on l'attribue à Orphée, à Hermès, aux prêtres d'Isis, ou aux Péris du Giunistan, dont Gian fut le chef renommé, ou qu'elle soit due à la sagesse de Salomon, que toutes les loges reconnaissent, il paraît que malgré la longue série des siècles écoulés, que ses principes fondamentaux n'ont jamais varié, qu'ils sont toujours les mêmes pour tous les rites.

Prendre l'homme, pour ainsi dire, dans l'état de nature, et le conduire dans la société, lui donner par la connaissance de ses devoirs et des principes sacrés de l'ordre social, le moyen de parvenir aux qualités qui doivent le co-

ordonner avec ses semblables et le conduire au bonheur.

Voilà le fondement de la première cérémonie de l'initiation. Pour parvenir à cette fin, on a établi différentes formules, différentes cérémonies, qui tendent toutes au même but, soit dans la préparation des néophytes, soit dans les épreuves diversesqu'on leur fait subir; et toutes les différences que l'on peut remarquer dans les rites divers, paraissent ne tenir qu'aux goûts de chaque nation, aux usages de chaque climat, ou à une autre cause dont il sera parlé ci-après.

Les anciens ou premiers initiés promettaient, dans leur formule de serment, d'augmenter le nombre des créatures raisonnables et de détruire tout animal nuisible, de défricher un sol inculte, et de planter un arbre à fruit, de conduire l'eau fraîche dans un terrain aride, et de construire ou réparer un chemin.

Vaincre ses passions, faire la guerre

aux vices et pratiquer toutes les vertus civiles et morales, n'est-ce pas en remplir toute l'obligation, et n'est-ce pas encore aujourd'hui celle à laquelle nous nous engageons tous ?

Daus ces temps reculés on exigeait impérieusement d'un néophyte qu'il fût doué de mœurs intègres ; car sans elles on ne peut être honnête homme ; il devait se concilier l'estime et la considération générale, il fallait qu'il eût un caractère doux, honnête, sensible, bienfaisant et tolérant : ces qualités précieuses ne suffisaient pas encore ; il fallait qu'il fût absolument libre : qu'il fût bon citoyen, bon fils, bon époux, bon père, fidèle observateur des lois de son pays, exact à remplir ses devoirs, constant et fort dans l'adversité, doux, liant et modeste dans la prospérité ; et c'est ce qui amenait des épreuves plus ou moins rigoureuses, pour s'assurer si le néophyte possédait ces qualités. On rejetait à jamais des parvis du temple, le froid et pernicieux égoïste qui ne pense qu'à lui,

qui ne s'occupe que de lui. Tous ceux qui, livrés à la fougue des passions, au lieu de chercher à leur donner un frein, s'y abandonnent aveuglément; ceux qui sous l'enveloppe, à l'ombre et avec les dehors de la vertu, cherchent à en imposer par leur hypocrisie, étaient rejetés avec mépris, et si, par le plus grand des malheurs, il en avait été admis quelques-uns de semblables, et qu'en soulevant le voile on eût reconnu le méchant, le malhonnête homme, il était renvoyé, expulsé au plutôt, car le bubon du vice est plus contagieux et plus pernicieux que celui de la peste.

Nos anciens se gardaient bien encore d'admettre de ces esprits aigres ou dominateurs dans une société où la douceur du caractère et l'aménité sont si nécessaires; et le candidat, aurait-il eu l'esprit le plus brillant, les connaissances les plus profondes, dès que l'on découvrait en lui le moindre penchant à la domination, il était rejeté, car il serait devenu despote un jour, et ses talens

et ses connaissances n'eussent servi que pour le tourment de ses Frères, en changeant, bouleversant, mutilant les plus sages réglemens de l'ordre, leur donnant des interprétations vicieuses, ou en en proposant de nouveaux, selon sa fantaisie et son caprice. N'en doutons point, mes Frères, c'est à de semblables esprits que l'on doit les disparates que l'on remarque dans les différens rites, ou plutôt ces différens rites en sont l'ouvrage. Gardons-nous donc de nous livrer à de pareils esprits, et inviolablement attachés au G.·. O.·. de France, à ce premier flambeau de la Maç.·., sa solide et vive lumière nous éclairera sans nous éblouir, et nous conduira sans nous égarer au but de l'institution de l'ordre, au bonheur.

MARESCHAL, *Sec.·.*

CANTIQUE
SUR QUELQUES EMBLÊMES.

AIR : *O! Mahomet, ton Paradis des femmes.*

O! mes amis, que la Maçonnerie,
Pour ses enfans, doit avoir de douceurs;
Elle adoucit les peines de la vie,
Et nous fait part de toutes ses faveurs.
O! mes amis, etc.

En contemplant notre premier emblême,
Rendons hommage à la Divinité;
Soyons soumis à son ordre suprême,
En attendant l'heureuse éternité.
En contemplant, etc.

Tenant toujours la perpendiculaire,
Sans s'écarter du cercle, du compas;
En observant les régles de l'équerre,
Un vrai Maçon ne peut faire un faux pas.
Tenant toujours, etc.

Régles et niveau sont pour nous des emblêmes,
De la parfaite et douce égalité;

Mais nous savons éviter les extrêmes,
Et respecter en tout l'autorité.
Règle et niveau, etc.

Rien ne résiste au ciseau Maçonnique,
Avec l'appui, le secours du maillet;
Il embellit, polit, quand on l'applique,
Notre âme brute, et rend l'homme parfait.
Rien ne résiste, etc.

Si j'aperçois des défauts dans un Frère,
Ou si par lui je me crois offensé;
La truelle est mon recours tutélaire....
Défauts, injure, ah! tout est effacé.
Si j'aperçois, etc.

Premier flambeau de la Maçonnerie,
Grand Orient, daigne nous éclairer;
A tes Statuts, cette Loge asservie,
Fait son bonheur de les bien observer.
Premier flambeau, etc.

TABLE

Des matières contenues dans ce Volume.

Fin de la Table.


Princeton University Library
32101 061269161

This Book is Due